Les Villes d'Art Célèbres

ANDRÉ HALLAYS

# Avignon

et

# Le Comtat Venaissin

H. LAURENS, ÉDITEUR

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

---

# AVIGNON

ET

## Le Comtat-Venaissin

## MÊME COLLECTION

**Avignon et le Comtat-Venaissin**, par André HALLAYS, 127 gravures.

**Bâle, Berne et Genève**, par Antoine SAINTE-MARIE PERRIN, 115 gravures.

**Blois, Chambord et les Châteaux du Blésois**, par Fernand BOURNON, 101 grav.

**Bordeaux**, par Ch. SAUNIER, 112 gravures.

**Bruges et Ypres**, par Henri HYMANS, 116 gravures.

**Le Caire**, par Gaston MIGEON, 133 gravures.

**Cologne**, par Louis RÉAU, 127 gravures.

**Constantinople**, par H. BARTH, 103 gravures.

**Cordoue et Grenade**, par Ch.-E. SCHMIDT, 97 gravures.

**Dijon et Beaune**, par A. KLEINCLAUSZ, 119 gravures.

**Florence**, par Émile GEBHART, de l'Académie française, 176 gravures.

**Fontainebleau**, par Louis DIMIER, 109 gravures.

**Gand et Tournai**, par Henri HYMANS, 120 gravures.

**Gênes**, par Jean DE FOVILLE, 130 gravures.

**Grenoble et Vienne**, par Marcel REYMOND, 118 gravures.

**Milan**, par PIERRE GAUTHIEZ, 109 gravures.

**Moscou**, par Louis LEGER, de l'Institut, 86 gravures.

**Munich**, par Jean CHANTAVOINE, 134 gravures.

**Nancy**, par André HALLAYS, 118 gravures,

**Nîmes, Arles, Orange**, par Roger PEYRE. 85 gravures.

**Nuremberg**, par P.-J. RÉE, 106 gravures.

**Oxford et Cambridge**, par Joseph AYNARD, 92 gravures.

**Padoue et Vérone**, par Roger PEYRE, 128 gravures.

**Palerme et Syracuse**, par Charles DIEHL, 129 gravures.

**Paris**, par Georges RIAT, 151 gravures.

**Poitiers et Angoulême**, par H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE, 113 gravures.

**Pompéi** (Histoire — Vie privée), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 123 gravures.

**Pompéi** (Vie publique), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 77 gravures.

**Prague**, par Louis LEGER, de l'Institut, 111 gravures.

**Ravenne**, par Charles DIEHL, 134 gravures.

**Rome** (L'Antiquité), par Émile BERTAUX, 136 gravures.

**Rome** (Des catacombes à Jules II), par Émile BERTAUX, 117 gravures.

**Rome** (De Jules II à nos jours), par Émile BERTAUX, 100 gravures.

**Rouen**, par Camille ENLART, 108 gravures.

**Séville**, par Ch.-Eug. SCHMIDT, 111 grav.

**Strasbourg**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut, 117 gravures.

**Tours et les Châteaux de Touraine**, par Paul VITRY, 107 gravures.

**Tunis et Kairouan**, par Henri SALADIN, 110 gravures.

**Venise**, par Pierre GUSMAN, 130 gravures.

**Versailles**, par André PÉRATÉ, 149 gravures.

### EN PRÉPARATION :

**Thèbes aux cent portes. Louxor, Karnak, Ramesseum, Medinet-Habou**, par George FOUCART.

**Athènes**, par Gustave FOUGÈRES.

**Caen et Bayeux**, par H. PRENTOUT.

**Carthage, Timgad, Tébessa**, et les villes antiques de l'Afrique du Nord, par René CAGNAT, de l'Institut.

**Bologne**, par Pierre DE BOUCHAUD.

*Les Villes d'Art célèbres*

# AVIGNON

ET

## Le Comtat-Venaissin

PAR

ANDRÉ HALLAYS

Ouvrage orné de 127 Gravures





PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1909



Photo Neurdein.

Avignon vu de la Barthelasse.

# AVIGNON

## CHAPITRE PREMIER

### LA DESCENTE DU RHONE. — LE ROCHER DES DOMS

C'est par le fleuve qu'il faut gagner Avignon, car il n'est point de voyage plus magnifique et plus varié que la descente du Rhône[1]. Sur l'une et l'autre rive, du côté de *l'empire* et du côté du *royaume*, comme disent encore de vieux bateliers, se déroule une suite de tableaux incomparables parmi lesquels le grand fleuve épand ses eaux rapides et majestueuses. De vastes plaines fuient jusqu'aux contreforts des Alpes. Des villes, des cathédrales, des châteaux, des ruines féodales se dressent au pied des Cévennes. Les pampres et les vergers du Vivarais débordent jusqu'aux berges du Rhône. Le courant tantôt bouillonne aux piles des ponts, tantôt se lance avec une fureur de torrent sur des récifs, au bas de falaises escarpées, ou bien il s'étend et se disperse entre des archipels de taillis et d'herbages.

[1] Il y a cinq ans, des bateaux réguliers permettaient de faire le trajet de Lyon à Avignon. Faute de passagers, le service a été supprimé. Maintenant on ne peut descendre le Rhône qu'à bord des bateaux de marchandises.

Un grand poète a fait de ces paysages une peinture si achevée qu'on ne peut la renouveler sans témérité. Le *Poème du Rhône* est un des chefs-d'œuvre de Frédéric Mistral. Voyez comme il décrit les « solitudes » du fleuve :

« Au lit du Rhône, semé d'îles, le soleil jette ses rayonnements tièdes sur les tourbillons qui tournoient brillants, et l'un dans l'autre en tourbillonnant se perdent, et sur les bosquets d'où sortent les *aubes*[1] avec leurs troncs à haute tige, blancs, ronds et polis, comme on dirait les cuisses de quelque nymphe ou de quelque déesse géante. Des *ségonaux*[2] verdoient les oseraies; dans les canaux, nombre de *rousseroles*[3] poussent leur cri strident... Nappe d'acier, les eaux longues et mornes amènent le sommeil, presque l'ivresse... »

Le plus émouvant de cette navigation, c'est qu'à chaque détour du fleuve, on voit la nature se métamorphoser, le jour devenir plus limpide, plus brillant, plus subtil. L'éclat des verdures et la douceur des lointains racontent toujours plus haut la gloire du soleil. On se sent lentement porté vers des pays de joie et de clarté.

Au Pont Saint-Esprit, — je cite Mistral — « la Provence apparaît, car son entrée, c'est le Pont Saint-Esprit avec ses piles et ses vingt arcs superbes qui se courbent en guise de couronne sur le Rhône. C'est la porte sainte, la porte triomphale de la terre d'amour. L'arbre d'olives, le grenadier, fier de sa floraison, et les millets aux grandes chevelures, ornent déjà les côtes et les alluvions. La plaine s'élargit, les orées verdoient dans la clarté, le ciel s'emparadise... »

Le fleuve roule ses flots verts entre des îles sans fin, longe l'île de la Barthelasse; puis soudain, à un détour du courant, surgissent les collines de Villeneuve et le Rocher des Doms. Qui a vu Avignon, ses tours, ses clochers et ses remparts illuminés par le soleil couchant, ne peut plus séparer cette merveilleuse apparition des accents de Mistral saluant la cité des Papes :

« C'est Avignon et le palais des Papes! Avignon! Avignon sur sa Roque géante! Avignon, la sonneuse de joie, qui, l'une après l'autre, élève les pointes de ses clochers tout semés de fleurons; Avignon, la filleule de Saint-Pierre, qui en a vu la barque à l'ancre dans son port et en porta les clefs à sa ceinture de créneaux; Avignon, la ville accorte

[1] Peupliers blancs.

[2] Terrains entre le fleuve et les digues.

[3] Fauvettes.



Photo Neurdein.

Avignon.

que le mistral trousse et décoiffe, et qui pour avoir vu la gloire tant reluire, n'a gardé pour elle que l'insouciance... »

Le bateau aborde en face du rempart de la Ligne. Une porte du XVIIIe siècle s'intercale dans la muraille crénelée du moyen âge. On y voit écrit sur une grande pancarte : Vive la République! au-dessous d'un drapeau tricolore en zinc, un vrai drapeau de gendarmerie. Ce qui nous avertit sans ambages que la barque de Saint-Pierre a levé l'ancre.

Dépassons cette porte et suivons le quai du Rhône : le rempart cesse. La « Roque géante » avec sa falaise abrupte forme en cet endroit une citadelle imprenable. Au pied se blottissent quelques logis de mariniers. Du fond de sa niche, une jolie statue de la Vierge sourit au voyageur qui débarque.

Voici les quatre arches du vieux pont d'Avignon que construisit le pâtre Bénézet. La première pile porte une chapelle. Le cintre de chacun des arcs encadre un délicieux paysage d'eau et de verdure. Puis le rempart se dresse de nouveau sur les dernières pentes du rocher. Une haute tour défend la tête du pont. En arrière s'écroulent les ruines du grand hospice qui remplaça l'antique maison des Frères Pontifes. Et ici, dès le premier coup d'œil, on est ensorcelé par un des plus charmants sortilèges d'Avignon, par la douce et délicate couleur des pierres, par cette « teinte uniforme de feuille sèche », qui ravissait Stendhal.

Après avoir franchi la porte du Rhône et gravi les ruelles raboteuses qui traversent le premier ghetto d'Avignon, la « vieille Juiverie », nous débouchons sur l'esplanade où s'élève le Palais des Papes.

A l'ombre de quelques vieux arbres sont alignés des cubes de pierre. C'est là qu'il faut s'asseoir, si le mistral ne souffle pas avec trop de rage, pour sentir la farouche beauté de l'immense forteresse. Aperçue d'ailleurs, elle présente des aspects divers et admirables : royalement majestueuse, quand de l'autre rive du Rhône, on la voit surgir au-dessus des peupliers de la Barthelasse, qui cachent d'un voile de verdure les remparts de la ville et l'escarpement du rocher ; fine comme un château de miniature, quand de la colline de Chateauneuf on découvre sur l'horizon clair sa silhouette lointaine. Mais il faut se trouver en face de cet amas de pierres écrasant et tragique — plus écrasant et plus tragique lorsqu'il ne portait pas encore les créneaux neufs dont on est en train de le recouronner — il faut mesurer du regard ces tours formidables, ces parois nues où se dessinent de gigantesques contreforts en forme d'ogive, il faut regarder le monstre de tout près pour comprendre la surprise de Michel de l'Hôpital devant ce monument extraordinaire, *miranda moles*.

La place est d'une parfaite beauté. La cathédrale romane avec son porche et son clocher carré semble prolonger les bâtiments du Palais. Puis, ce sont les bosquets touffus qui couvrent le sommet des Doms. Au nord, s'élève la jolie façade, hélas! trop restaurée, de l'ancien palais archiépiscopal qui, depuis, fut le petit séminaire. A l'opposé, la façade à pilastres de la banque de France bâtie sous le second empire est d'assez bon style pour ne pas déparer la place. En face du Palais, l'ancienne Monnaie montre les armes d'un Borghèse, parmi de grosses sculptures



Photo Neurdein.

**Statue de Crillon et ancien petit séminaire.**

ronflantes que l'on dit exécutées d'après un dessin de Michel-Ange. Perdue au milieu de l'esplanade, la statue du brave Crillon qui jadis ornait la place de l'Hôtel de Ville, fait une piètre figure.

A mesure que l'on s'élève par les rampes en lacet qui conduisent au sommet du rocher, l'horizon devient plus large et plus magnifique. Peu à peu on entrevoit la fuite du Rhône, les frondaisons des îles, les jardins de la rive opposée, les coteaux pierreux du Languedoc. Au premier palier, un grand portail du XVIII<sup>e</sup> siècle ferme les jardins du palais archiépiscopal. Le second palier, c'est le parvis de la cathédrale. La terrasse porte un calvaire sans beauté. Mais, de là, déjà la vue s'étend au loin sur la vallée de la Durance, et déjà apparaît l'harmonieux, le délicat dessin des Alpines, chef-d'œuvre de la terre de Provence. L'allée monte entre des

buissons de fusains et de lauriers, sous la voûte que forment les ramures des pins inclinés par les bourrasques. Enfin c'est le sommet de la Roque, un des plus beaux lieux du monde, car on y découvre le plus divers et le plus grandiose des paysages, animé, illustré par un fleuve rapide et glorieux.

En face, sur la rive droite, entre la berge et des côtes pelées, Villeneuve montre ses tours, sa grande forteresse, ses ruines couleur de cendre, ses vergers et ses cyprès. La vallée s'ouvre vers le Nord comme une trouée d'azur où apparaissent les formes flottantes de quelques collines couronnées de ruine. Au pied du Ventoux dont les cimes chenues et crevassées se nuancent de lilas et de rose au déclin du jour, s'étend l'opulent et merveilleux jardin du Comtat : il étale sous un ciel presque sicilien ses verdures presque normandes, et, de loin, nous révèle déjà la grâce de ses avenues, la fécondité de sa terre, la gaîté de ses villages, la fraîcheur de ses canaux, l'allégresse de sa lumière.

Ce fut une heureuse pensée de décorer de terrasses et de bosquets la falaise où de pareils spectacles nous sont offerts. Les Avignonnais du siècle dernier ont encouru bien des reproches, et, en parcourant leur cité d'aujourd'hui, on se demandera plus d'une fois comment dans une ville, où tout respira la grandeur et la perfection, et où cinq siècles durant régna le goût le plus noble et le plus délicat, il s'est trouvé des hommes capables de souiller ou détruire tant de précieux chefs-d'œuvre. Aussi ne faut-il pas ménager la louange à ceux qui créèrent le magnifique jardin des Doms.

Mistral, dans ses *Mémoires*, raconte que, au temps de son enfance, « la Roque-de-Dom qui domine la ville, complantée maintenant comme un jardin de roi, était alors pelée, il y avait un cimetière ». Ce cimetière ne servait qu'en cas d'inondation. Non loin des tombes, le télégraphe de Chappe agitait les bras inégaux de sa double potence. Ce fut sous le règne de Louis-Philippe que l'on fit les premiers terrassements et que l'on bâtit les premiers murs de soutien. En 1848, les ouvriers des ateliers nationaux furent employés à ces travaux. L'entreprise fut achevée, sous le second empire, par les soins du maire Paul Pamard. On ne saurait trop admirer l'architecture de ces jardins, le gout simple et noble qui présida au dessin des escaliers, des terrasses et des rampes, l'art ingénieux avec lequel furent ménagés les points de vue. Pourquoi faut-il que, cédant à la mode de l'époque, on ait mis, au milieu de ce *pincio*, un petit square ridicule et mesquin, orné de pelouses « légèrement vallonnées », une grotte artificielle, de faux rochers et un petit lac où

barbotent des canards? Puis sont venues les inévitables statues: on a posé au centre du lac une allégorie du *Retour*, à moins que ce ne soit du *Départ des hirondelles* ; on a dressé sur un haut piedestal l'image en bronze d'Althen qui introduisit la garance dans le Comtat, et c'est grand'pitié de voir ce pauvre Persan tourné vers le pays objet de ses bienfaits, et obligé de recevoir sur le dos les éternelles rafales qui accourent des Cévennes; enfin on a mis sur une pelouse le triste monument du



Photo Neurdein.

Hôtel des Monnaies.

félibre Félix Gras. Que n'a-t-on donné une physionomie plus régulière, plus romaine, à cette partie du jardin, et, si l'on tenait à commémorer ici des hommes illustres, dressé, à la mode italienne une suite de bustes sur des piédestaux pareils ? Il est à Catane un jardin charmant, le jardin Bellini, qui est un modèle du genre.

Mais ce sont là chicanes auxquelles on ne songe guère, dès que le sublime tableau du fleuve, des monts et des plaines s'illumine sous un soleil radieux.

Beù souleù de la Prouvenço,
Gai coumpaire daù mistraú.

Du promontoire des Doms, l'horizon est masqué vers le midi par la cathédrale et le palais. Il nous faut donc faire l'ascension de la tour de la Campane, pour embrasser du regard et la ville et l'ancien État des papes. Alors nous avons à nos pieds Avignon et presque tout le Comtat.

Vaison et la haute vallée de l'Ouvèze disparaissent encore derrière les crêtes finement dentelées des montagnes de Baumes et la masse du Ventoux. Mais partout ailleurs, l'œil découvre les frontières du domaine



Photo Neurdein.

**Cathédrale et Palais des Papes.**

pontifical. Voici, dans toute leur étendue, les plaines fécondes qu'arrosent l'Auzon, la Nesque et la Sorgue. Carpentras surgit au milieu des verdures. Cavaillon se cache derrière sa roche isolée. Voici les tours et les clochers de la plupart des villes et des villages où tout à l'heure nous mènera notre promenade.

Nous dominons Avignon enfermé dans ses remparts du XIV[e] siècle. Avignon n'est plus « l'isle sonnante » que signalait au loin le « tapage renforcé » de ses cloches. De tous les clochers qui jadis surmontaient ses églises et ses monastères, beaucoup se sont tu, beaucoup se sont effondrés. Quelques-uns cependant ont su se défendre contre les

assauts des hommes et du mistral, quelques autres ont été rebâtis, et la ville semble encore hérissée de tours, de tourelles et de clochers : tours des remparts, tours du Palais, tourelles des maisons cardinalices, tours étranges de Saint-Symphorien et des Augustins que l'on prendrait pour des minarets, tour carrée de Saint-Agricol, beffroi de l'Hôtel de Ville, clocher ruiné des Cordeliers, flèches neuves ou restaurées de Saint-Pierre, de Saint-Didier, des Pénitents blancs et de Saint-Martial.

Au premier coup d'œil, vous croyez découvrir une ville du moyen âge. Mais regardez de plus près les constructions qu'enferment ces remparts crénelés, que dominent ces tours massives et ces flèches gothiques, et bientôt vous distinguez, çà et là, des frontons classiques, des balustrades à l'italienne, de petits dômes accolés à des églises ogivales, mille détails d'architecture où se révèle le goût moderne. Et, lorsque vous descendrez de la tour de la Campane pour pénétrer dans la cité, vous verrez un délicieux pêle-mêle d'édifices dont très peu sont antérieurs au XIV^e^ siècle, mais où tous les siècles suivants laissèrent leur marque.

Ce spectacle-là est tout justement ce qui rend exquis l'amusement de flâner par les rues d'Avignon. Malheureusement, sous peine de nous exposer à de fastidieuses redites et de tomber dans la dernière incohérence, nous ne pouvons décrire Avignon au hasard de la promenade. Nous sommes forcés d'esquisser l'histoire de la ville et de grouper les monuments qui, dans la cité d'aujourd'hui, rappellent par leur style et leur caractère chaque période de cette histoire. Contraints de suivre — à peu près — l'ordre chronologique, nous nous efforcerons pourtant de dire, au passage, le charme et la couleur que donne à ces monuments la belle et joyeuse lumière du ciel d'Avignon.

---



Photo Neurdein.

Pont Saint-Bénézet et remparts.

# CHAPITRE II

## AVIGNON AVANT LES PAPES

I. Jusqu'au XIIe siècle. — II. Les monuments du XIIe siècle : la cathédrale ; le pont ; l'abbaye de Saint-Ruf. — III. Avignon au XIIIe siècle.

### I

Avignon, *Avenio*, c'est *Aouenion* qui, en langue celtique, veut dire « souverain des eaux », telle est du moins l'opinion des celtisants. Quant aux origines de la ville, les historiens regardent comme vraisemblable qu'une colonie fut fondée au pied des Doms par les Phocéens de Marseille. *Avenio* devint une des cités les plus riches de la Narbonaise. *Glorior de civitate mea Avenionensi, illamque secundam Romam existimo*, disait César. *Secundam Romam !* elle le devint pendant un siècle, au moyen âge.

De l'Avignon romain, il ne reste que des vestiges insignifiants. Dans la rue des Grottes sur la pente occidentale du rocher, les caves des maisons sont formées par les arcades d'un vaste monument. La seule partie visible de cette construction se trouve dans la rue Saint-Etienne, c'est un bloc qui servit d'assises au clocher de l'église de la Madeleine maintenant détruit. Les archéologues croient qu'il y eut un théâtre, près de l'église Saint-Pierre. Enfin on a découvert, çà et là, dans le sol des médailles, des fragments de marbres et de mosaïques, des inscriptions grecques ou latines : ces objets sont recueillis au Musée Calvet.

D'où vient cette pénurie de monuments antiques, alors que des villes comme Orange et Arles, nous offrent encore tant de témoins de la civilisation romaine, et que, en parcourent le Comtat, à Cavaillon, à Carpentras, surtout à Vaison, nous retrouvons tant de fragments d'architecture et de sculpture ? On a allégué les invasions qui ont saccagé Avignon, les sièges qu'il a subis. Il faut ajouter qu'Avignon a traversé, au moyen âge, une ère de prodigieuse prospérité, qu'il s'est enrichi de grands édifices, et que les monuments antiques furent la carrière d'où les bâtisseurs tirèrent leurs matériaux.

Les Goths, les Wisigoths, les Vandales, les Bourguignons ravagèrent la Provence. Avignon fit d'abord partie du royaume de Bourgogne, et ensuite passa aux rois d'Austrasie. Les Sarrasins s'en emparèrent. Charles Martel le reconquit. Et nous pouvons sans inconvénient négliger la destinée d'Avignon durant les trois siècles qui suivirent, et qui n'ont laissé aucune trace dans la ville d'aujourd'hui.

## II

La véritable histoire d'Avignon commence seulement au XII^e^ siècle. Alors, les comtes de Provence, de Toulouse et de Forcalquier qui longtemps se sont disputé la suzeraineté de la ville finissent par se la partager. A la même époque, dans des circonstances qui jusqu'à présent sont demeurées obscures, la commune se constitue, et Avignon devient une véritable république qui a non seulement ses franchises et ses privilèges, mais encore son patrimoine et ses revenus; en réalité ses pouvoirs ne sont plus limités que par ceux de l'évêque.

Au XII^e^ siècle furent bâtis trois des grands monuments d'Avignon : la cathédrale, le pont et l'abbaye de Saint-Ruf.

Avant la Révolution, à l'intérieur du porche de Notre-Dame-des-Doms une magnifique inscription latine dont on voit quelques fragments au musée, arrêtait le passant : *Viator, plurima paucis audi*, et retraçait les origines de cette « très antique et très pieuse basilique. » Le peuple, disait l'inscription, a nommé cette église Notre-Dame-des-*Doms*, à cause de tous les *dons* célestes qu'il y a reçus. Sainte Marthe l'a fondée. Saint Ruf l'a consacrée. L'empereur Constantin l'a royalement agrandie. Presque anéantie par les Sarrasins, sauvée par Charles Martel, elle a été restaurée par la munificence de Charlemagne, et Jésus-Christ lui-même est venu la consacrer de sa propre main, « comme l'enseigne une tradition constante, et comme il est déclaré dans les constitutions des Souverains Pontifes Jean XXII et Sixte IV ».

Pas une seule de ces traditions n'a résisté à la critique. Le nom de l'église est tiré du nom du rocher dit des Doms, parce que, au moyen âge, il portait la maison de l'évêque (*rupes Domini*). S'il y eut à cette place une basilique primitive, datant peut-être de Constantin, et peut-être restaurée sous Charlemagne, aucune partie de l'édifice actuel ne porte la marque des temps carlovingiens. La cathédrale d'Avignon a été construite tout entière à l'apogée de l'art roman, c'est-à-dire au XII^e siècle.

Mérimée, lorsqu'il vit le monument pour la première fois, fixa la construction à la fin du XI^e siècle, et pensa que le porche était antérieur de cinq ou six cents ans ; mais, après avoir examiné les autres églises de Provence, dont la décoration présente des caractères analogues, il revint de sa première opinion, et pensa que l'ensemble de l'édifice, y compris le porche, ne pouvait être antérieur à la fin du XI^e siècle. Revoil, au contraire, soutint avec énergie que le porche et la nef appartenaient l'un et l'autre à l'époque de Charlemagne. On ne saurait ici entrer dans cette controverse archéologique, qui d'ailleurs semble close après les travaux de M. Labande. La minutieuse étude du plan, de l'appareil, des marques de tâcherons et de la décoration à laquelle celui-ci s'est livré, la comparaison qu'il a faite de la cathédrale d'Avignon et avec les monuments carlovingiens et avec les églises de Provence qu'on peut sans conteste dater du XII^e siècle (notamment celle de l'abbaye de Sénanque), les conclusions qu'il a tirées d'un grand nombre de documents et de chartes lui ont permis d'établir que la cathédrale a été bâtie vers le milieu du XII^e siècle, et que le porche a été ajouté à l'éġlige quelques années après la construction principale, pour consolider la base du clocher.

L'édifice a depuis subi quelques remaniements. Mais examinons d'abord les parties purement romanes.

Le porche s'ouvre entre deux colonnes qui supportent un entablement et un fronton triangulaire. Vingt détails de construction confirment l'opinion émise par M. Labande que ce porche a été ajouté à l'église. Les chapiteaux et la corniche offrent des sculptures merveilleusement



Photo Neurdein.

Porte de la cathédrale.

imitées de l'antique. On en peut dire autant des chapiteaux, de la corniche et des modillons qui ornent la porte principale abritée sous le porche. C'est au-dessus de cette porte que l'on voit les restes des fresques exécutées au XIV[e] siècle par Simon Martini de Sienne : dans le triangle du fronton, Dieu le père et deux anges; sous l'arc du tympan, le cardinal Leccano agenouillé aux pieds de la Vierge qui présente l'enfant Jésus.

Au-dessus du *narthex* voûté en berceau s'élève un puissant clocher carré flanqué de deux tourelles; au premier étage, il s'ouvre sur la nef par une large arcade et forme ainsi, dans l'intérieur de l'église, une sorte de tribune. Démoli au commencement du XV$^{e}$ siècle, il fut reconstruit en 1425. En 1859, on eut la fâcheuse idée de mettre au sommet de cette tour une gigantesque statue de la Vierge en plomb doré. Cette



Photo Neurdein.

Tribunes de la cathédrale.

image étincelante et obsédante, désastreux symbole du goût qui régna dans le clergé du XIX$^{e}$ siècle, n'a pas seulement pour effet d'altérer le caractère de la vieille construction, elle surgit au-dessus d'Avignon, et, d'où que l'on contemple la ville, déshonore le site du rocher des Doms.

La nef se compose de cinq travées voûtées en tiers-point. Au-dessus du chœur s'élève une merveilleuse coupole dont le lanternon ajouré éclaire de ses huit fenêtres l'intérieur de la cathédrale. Rien ne saurait exprimer la robuste élégance de ce lanternon avec ses colonnes et ses colonnettes cannelées, quand on l'aperçoit du dehors, dominant la toiture

de l'édifice. Colonnes et colonnettes, comme celles du porche, comme celles de la nef, présentent une imitation libre et ingénieuse du type corinthien. Tous les monuments antiques ont péri en Avignon, mais les artistes du moyen âge ont ressuscité, ici comme dans toute la Provence, le



Photo Neurdein.

Intérieur de la cathédrale.

goût et le style de la décoration gréco-romaine ; ils y apportèrent une telle perfection que longtemps on s'y est trompé, et qu'on a pris pour des fragments antiques les œuvres merveilleuses du XII[e] siècle.

L'église, avons-nous dit, a, dans la suite, subi quelques changements, mais qui n'ont pas altéré sa physionomie générale. A des époques diverses, on bâtit des chapelles sur les deux côtés de la nef. Au XVII[e] siècle, l'abside fut refaite et prolongée sous la direction de l'architecte François

de la Valfenière. Dans le même temps furent construites les galeries en forme de tribunes qui courent le long des murs de la nef et dessinent en avant de chaque pilier un balcon en encorbellement. D'Elbène en donna le plan et Pierre Péru en sculpta « tous les ornements, culs-de-lampe, festons, armoiries, têtes de chérubins, écussons, balustres, appuis, piédestaux et bases ». Pour l'amour de « l'unité de style » certaines personnes blâment ces galeries si gracieuses et d'un décor si riche. Mais cet étrange placage, lorsqu'il apparaît dans l'ombre de la nef romane, donne à tout l'édifice la mystérieuse opulence d'un temple hindou.

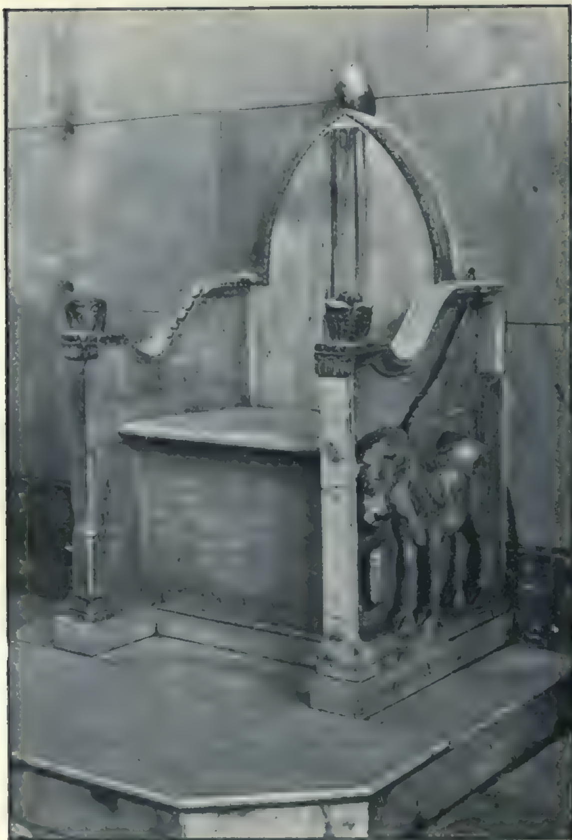


Photo Neurdein.

Cathédrale. — Chaire romane.

La cathédrale fut dévastée pendant la Révolution. Les autels dont quelques-uns portaient des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, furent saccagés, les tombeaux des papes, des cardinaux, des évêques profanés et brisés. On pilla le trésor. « L'intérieur de la cathédrale ne présente plus que des décombres », écrivait Esprit Calvet en 1797. Sous le premier empire, on logea dans l'église 800 prisonniers espagnols.

Malgré tant de dévastations, la cathédrale garde encore quelques débris de ses richesses anciennes.

Du mobilier roman il reste trois pièces : une belle chaire de marbre, que l'on a coutume de faire passer pour le trône des papes, et où sont sculptés le lion de Saint-Marc et le bœuf de Saint-Luc ; un autel orné de trois pilastres élégants et d'une frise lourdement sculptée ; un autre autel, simple table de marbre reposant sur cinq colonnes.

J'ai déjà signalé les belles fresques siennoises qui décorent l'entrée du monument. D'autres fresques ornaient les murs du narthex. Les unes qui représentaient saint Georges et sainte Marthe, visibles encore en 1819, ont disparu. Les autres ne sont pas encore complètement effacées : le dona-



Photo Neurdein.

Cathédrale. — Tombeau de Jean XXII.

teur, Charles Spiefami s'y est fait peindre avec toute sa famille assistant au baptême du Christ (1425). Une partie de l'enduit s'étant naguère détachée, on a vu apparaître les traits assez grossiers d'une madone du XIII[e] siècle, qu'avait recouverte la charmante peinture du XV[e]. Puissent les dégâts s'arrêter ! Les images primitives que l'on retrouverait peut-être à cette place, ne nous consoleraient pas de voir périr les dernières traces de la fresque de Spiefami.

La métropole contient encore les débris des tombeaux de deux papes : *débris* et *vestiges*, combien de fois aurons-nous à répéter ces mots-là en visitant les monuments d'Avignon ! Et même ce mot de débris convient-il pour désigner ce que l'on nomme le tombeau de Benoist XII ? Les chanoines du XVII^e^ siècle abattirent une partie des clochetons qui surmontaient le dais ; ceux du XVIII^e^ déplacèrent le tombeau et le reléguèrent le long d'un mur ; la Révolution le mit en morceaux ; sous Louis-Philippe on refit en pierre une statue qui n'avait aucun rapport avec l'image de marbre placée sur le monument primitif, puis on la coucha sur une base ancienne où l'on voyait encore quelques statuettes du XIV^e^ siècle affreusement mutilées, et ce fragment appartenait à la sépulture de Pierre de Cros ! Enfin on l'a encore déménagé pour l'abriter sous une ogive. Quant au tombeau de Jean XXII, il fut aussi déplacé au XVIII^e^ siècle, mutilé par les révolutionnaires, restauré en 1825 ; la statue du pape et les statuettes du socle ayant disparu, on le restaura de nouveau en 1840, et on se décida à le remettre dans la chapelle qu'il occupait tout d'abord, et qui avait été fondée par Jean XXII lui-même.

Aucune œuvre d'art de la Renaissance. Mais le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles ont largement contribué à embellir la cathédrale, comme toutes les églises d'Avignon. Beaucoup de toiles de Levieux, des Mignard, des Parrocel sont dispersées dans les chapelles, l'abside et la sacristie ; les plus remarquables sont une *Assomption* de Mignard dans la chapelle de Jean XXII et un *Saint-Ruf* de Parrocel dans l'abside. Une *Flagellation* en argent massif, attribuée à Puget est conservée dans le trésor. Mais l'œuvre la plus précieuse de ce temps-là est l'exquise petite chapelle construite en 1671 par l'archevêque Libelli : c'est, avec ses fines sculptures et ses belles statues (parmi lesquelles le *Saint Pierre* de Puget), un chef-d'œuvre de goût et d'élégance que dépare un peu la Vierge de Pradier posée sur l'autel. Dès l'entrée de l'église, deux jolies statues de sainte Marthe et de sainte Madeleine montrent leurs grâces précieuses et leurs draperies berninesques.

En 1838, l'archevêque, M^gr^ Dupont, confia à Eugène Deveria le soin de décorer à la fresque la cathédrale tout entière. Mais, quatre ans après, ce prélat fut appelé au siège de Bourges, et la commande de l'artiste fut réduite à deux chapelles. Celle du Saint-Sacrement fut rebâtie à son intention dans le style roman. Deveria exécuta ses peintures, les unes à la fresque, les autres à la cire, quelque-unes sur toile. Il est malaisé de juger cette décoration : l'humidité et le salpêtre en ont détruit plusieurs parties ; la lumière qui pénètre dans la chapelle est insuffisante

et mal distribuée; la mort a empêché le peintre de terminer son ouvrage. Le coloris paraît agréable, encore qu'un peu sombre. Certaines figures semblent noblement expressives, d'autres d'une grâce bien mièvre. Ne fera-t-on rien pour sauver ces peintures?

A l'est de la cathédrale, s'élevaient autrefois des bâtiments destinés à l'habitation du chapitre et groupés autours d'un cloître magnifique dont les sculptures étaient taillées dans le marbre. La Révolution a tout démoli, tout détruit. Quand la cathédrale fut rendue au culte, en 1822, ses abords étaient encore jonchés de débris de marbre qu'on entassa sur des charrettes et qu'on alla jeter dans le Rhône. Les seules épaves qui aient échappé au désastre sont une belle colonnette sculptée et quelques chapiteaux. De la collection Garçin d'Apt où elle était conservée, la colonnette a émigré naguère dans une collection parisienne. Quelques chapiteaux ont échoué au musée Calvet. On montre encore, derrière la cathédrale, un puits dont l'orifice est bouché; il occupait le milieu du préau dans le cloître disparu de Notre-Dame-des-Doms.



Photo Neurdein.

Cathédrale. — Repentir de saint Pierre, par Puget.

La construction du pont d'Avignon fut commencée en 1177 par la confrérie des Frères-Pontifes, alors dirigée par un pâtre du Vivarais, appelé Bénézet; elle fut terminée douze ans plus tard, Bénézet était mort avant la fin des travaux. Comment le petit berger entendit des voix lui ordonner de construire un pont sur le Rhône, suivit un ange sur la rive droite

du fleuve jusqu'en face du rocher des Doms, donna trois deniers à un juif pour passer en Avignon, fut durement renvoyé de l'évêque au viguier, convainquit le peuple de sa mission en soulevant un énorme bloc de pierre, et construisit les 19 arches du fameux pont qui devait faire la gloire



Photo Neurdein.

Cathédrale. — Chapelle décorée par Eugène Devéria.

et la richesse de la ville, c'est le sujet d'une des légendes les plus belles et les plus populaires de la Provence.

Des ouvrages du pont il reste les 4 arches qui s'appuient à la rive avignonnaise, la tour de défense, et les ruines de l'ancien hospice de la confrérie, bâtiments du moyen âge qui furent, pour la dernière fois, restaurés au XVII[e] siècle.

Ce pont formait un coude très prononcé en amont. Il était long de

900 mètres environ et large de 4 mètres seulement ; il ne donnait donc passage qu'aux piétons et aux cavaliers, et il eût été périlleux d'y danser en rond. Mais, entre les deux bras du Rhône, les piles se dressaient au milieu des prairies de l'île de la Barthelasse, et les avignonnais venaient y



Photo des Monuments Historiques.

Chapelle de Saint-Bénézet.

danser à l'ombre des arches, *sous* le pont : c'était là, paraît-il, ce que disait la chanson, avant que le texte n'en eût été altéré par des septentrionaux ignorants.

Maintes fois le pont fut coupé par la guerre, et maintes fois emporté par les crues. Il fut rompu et rebâti au XIII[e] siècle. Quatre arches écroulées à la suite d'une inondation furent relevées par le pape Clément VI. Pierre de Luna démolit une des arches que la ville fit reconstruire

en 1418, et l'on ne compte pas les dégâts que le pont subit durant les deux siècles suivants, dégâts que les avignonnais réparèrent tant bien que mal jusqu'en 1680.

De tout temps, le roi de France avait revendiqué le lit du Rhône, ce qui lui permettait de se prétendre chez lui en Avignon, dès que le fleuve débordait et envahissait les rues de la ville. Un voyageur alle-



Photo des Monuments Historiques.

**Intérieur de la chapelle de Saint-Bénézet.**

mand du XVII[e] siècle, Jodocus Sincerus, rapporte que, pendant les inondations, certains avignonnais arboraient le drapeau français dans les quartiers inondés. Qui possédait le fleuve aurait dû entretenir le pont ; mais le roi ne se souciait pas de travailler pour les sujets du pape. A partir de 1680 tout le monde se refusant à réparer le pont, un bac fut établi sur le Rhône ; ce fut jusqu'en 1818 le seul moyen de communiquer d'une rive à l'autre.

La chapelle de Saint-Bénézet est assise sur la seconde pile. Bâtie en même temps que le pont, et ruinée, comme lui, pendant le siège de 1226, elle fut reconstruite de 1234 à 1237. Puis, au XV[e] siècle, on la divisa en

deux par un étage. La chapelle inférieure dont l'abside est romane et la nef ogivale, s'ouvre par une arcade sur l'éperon de la pile. La chapelle supérieure dont l'abside est ogivale et la nef romane, s'ouvre sur la chaussée du pont. Les restaurations successives dont ce petit édifice fut l'objet expliquent le mélange des architectures.

C'est encore là un de ces belvédères exquis comme Avignon en offre tant aux flâneurs : il faut y venir vers la fin du jour, pour admirer les reflets du couchant sur la nappe du Rhône et sur les pierres des remparts.



Photo des Monuments Historiques.

Église de l'abbaye de Saint-Rut.

Saint-Ruf est hors les murs, sur la route de Tarascon. On y voit, endommagés et indignement déshonorés, les restes d'une église magnifique.

Quatre chanoines de la cathédrale d'Avignon se séparèrent de leurs frères en 1018, se retirèrent dans un oratoire que l'on disait fondé par saint Ruf et y vécurent la vie des premiers ermites. Ce fut l'origine d'un grand monastère. Au XVIII^e^ siècle, l'église menaçait ruine, les moines eux-mêmes la démolirent, ne laissant debout que le clocher et le sanctuaire. Ce qu'ils épargnèrent subsiste encore, mais dans quel état !

Saint-Ruf paraît à peu près contemporain de la cathédrale. Le dessin grandiose de l'arc de l'abside, la grâce des arcatures qui décorent la muraille au dedans de l'édifice, le magnifique décor des chapiteaux, tout

témoigne d'un art parvenu à son plus haut point de perfection. Mais ces pierres se désagrègent, ces sculptures s'effritent sous l'influence des vapeurs d'ammoniaque. C'est dans l'église de Saint-Ruf, *monument historique*, que l'on distille les vidanges de la ville d'Avignon.

## III

Le XIII^e siècle fut pour Avignon un temps d'épreuves et de révolutions. Alliés des Albigeois et de Raymond VII, les Avignonnais furent assiégés par Louis VIII, roi de France ; ils résistèrent trois mois, se rendirent et durent fournir des otages et une rançon, abattre 300 de leurs maisons fortes, démolir leurs murailles. Dès lors, ce fut l'agonie de la république. La ville passa de main en main, et finit par tomber en la possession de Charles d'Anjou et d'Alphonse de Poitiers. Lorsque ce dernier fut mort, le Comtat revint au roi de France qui le céda au Saint-Siège, tandis qu'il partageait Avignon avec Charles d'Anjou.

Des églises et des couvents qui furent construits en ce temps-là, il ne subsiste rien, si ce n'est la charmante église des Templiers maintenant englobée dans un hôtel de voyageurs, en face de Saint-Agricol : c'est, en Avignon, le seul monument du XIII^e siècle. Au temps des papes, on devait faire bon marché des constructions anciennes ; la ville se rebâtit tout entière.

Après le siège de 1226, les Avignonnais relevèrent les murailles que la capitulation les avait forcés de démolir. Mais ces remparts ne sont pas ceux que nous avons sous les yeux. L'enceinte était alors bien plus étroite, et, si l'on veut en connaître la contour, il suffit de jeter un regard sur un plan d'Avignon : du premier coup d'œil on y discerne le dessin des anciennes défenses en suivant le circuit formé par les rues des Grottes, Saint-Etienne, Joseph Vernet, des Lices, Philonarde, Campane et des Trois-Colombes. D'ailleurs quelques rues ont gardé les noms des anciens « portails » (rue du portail Magnanen, rue du portail Bienson, etc.) et ces dénominations éclairent la topographie des remparts au temps de la république.

Cette enceinte devait bientôt s'élargir pour envelopper une ville plus vaste, plus riche et plus magnifique. La petite cité provençale allait brusquement connaître une fortune et une gloire extraordinaires, devenir une « seconde Rome », et, sous ses nouveaux maîtres, prendre cette sorte de beauté italienne qui ravit encore nos sens et notre imagination.



Photo Neurdein.

Église Saint-Agricol.

# CHAPITRE III

## LA VILLE DES PAPES

I. Le Palais des Papes et les remparts. — II. Les palais cardinalices et les monastères. III. Les églises collégiales : Saint-Agricol ; Saint-Pierre ; Saint-Didier.

« La ville de Rome, écrit Renan, était en réalité la plus turbulente des républiques italiennes ; sa campagne, livrée à une indomptable féodalité, devenait un désert dangereux à traverser. Il ne faut pas vouloir jouer à la fois deux rôles contradictoires. En se livrant pour son compte à cette brillante vie de luttes et d'aventures d'où allait sortir la Renaissance, l'Italie ne pouvait prétendre à garder sa primatie ecclésiastique sur la chrétienté... Le séjour à Rome était pour les Papes la plus intolérable des captivités. » Et voilà pourquoi, au XIV[e] siècle, le Saint-Siège émigra en Avignon. Il n'y fut pas, comme l'a répété Pétrarque avec des gémissements et des invectives, le prisonnier des rois de France. Ceux-ci, sans doute, tirèrent parti des avantages politiques que leur donnait la présence du souverain Pontife aux confins de leur royaume. Mais, si la

papauté demeura soixante-dix ans à Avignon, ce fut pour assurer sa sûreté et son indépendance, menacées dans Rome par les éternelles querelles des Guelfes et des Gibelins.

Raymond VII vaincu avait par le traité de Paris (1229) abandonné le Comtat Venaissin au Saint-Siège. Celui-ci en avait exigé la remise, au concile de Lyon (1274). C'est pourquoi, après avoir erré à travers toute la France, le pape Clément V cherchant un refuge contre les entreprises de Philippe le Bel, choisit Avignon (1309). Il s'y trouvait au seuil de son propre État et sur la route de Rome où il n'avait pas perdu l'espoir d'entrer un jour. Il mourut sur les bords du Rhône. Ses successeurs Jean XXII (1316-1335), Benoît XII (1335-1342), Clément VI (1342-1352), Innocent VI (1353-1362), ne quittèrent pas Avignon. Urbain V (1362-1370) alla passer deux années à Rome, mais revint mourir dans son palais d'Avignon. Grégoire XI rétablit définitivement le Saint-Siège à Rome. Au temps du grand schisme d'Occident, deux antipapes, Clément VII (1378-1394) et Benoît XIII (1394-1424), siégèrent à Avignon. Nous n'avons à faire ici ni l'histoire des papes, ni celle du grand schisme d'Occident. Mais cette chronologie est indispensable pour une étude même sommaire des monuments qui furent élevés dans Avignon durant le XIV[e] siècle.

Les papes d'Avignon fortifièrent la ville en la couronnant d'une formidable citadelle et en l'entourant d'une ceinture de remparts, ils l'enrichirent par le luxe de leur cour, et l'embellirent par la construction d'églises et de monastères magnifiques. Ce sont eux enfin qui lui donnèrent cette physionomie à demi italienne qu'un siècle d'administration française n'a pas encore effacé. Aucun d'eux cependant ne venait d'Italie : Clément V était bordelais, Jean XXII cadurcien, Benoît XII natif de Saverdun (Ariège) ; Clément VI, Innocent VI et Grégoire XI, trois Limousins ; Urbain V était originaire de Grisac (Lozère) ; quant aux deux antipapes le premier venait de Genève, et le deuxième de l'Aragon. Presque toujours, ils employèrent des architectes et des sculpteurs français; leurs peintres seuls étaient italiens. Mais, en ce temps-là, Avignon et le Comtat furent envahis par une multitude de cardinaux, dignitaires, fonctionnaires, légistes, médecins, étudiants et aventuriers accourus d'au delà des Alpes. La noblesse comtadine est tout entière de souche italienne. Cette invasion eut sur le goût, sur les idées, sur les mœurs, une influence profonde, que l'on remarque jusque dans les créations des artistes, jusque dans l'air de la ville. « En entrant à Avignon, disait Stendhal, on se croit en une ville d'Italie. »

I

Le Palais des Papes fut à la fois une forteresse et un palais. La forteresse était destinée à défendre la liberté et le trésor du Saint-Siège, non

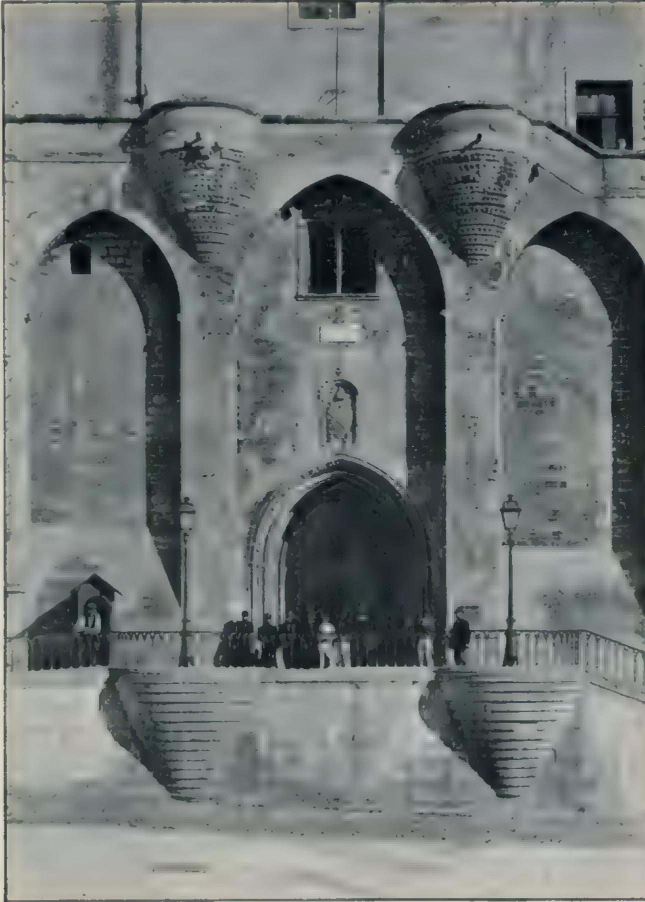


Photo Neurdein.

Entrée du Palais des Papes.

pas, comme on l'a dit souvent, contre les rois de France avec lesquels la papauté d'Avignon entretint des rapports de bon voisinage, mais contre les *Grandes Compagnies*, ces troupes de pillards qui, durant tout le XIVe siècle, battirent et rançonnèrent les pays de France. Plus d'une fois, la vue des murailles d'Avignon intimida les routiers, et les fit se contenter d'un tribut et d'une absolution. Le palais devait abriter une des cours les plus magnifiques et les plus opulentes qui fût jamais.

Aujourd'hui nous ne voyons plus que la forteresse. Du palais déjà dépouillé, appauvri, délabré sous l'administration des légats, plus rien ne subsiste. Quelques sculptures et les restes de quelques fresques témoignent encore du luxe avec lequel avaient été décorés les appartements et les chapelles. Mais rien ne nous est parvenu des précieuses étoffes, des tapisseries, des meubles, des orfèvreries, des œuvres d'art de toutes sortes, jadis entassés dans les salles du château.

Vus de l'extérieur, les bâtiments se présentent comme une masse de pierre flanquée de six tours carrées et défendue sur toutes ses faces par de hautes arcades à machicoulis. Au nord, le Palais touche presqu'à la cathédrale; au levant, il est précédé de grandes terrasses; au midi, il domine une rue étroite taillée dans le rocher; au couchant, deux tourelles en encorbellement, dont il ne reste plus que les supports en nid d'aronde, encadraient la porte principale. Cette porte était jadis défendue par un avant-corps fortifié, on l'a démoli et remplacé par un banal perron. Dans les murailles de la partie la plus ancienne, rien que des meurtrières ou d'étroites fenêtres; dans les constructions du midi, des ouvertures ogivales, qui furent aveuglées, et que l'on est en train de réparer.

Tours et courtines portaient une couronne d'énormes créneaux. Tous s'étaient écroulés. On les refait aujourd'hui. Était-ce indispensable ? Ne serait-il pas plus urgent et moins coûteux d'expulser les vidangeurs installés dans l'admirable abside de Saint-Ruf que de remettre des créneaux sur le Palais des Papes ? Mais passons : après tout, si Duguesclin revenait sous les murs d'Avignon !

Le plan est irrégulier, mais cette irrégularité tient, on ne peut s'y tromper, soit aux accidents du rocher qui forme les assises de l'édifice, soit aux nécessités de la fortification. Rien, ici, n'a été suggéré par des idées de luxe, d'agrément ou de commodité ; par suite rien, au dehors, ne révèle les dispositions intérieures. On peut tourner autour du Palais sans soupçonner ce que recèlent ces murailles géantes. Mais, que l'on monte au sommet de l'une des deux tours les plus élevées, la tour de Trouillas et celle de la Campane, et du premier coup d'œil on saisira la configuration très simple du palais enclos dans la forteresse. Sur deux cours rectangulaires, s'élevaient tous les bâtiments d'apparat ou d'habitation, les salles d'assemblée, les tribunaux, les arsenaux, les chapelles, les appartements pontificaux et les logements des fonctionnaires. Nous avons sous les yeux le plan d'un double monastère.

Par qui et dans quel ordre furent élevées les diverses parties de cette immense construction ?

L'histoire du Palais des Papes fut longtemps un tissu de contes et de légendes; elle n'est pas encore connue dans tous ses détails avec une égale certitude. Occupé pendant un siècle par des militaires, altéré et dégradé de toutes les manières par le génie, le monument est maintenant aux mains des architectes des monuments historiques. Il faut attendre que ceux-ci l'aient nettoyé et déblayé. Alors seulement on pourra interpréter les textes à l'aide des indices qu'offriront le caractère et l'as-

PLAN DU PALAIS DES PAPES

Plan du Rez-de Chaussee du Palais des Papes dresse par le Capitaine du Genie Pompeany le 21 Fructidor an IX




CONSTRUCTIONS DE BENOIT XII. — A. Tour de la Campane. — B, Chapelle pontificale de Benoit XII. — C, Tour de Trouillas. — D, Tour de la Glacière. — E, Salle Brûlée. — F, Cloitre. — F', Tour Saint-Jean. — G, Tour des Anges.
CONSTRUCTIONS DE CLÉMENT VI. — H, Tour Saint-Laurent. — I, Salle de l'Audience. — K. Entrée principale.

pect des diverses constructions. Des blasons, peut-être des inscriptions retrouvées sous les badigeons, fixeront des datès encore douteuses. Néanmoins l'œuvre particulière de chacun des papes est, dès maintenant, déterminée d'une façon assez précise. M. Duhamel, le savant archiviste du département de Vaucluse, a tiré des archives confiées à sa garde de précieux documents qui lui ont permis d'étudier les origines du Palais. Maurice Faucon et Eugène Müntz ont exploré les archives du Vatican où sont conservés les comptes de la cour pontificale. Le P. Ehrle a publié ces comptes grâce auxquels on peut suivre, année par année,

le travail des architectes, des sculpteurs et des peintres. Enfin, un Avignonnais, M. Félix Digonnet, utilisant les documents mis au jour par le P. Ehrlé et y joignant ses hypothèses personnelles, a composé un livre intéressant, un peu hasardeux, qu'il faut consulter avec circonspection, mais qu'il faut consulter. Renvoyant le lecteur à ces divers ouvrages, nous nous bornerons à retracer les diverses phases de la construction.

Clément V, le premiers des papes d'Avignon, reçut l'hospitalité dans le couvent des Dominicains. Ce fut son successeur Jean XXII qui commença de bâtir. Étant avant son élection évêque d'Avignon, il se contenta d'agrandir et de fortifier son palais épiscopal situé sur le rocher des Doms au midi de la cathédrale. D'une très vieille église, placée sous le vocable de saint Étienne et qui s'élevait entre sa cathédrale et sa maison, il fit la chapelle du palais pontifical. On a dit qu'il ne s'en était pas tenu à ces travaux et qu'il avait tracé le plan du palais futur avec sa double cour. Mais les constructions de Jean XXII ne peuvent fournir qu'un sujet de recherches et de conjectures historiques. Benoît XII les a démolies, et il n'en reste plus que des vestiges insignifiants et incertains. Benoît XII et Clément VI sont les véritables auteurs du palais que nous connaissons.

Les tours et les bâtiments qui enveloppent la cour septentrionale sont l'œuvre de Benoît XII. C'est lui qui a fait construire les deux donjons carrés qui flanquent le palais vers le nord, la Campane et Trouillas (cette dernière tour ne fut complètement achevée que sous le pontificat de Clément VI); la chapelle pontificale ; le grand corps de bâtiment nommé la Salle Brûlée, parce que, pendant le siège soutenu par Pierre de Luna, le feu avait éclaté dans cette partie de l'édifice ; la tour de la Glacière où, le 16 octobre 1791, furent entassés les corps des victimes de Jourdan Coupe-Têtes; les cuisines que l'on a pris quelquefois pour la chambre de l'inquisition ; enfin la tour Saint-Jean avec ses deux chapelles superposées.

Une partie du palais Benoît XII, qui servit de prison jusqu'en 1871, a été restaurée par Revoil en 1878 et affectée au service des archives départementales : c'est le bâtiment du midi, la tour de la Campane et la chapelle pontificale. Au milieu de l'édifice s'ouvrait la cour, entourée d'un beau cloître à larges arcades que surmontaient de charmantes galeries à fenêtres géminées. Quelques arceaux du cloître sont encore visibles; et, si dégradées que soient les vieilles constructions, c'est encore un lieu émouvant que ce grand préau, planté en jardin et dominé par le petit campanile où était suspendue la fameuse cloche d'argent qui, pour la dernière fois, tinta le jour des massacres de la Glacière. Vers le couchant, tout le bâtiment de la Salle Brûlée a été divisé par le génie en plusieurs

étages. Quant à la tour Saint-Jean, elle renferme des fresques précieuses dont nous parlerons plus loin.

Passons dans la cour méridionale qui naguère encore était une cour de caserne ; elle en a conservé l'apparence, et il sera impossible de la lui



Photo Bartesago.

Palais des Papes. — La chapelle de Clément VI.

enlever jamais, à moins de tout rebâtir de fond en comble, car, sur deux côtés, le génie ne s'est pas contenté d'aveugler les ouvertures anciennes, il a construit des façades modernes, percées de fenêtres rectangulaires. Le corps de bâtiment qui sépare les deux cours est l'œuvre de Benoît XII, il contenait une vaste salle transformée au XIX[e] siècle en chambrées et magasins. On a prétendu que de cette salle les légats avaient fait un jeu de paume ; mais des textes établissent que le jeu de

paume était à l'est du palais, très probablement dans le bâtiment de la *Salle Brûlée.* C'est encore à Benoît XII qu'il faut attribuer les constructions du levant et la tour des Anges. Cette dernière est à peu près intacte; mais, dans la partie voisine, tous les aménagements intérieurs ont été modifiés d'abord par les légats, puis, au XIX^e siècle, par les militaires.

Clément VI acheva l'œuvre de son prédécesseur, et, sous son pontificat, la cour méridionale fut complètement fermée par de hautes constructions. Le palais lui doit sa merveille : le grand bâtiment du midi qui contient la salle de l'Audience et la nouvelle chapelle pontificale. Il était impossible d'en soupçonner la beauté, tant que subsistèrent les planchers et les cloisons de la caserne. Maintenant les deux salles nous sont rendues et nous pouvons admirer leurs magnifiques et harmonieuses proportions.

L'Audience (on nommait ainsi le tribunal suprême de la chrétienté), longue de 52 mètres, large de 16$^{m}$ 50, haute de 11 mètres, est divisée en deux nefs par une rangée de cinq piliers. Elle était éclairée par 11 fenêtres que l'on vient de restaurer et qui, si l'on tient cette restauration pour fidèle, présentaient au dehors la forme ogivale, tandis qu'au dedans, elles étaient surmontées d'un arc en anse de panier.

Par la grâce de son double vaisseau, l'élégance de ses piliers, la délicatesse de ses nervures, par l'irrégularité des deux dernières travées qui, plus longues que les autres, donnent au fond de la salle on ne sait quoi de lumineux et de dégagé, c'est un des plus parfaits chefs-d'œuvre de l'art ogival.

Par un vaste escalier que le vice-légat Gaspard Lascaris fit restaurer en 1659, comme l'indique une inscription posée sur le mur du palier, on atteint l'entrée de la chapelle, située au-dessus de l'Audience. On y pénètre par un magnifique portail récemment retrouvé sous des maçonneries. Il est fort endommagé et les sculptures qui décoraient ses voussures, son tympan et ses montants, sont affreusement mutilées. C'est tout de même une belle et heureuse découverte ; et ce n'est pas sans doute la dernière que nous réservent les travaux entrepris dans le Palais.

La chapelle est formée d'une seule nef. Sa voûte repose sur des faisceaux de colonnettes. Nulle part l'ogive ne s'est infléchie avec plus de hardiesse. Nulle part on ne vit une voûte plus aérienne et plus légère. Mais aussi nulle part on ne saurait mieux constater la témérité des architectes méridionaux qui crurent pouvoir s'affranchir du secours des arcs-boutants : regardez l'arche de pierre énorme dont il a fallu un jour soutenir du dehors l'édifice trop débile.

De la même époque date le bâtiment du couchant où se trouve la porte d'entrée du Palais. Il servait au logement de la trésorerie et de divers services de la cour pontificale. Un des couloirs qui prend jour sur la cour, forme une charmante galerie dont la voûte retombe sur de fines consoles



Photo Bartesago.

**Palais des Papes. — Salle de l'Audience.**

sculptées qu'empâte encore un déplorable badigeon. On lui donne en général le nom de *Galerie du Conclave*, appellation que d'ailleurs rien ne justifie.

Enfin, ce fut sous le pontificat de Clément VI que l'on exécuta la plupart des décorations du palais. On appela des artistes pour orner, non seulement les édifices nouveaux, mais encore l'austère palais de Benoît XII, moine cistertien qui avait gardé jusque sur le trône pontifical les traditions de son ordre.

Les successeurs de Clément VI ont ajouté peu de chose à son œuvre. Innocent VI s'occupa surtout de la construction des remparts d'Avignon. Urbain V créa vers l'est, dans la partie du Palais que l'on appelait *Rome*, un bâtiment maintenant disparu et de beaux jardins soutenus par une grande terrasse.

Le palais des papes a été bâti par des architectes du midi de la France, Pierre de Cucuron, sous Jean XXII, Pierre Poisson, sous Benoît XII, Jean de Loubière, sous Clément VI. Les sculpteurs paraissent avoir été aussi des Français, mais des Français du Nord, comme Jean de Paris, l'auteur du tombeau de Jean XXII, à Notre-Dame-des-Doms. Leur œuvre dans le palais, ou du moins ce que nous connaissons de leur œuvre, se borne à des clefs et à des retombées de voûte. Certaines sculptures, notamment celles de la Galerie dite du Conclave, montrent beaucoup de délicatesse et de fantaisie.

Les peintres vinrent, tous ou presque tous, d'Italie.

Les fresques les plus célèbres étaient celles de la salle de l'Audience. Tout ce qu'il en subsiste, ce sont les Prophètes qui ornent une partie de la voûte dans la dernière travée. Ces figures expressives et d'un style très large se détachent sur un fond bleu constellé d'or. Leur auteur est inconnu. On les a attribuées à Simon Martini, dit Memmi. Mais l'artiste Siennois, venu à Avignon en 1338, y mourut en 1345 et les peintures n'ont été achevées qu'en 1347.

Vers 1829, on voyait encore une vaste composition représentant le Jugement dernier, au-dessous des Prophètes, et une Crucifixion, au fond de la salle. La *Commission des Antiquités du Vaucluse* supplia l'autorité militaire d'épargner ces fresques. Un capitaine du génie répondit :

« Le capitaine du génie a observé sur tout ce que dessus qu'il ne partage pas l'opinion de MM. de la Commission des Antiquités relativement au mérite des peintures dont s'agit. La sienne est que, ni dans l'état où elles étaient avant le commencement des travaux militaires, ni dans celui où elles se trouvent aujourd'hui, elles n'ont pu offrir qu'un très faible intérêt pour les arts et qu'enfin elles ne méritent pas les dépenses proposées pour conserver ce qui en reste ; que les grillages, en gênant le logement du soldat, pourront bien garantir les peintures, mais ne préviendront pas la chute des enduits sur lesquels elles sont appliquées ; que leur conservation contrarie enfin un établissement militaire. »

Quand on dégagea la salle de l'Audience et qu'on explora les murailles, on ne put que constater la disparition complète du Jugement dernier ; mais on eut la chance de retrouver sur un premier enduit quel-

ques traits du dessin de la *Crucifixion*. Le Christ est encore visible et on peut distinguer le mouvement et l'expression de la Madeleine éplorée. Ce simple croquis est d'une rare beauté. Elles ont coûté cher, les nécessités d'un établissement militaire!



Photo des Monuments historiques.

Palais des Papes. — Fresques de la salle de l'Audience.

Peut-être nous auraient-elles coûté les fresques ou, pour mieux dire, ce qui restait des fresques de la tour Saint-Jean, si, voyageant dans le Midi de la France, en 1834, Mérimée n'avait signalé ces peintures au ministre de l'Intérieur et obtenu qu'elles fussent désormais protégées. Elles avaient déjà subi de graves dommages. « En 1816 ou 1817, raconte Mérimée, un régiment corse était logé dans le palais. Les soldats, en qualité d'Italiens, avaient le goût des belles choses et savaient les exploi-

ter. Des Français auraient balafré les saints ou leur auraient mis des moustaches. Les Corses les vendirent. Une industrie s'établit dans le corps. Elle consistait à détacher adroitement la couche mince de mortier sur laquelle la fresque est appliquée, de manière à obtenir de petits tableaux qu'on vendait aux amateurs. De cette manière un assez grand nombre de têtes ont disparu. » On raconte que le colonel du régiment, Sébastiani, enrichit ainsi sa collection de quelques primitifs italiens.



Photo des M[illegible] historiques.

Palais des Papes. — Fresques de la chapelle Saint-Martial.

Ces fresques décorent les parois et la voûte des deux chapelles superposées. Celles de la chapelle Saint-Martial sont l'œuvre de Matteo Giovanetti de Viterbe, M. Müntz l'a établi d'une façon certaine d'après les registres de la Chambre apostolique. Si l'on se rappelle que Clément VI qui commanda ces peintures était limousin, on comprend pourquoi il dédia une chapelle du palais à l'apôtre de son pays et y fit peindre les actes de sa vie. C'est une suite de compositions pittoresques dont l'artiste a couvert les voûtes et les murs sans se soucier de mettre son imagerie d'accord avec les lignes de l'architecture. Quelques-unes montrent des visages et des attitudes admirablement expressives, comme la peinture de la mort de saint Martial. L'ensemble décèle la main d'un peintre au talent facile, mais non d'un maître. Les fresques de la chapelle d'en bas

où sont représentées des scènes de la vie de saint Jean ont été souvent considérées comme d'un moindre mérite. Si elles sont moins dégradées, il est certain que leurs couleurs se sont beaucoup assombries. Mais elles restent admirables par la parfaite ordonnance du décor et la noblesse du style (particulièrement : les figures magnifiques qui apparaissent dans l'embrasure de la fenêtre, vers le levant; la Crucifixion; la Résurrection de Thabita par saint Pierre.) Le nom de l'auteur est encore ignoré. Mais on serait surpris que ces fresques ne fussent pas l'ouvrage d'un des grands peintres de l'école siennoise. Certains critiques ont prétendu y découvrir la marque de plusieurs mains et ont attribué tel personnage à un Français, tel autre à un Italien. Nous sommes au contraire frappés de l'unité de cette décoration.



Photo des Monuments historiques.

Palais des Papes. — Fresques de la chapelle Saint-Jean.

On peut négliger les traces de peintures du XVII[e] siècle que l'on distingue dans diverses parties du Palais. Mais il faut s'arrêter devant la décoration naguère découverte dans une des chambres de la tour dite de la Garde Robe. Cette pièce n'est point voûtée. Son plafond de bois repose sur des solives soutenues par des corbeaux de pierre. Une frise peinte où sont figurés des animaux fait le tour de la chambre. Les murs sont couverts de peintures : une scène de pêche, une chasse au furet, une chasse au faucon, une baignade et une cueillette de fruits. On ignore le nom du peintre et même l'époque où les peintures furent exécutées. Selon les uns, elles remontent au

temps de Clément VI ; selon les autres, il faudrait les dater du XV^e siècle. Sur un seul point les critiques semblent à peu près d'accord, c'est pour les attribuer à un Français. Sans prendre parti dans cette controverse archéologique, on peut seulement regretter que l'artiste chargé de veiller au nettoyage et à la consolidation de ces fresques ait cru devoir en accentuer les traits, en aviver les couleurs, et repeindre les fonds de verdure sur lesquels se détachent les personnages.



Photo des Monuments historiques.

Palais des Papes.
Fresques de la chapelle Saint-Jean.

Lorsque la papauté fut retournée à Rome, commença la décadence de l'admirable monument. Les sièges que soutint Pierre de Luna causèrent dans le Palais de grands dégâts, et un incendie dévasta une partie des constructions de Benoît XII. Jean XXIII, en 1413, décida que les biens des intestats seraient consacrés à relever les ruines. Mais ces ressources furent insuffisantes. Léon X tenta une restauration générale de l'édifice, et des salles gothiques furent alors remaniées dans le goût de la Renaissance. Ce fut le dernier effort de la papauté pour sauver son palais d'Avignon. Les légats et les vice-légats continuèrent d'y résider, mais laissèrent à l'abandon la plupart des salles et transformèrent les autres pour les accommoder à leur goût ou à leur état de fortune. A la veille de la Révolution, les bâtiments de Benoît XII, à demi écroulés, étaient devenus une prison. La Révolution voulut d'abord démolir cette « Bastille pontificale », mais elle se contenta de la livrer au pillage des citoyens. Ceux-ci s'approprièrent les marbres, les tuiles, les boiseries et les meubles, arrachèrent les portes et les fenêtres. Les prisons de la légation devinrent prison départementale. Le reste du palais fut ensuite aban-

donné au génie qui y établit une caserne ; nous avons vu ce qu'il a fait du monument et des peintures qui en décoraient les murailles. Et pourtant ne soyons pas trop sévères pour les travaux des militaires. Qui sait ce qu'il serait advenu du Palais si le génie n'en avait pas entretenu le gros œuvre?

Sous le second Empire, il fut, une première fois, décidé que les soldats évacueraient le Palais des Papes. Viollet le Duc conçut alors un projet de restauration. On ne pouvait rêver travestissement plus audacieux et plus désastreux de la vieille forteresse. La chapelle pontificale de Clément VI eût été transformée en cathédrale ! Une caserne fut bâtie près de la porte Saint-Michel pour recevoir le régiment logé dans le palais; mais, après la guerre, elle servit à héberger les pontonniers qui, jusqu'en 1870, avaient tenu garnison à Strasbourg, et l'infanterie resta chez Clément VI, elle n'en est sortie qu'en 1906.



Photo des Monuments historiques.
Palais des Papes.
Fresques de la chapelle Saint-Jean.

Nous n'avons plus à craindre qu'on en revienne aux plans de Viollet-le-Duc. Ce dernier les avait préparés avec l'idée de loger l'archevêque dans les appartements des papes : il n'en est plus question, et pour cause. Puis l'architecte de Napoléon III eût disposé de crédits plus considérables que ceux qu'on a coutume d'allouer à ses successeurs. Enfin le public commence à soupçonner la vanité de ces grandes restaurations dont le résultat est de substituer aux monuments du passé des pastiches insipides. Il ne faut pas cependant nous montrer trop optimistes. On refait des créneaux, on refait des fenêtres. Demain, on refera les deux tourelles de l'entrée et, après demain, on remplacera par des façades gothiques les deux façades de caserne que le génie a bâties sur la cour méridionale. Et ce sera le commencement de toutes les fantaisies !

Si l'on tient absolument à *embellir* le palais, il est un embellissement qui coûterait bien moins cher que tous ces ouvrages d'architecture. Sur les terrasses qui regardent le levant, s'étendait le jardin des Papes. On en fit une des cours de la caserne. Nous ne souhaitons pas qu'on s'ingé-

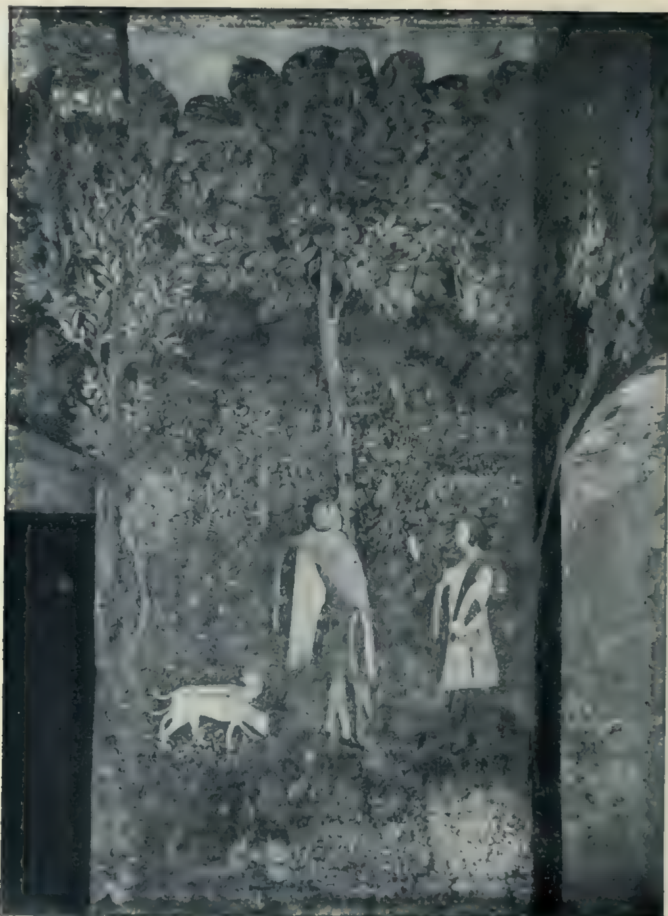


Photo Bartesago.

Palais des Papes. — Fresques de la tour de la Garde-Robe après restauration.

nie à y créer des parterres et des bosquets dans le goût du XIVe siècle. L'art des jardins, aussi bien que l'architecture, est rebelle à la restauration. Nous ne demandons pas non plus que l'on mette dans le *viridarium* dix-huit paons, comme au temps d'Urbain V, *XVIII pavones tam antiqui quam juvenes, quorum sex sunt albi.* Mais que sur le bastion qui supporta jadis le jardin pontifical, on plante seulement des pins, des cyprès, des chênes verts et des massifs de lauriers; avant

peu d'années, ces verdures rehausseront la beauté des antiques murailles.

« Ces jolis murs sont bâtis de petites pierres carrées admirablement



Photo Bartesago.

Palais des Papes. — Fresques de la tour de la Garde-Robe après restauration.

jointes; les machicoulis sont supportés par un rang de petites consoles d'un charmant profil; les créneaux sont d'une régularité parfaite. Toute cette construction annonce la richesse et la sécurité; l'homme qui bâtit est si peu dominé par le sentiment de l'utile et de la peur qu'il se permet les ornements. Ces murs sont flanqués de tours carrées placées à distances égales et du plus bel effet. On se promène sur leur épaisseur; jolie vue. Le temps a donné à ces pierres si égales, si bien jointes, d'un si

beau poli, une teinte uniforme de feuille sèche qui en augmente encore la beauté. C'est l'art d'Italie avec ses charmes, transporté tout à coup au milieu de ces Gaulois si braves, mais qui élèvent des monuments si laids. »

En ces quelques lignes, Stendhal décrit avec une singulière vérité l'aspect des remparts d'Avignon, mais la superstition de l'Italie le fait un peu déraisonner, comme de coutume. Il note et la perfection de l'appareil



Porte de l'Oulle avant la démolition.

et le gracieux dessin des machicoulis et la nuance délicate des pierres ; il remarque la physionomie italienne de cette enceinte flanquée de tours carrées, système de défense qui n'était pas usité en France ; mais il ne remarque pas que certaines parties de la muraille sont couronnées d'un simple crénelage, et qu'entre la porte Saint-Roch et la porte de l'Oulle, des tours rondes alternent avec les tours carrées. Enfin, il nous la baille belle, avec ses « ornements », et on se demande, en vérité, quel autre sentiment que celui « de l'utile et de la peur » a jamais pu pousser des hommes, fussent-ils trois fois italiens, à construire des murs autour de leurs villes. Les ingénieurs des papes ne songeaient pas plus à la beauté

en bâtissant des remparts que nos ingénieurs n'y songent en bâtissant des gares de chemin de fer. La beauté que nous découvrons à ces ouvrages de pure utilité vient de la perfection du travail. Le temps y a mis son admirable patine ; les jeux de la lumière et de l'imagination font le reste.

Les papes élevèrent ces murailles pour se protéger, eux et leur ville, contre les armées de pillards, et pour envelopper dans une ceinture de défenses plus large les couvents qui s'étaient établis de toutes



Photo Neurdein.

Porte de l'Oulle après la démolition.

parts, en dehors des murs. Il ne leur suffisait pas d'avoir fait de leur château, selon l'expression de Froissart, « la plus belle et la plus forte maison du monde et la plus aisée à tenir », il leur fallait pouvoir écarter l'ennemi de leur ville. Or la vieille enceinte d'Avignon, relevée après le siège de 1226, était désormais à la fois trop faible et trop étroite.

Maître du Comtat depuis le XIII^e^ siècle, hôte d'Avignon depuis 1309, le Saint-Siège ne posséda la ville qu'à partir de 1348. Elle lui fut alors vendue pour 80.000 florins d'or par Jeanne de Naples, comtesse de Provence. Un an plus tard, Clément VI commença de construire des fortifications et mit en état de défense les abords du pont de Saint-Bénézet.

Sous Innocent VI, Jean-Fernand de Heredia, gouverneur du comtat Venaissin et de la ville d'Avignon éleva le rempart de Saint-Roch à

Saint-Lazare. L'ouvrage fut poussé de Saint-Lazare jusqu'au rocher sous Urbain V. La muraille qui longe le Rhône entre Saint-Roch et la porte de l'Oulle ne fut exécutée que sous Clément VII : c'est la partie où apparaissent les tours rondes.

A maintes reprises les inondations du Rhône et de la Durance ont ébranlé les remparts, tantôt au nord, tantôt au midi de la ville. Ils ont donc été souvent repris et restaurés. Sous le second Empire, Viollet-le-Duc les a réparés depuis la porte Saint-Roch jusqu'aux abords de la



Porte l'Imbert avant la démolition.

porte l'Imbert, et de nos jours, on continue à rebâtir et à recréneler des tours.

Il ne faudrait pas, d'ailleurs, nous imaginer que nous avons aujourd'hui sous les yeux l'aspect des fortifications du XIV<sup>e</sup> siècle. Le grand fossé creusé au pied des murs et que remplissaient les dérivations de la Sorgue, a été comblé. Les ouvrages avancés qui défendaient les portes ont disparu. Les portes mêmes ont été plusieurs fois remaniées ; certaines, comme la porte de l'Oulle (ainsi nommée du marché des *oulles*, marmites que l'on fabriquait à Villeneuve) et la porte de la Ligne, ont été remplacées au XVIII<sup>e</sup> siècle par des portes d'architecture classique. Une large ouverture a été pratiquée dans le rempart du Midi, en face la

gare, lorsqu'on a percé à travers la ville la grande voie qui porte maintenant le nom de rue de la République. Bien que l'enceinte d'Avignon fût classée comme monument historique, la moderne porte de l'Oulle et la vieille porte l'Imbert ont été jetées par terre, il y a quelques années, et deux autres brèches ont été ouvertes dans les murs. Enfin on a permis à des particuliers d'appuyer leurs constructions sur les remparts et de déshonorer par toutes sortes d'affiches et de réclames l'enceinte du moyen âge.



Porte l'Imbert après la démolition.

Malgré tout, même privées de leur fossé, même restaurées, même dégradées, altérées et outragées, ces murailles demeurent pour la ville une merveilleuse parure. Elles sertissent Avignon d'une exquise dentelure de tours et d'échauguettes. Par leurs formes et leurs couleurs elles s'harmonisent à miracle avec le Palais des Papes. Une première fois elles furent menacées, lorsqu'on construisit la ligne du chemin de fer de Lyon à Marseille ; elles furent alors sauvées grâce à l'intervention de Mérimée. Depuis, il s'est trouvé en Avignon une municipalité assez folle pour vouloir les abattre, sous prétexte qu'elles gênaient le développement de la ville. Maintenant le péril semble conjuré.

## II

Théologiens, poètes, grammairiens et musiciens affluèrent dans Avignon devenu la capitale de la chrétienté. Les papes leur prodiguèrent leurs encouragements et leurs faveurs. C'est dans Avignon que s'est levée l'aube de la première Renaissance.

Jean XXII établit dans son palais une librairie où il réunit de précieux manuscrits qui, après sa mort, passèrent au couvent des Dominicains. Innocent VI fit aussi une collection de manuscrits qu'il laissa aux Bénédictins. Si nous ne devions pas nous borner à l'histoire des monuments, il nous faudrait rappeler aussi la création de l'Université d'Avignon ; mais des bâtiments qu'elle occupa il ne reste plus qu'un souvenir consacré par le nom d'une rue : la rue des Études.

De toutes parts, des maisons fortes qui étaient de véritables palais s'élevèrent dans la cité pontificale. Le mieux conservé ou, pour mieux dire, le plus restauré de ceux qui n'ont point disparu, est l'édifice dont la façade s'élève au fond de la place du Palais. Naguère, il était occupé par le petit séminaire. Maintenant, que deviendra-t-il ? *Ultima latet*, lit-on sur son cadran solaire, et on pourrait prendre ces mots pour une allusion à l'incertaine destinée du monument. Comme Jean XXII, ancien évêque d'Avignon, avait fait de la maison épiscopale le palais pontifical, son neveu, Armand de Via, entreprit de construire ce nouvel évêché (1314). Cent cinquante ans après, le cardinal Julien de la Rovère fit bâtir la façade tournée vers le midi et qui porte encore ses armes. Ce fut la demeure des archevêques jusqu'à la Révolution. On y voit quelques salles anciennes, les galeries qui entourent la cour, une chapelle gothique, des clefs de voûte aux armes des anciens archevêques ; et l'on découvre des terrasses un merveilleux aspect du Rhône et des collines languedociennes.

Chaque cardinal se fit bâtir une maison dans sa « livrée » ; on nommait ainsi la place que le maréchal de la Cour romaine lui assignait pour son logement d'accord avec les magistrats de la commune. Ces palais cardinalices ont été, les uns démolis, les autres dénaturés au cours des siècles. Mais, dans tous les quartiers de la ville, le souvenir en est rappelé ici par une tourelle en encorbellement, là par une haute tour découronnée, ailleurs par un mur formidable où se dessinent des traces d'ogives. Dans les bâtiments du lycée, on retrouve les restes de la *livrée* du cardinal Gaillard de la Motte, qui devint plus tard la livrée des Bran-

cas. Dans le charmant hôtel que se fit bâtir au XVIII^e^ siècle, sur la place de la Mirande, M. de Vervins, avocat général de la Légation, on distingue quelques vestiges du palais d'Anglicus Grimoard, où expira le pape Urbain V, frère de ce cardinal.



Photo Neurdein.

Remparts.

Et que de charmantes façades plus au moins altérées annoncent des édifices du XIV^e^ siècle ! Dans la rue Saint-Etienne deux maisons attirent l'attention par la grâce de leur décor et la finesse de leur architecture, ce sont deux fragments d'un immense palais qui, selon la tradition populaire, fut habité par la reine Jeanne de Naples, celle qui vendit Avignon au Saint-Siège. Aux alentours de la place du Change, dans la rue de l'Epicerie (aujourd'hui des Marchands) et dans la rue des Fourbisseurs,

— c'était le centre de la ville commerçante — de hauts logis datent assurément de la même époque. Les madones qui les gardaient ont été arrachées de leurs niches; mais les consoles et les dais, si mutilés soient-ils, trahissent encore par leur style l'âge des constructions.

En ce temps-là, les anciens couvents d'Avignon furent reconstruits et de nouveaux furent fondés. Les uns et les autres reçurent d'immenses largesses des papes, des cardinaux et des marchands d'Avignon. La plupart de ces grands monastères ont complètement péri; il ne reste plus rien ou presque rien de leurs magnifiques bâtiments; les œuvres d'art admirables qui décoraient leurs églises ont été dispersées ou anéanties.

Le plus riche et le plus célèbre était celui des Dominicains. Son église fut terminée en 1330, grâce aux libéralités de Godin, évêque de Sabine. Elle avait trois nefs avec dix-huit chapelles latérales, et neuf autres chapelles s'ouvraient sur le déambulatoire du chœur. On vantait la beauté de ses stalles, de sa grille en fer forgé, de ses statues et de ses peintures. Deux papes y furent couronnés. Quatre-vingts cardinaux et cent cinquante évêques y furent ensevelis. Saint Thomas d'Aquin et saint Yves de Tréguier y furent canonisés. La Révolution commença la destruction, le XIX[e] siècle l'acheva. Mérimée, en 1835, a décrit le cloître qui faisait alors partie d'une fonderie. Maintenant il n'y a plus ni église, ni cloître. Un quartier neuf s'est élevé sur l'emplacement du monastère, entre le rempart de l'Oulle et la rue Joseph-Vernet, et une des rues qui le traverse a reçu le nom de Victor Hugo. On voudrait savoir quel nigaud eut l'idée saugrenue d'évoquer ici même le nom du poète qui a tant de fois accablé les vandales de ses anathèmes. Quelques débris de sculpture provenant des Dominicains ont été recueillis au musée Calvet.

Le couvent des religieuses de Sainte-Catherine fut fondé par l'évêque Zoen Tencarari, le premier évêque italien d'Avignon, qui dès le XIII[e] siècle, a commencé d'établir des rapports d'intelligence et de goût entre Avignon et l'Italie. Son église fut reconstruite dans la seconde moitié du XIV[e] siècle. Maintenant, c'est un magasin. Néanmoins, la voûte du chœur qui est d'une rare élégance, n'a pas été détruite, et l'on y peut relever des traces de peintures beaucoup plus récentes. Deux chapelles latérales, l'une gothique et l'autre d'architecture classique, ainsi que deux ou trois travées d'un beau cloître du XVII[e] siècle, sont englobées dans des bâtiments modernes.

Des Grands-Augustins, établis rue de la Carreterie, le clocher seul est debout; sa forme est bizarre et charmante; comme il porte une horloge,

les démolisseurs y regarderont à deux fois avant de priver de l'heure tout un quartier d'Avignon.

Sur la place Pie, se dresse une belle tour carrée que flanque et dépasse une petite tour octogonale. Viollet-le-Duc l'a restaurée. Elle faisait partie d'une commanderie de chevaliers de Rhodes, dont les bâtiments existaient encore il y a quelques années. « C'est, disait un *Guide de l'étranger dans Avignon*, un des rares monuments de la ville dont l'architecture primitive n'ait pas été notablement dénaturée. Ses murailles crénelées, ses fenêtres à meneaux et à trilobes, ses tourelles avec leurs arcatures ont été conservées. » Tout a été rasé. La pauvre tour, maintenant souillée d'affiches et de pancartes, est sottement isolée au milieu des terrains vagues de cette place trop grande, sans contours, poussiéreuse, éventée, et qui autrefois était si jolie, quand avec ses vieilles maisons elle encadrait le marché d'Avignon.



Clocher des Grands-Augustins.

Rasés aussi les bâtiments des Cordeliers dont la belle église datait de 1390. Les ruines de son clocher et quelques restes d'une de ses nefs ont été enfermés dans les constructions d'un pensionnat. Avec le monastère des Cordeliers disparut un des monuments les plus célèbres d'Avignon, le plus célèbre peut-être, celui que visitaient religieusement tous les voyageurs avant la Révolution, le tombeau de Laure. De Sève l'avait retrouvé au commencement du XVI$^{e}$ siècle, et François I$^{er}$ l'avait illustré de

4

quelques vers. La tombe fut saccagée par les révolutionnaires. En 1813, un Anglais, sire Charles Kelsall, fit faire dans le jardin des Cordeliers un cippe à la mémoire de Laure. Ce petit monument sans grâce a été transporté dans le jardin du Musée.

La vieille église des chanoines réguliers de Saint-Antoine, qui contenait la sépulture d'Alain Chartier, a été très dégradée : elle est maintenant transformée en magasin.



Saint-Jean-le-Vieux. (Les bâtiments ont été démolis ; la tour seule subsiste.)

Dans cette énumération des couvents du XIVe siècle, il faudrait, pour obéir à la chronologie, citer encore les Bénédictins de Saint-Martial et les Célestins : l'église des Bénédictins a été commencée en 1383, celle des Célestins vers 1395 ; mais, par leur style, comme par leur histoire, ces deux monuments appartiennent au siècle suivant.

## III

Trois églises furent érigées en collégiales par les papes d'Avignon, et alors reconstruites de fond en comble. Dans la suite, elles subirent des

remaniments, mais ne perdirent pas leur physionomie gothique ; elles restent des édifices du XIV$^{e}$ siècle : ce sont Saint-Agricol, Saint-Pierre et Saint-Didier, aujourd'hui encore trois des églises paroissiales de la ville.

*Urbis te columen, rebus in arduis,*
*Imbres sponte fluunt arbitrio tuo,*
*Messes terra parit, vinea germinat,*
*Cum nubibus imperas.*

*Vastant innumeræ rura ciconiæ,*
*Urbem pestiferis unguibus inquinant :*
*Has jussu removes, munere quo patris*
*Jam non novimus alites.*

Cette hymne charmante commémore les miracles et les bienfaits d'Agricol, un des saints de la légende avignonnaise, vertueux évêque du VII$^{e}$ siècle, qui commandait aux nuages, dispensait les averses aux moissons et aux vignes, chassait les troupes de cigognes malfaisantes. C'est en mémoire de ce dernier exploit que trois cigognes forment les armes de son église.

Le primitif sanctuaire qu'il fit élever pour ses frères de Lérins fut, dit-on, détruit par les Sarrasins et rebâti au X$^{e}$ siècle. L'église actuelle fut élevée, en 1358, par le cardinal Duprez. Dans l'ombre des trois nefs ogivales, infiniment gracieuses, on peut distinguer quelques belles œuvres d'art. Au fond de la nef latérale de droite, un rétable de marbre, dans le goût florentin, offre de fines arabesques et un groupe délicieux de petits chanteurs : on le nomme communément le tombeau des Doni ; il fut exécuté, du moins pour la partie ornementale, par Imbert Boachon d'Avignon, *menusor lapidum*. Le maître-autel en marbre jaune et blanc est de Péru, qui sculpta aussi l'autel de la chapelle de la *Congrégation des pauvres femmes*. Dans cette dernière chapelle que décorent les tombeaux des Pérussis et des Grillet, François Vernet a peint un grand tableau de *Notre-Dame des Pauvres* où quelques figures de paysannes laissent voir une curieuse recherche de réalisme. Derrière le buffet d'orgue, une vaste fresque de Pierre de Cortone représente le port du Rhône, elle est aujourd'hui à peu près invisible. Un monceau de chaises cache de la façon la plus indécente la plaque mortuaire et le médaillon de l'architecte Pierre Mignard, fils de Nicolas. On peut encore admirer près de la porte, un beau bénitier de marbre et, dispersées dans les diverses chapelles, quelques toiles des peintres avignonnais du XVII$^{e}$ siècle. Mais la merveille de Saint-Agricol, c'est sa chapelle de la Vierge. Elle a

été construite par Péru, pour le marquis de Brantes, qui y fit ensevelir son père et son aïeul, tous deux Florentins et tous deux au service du Saint-Siège. Ces Toscans n'eussent pas trouvé chez eux sépulture plus belle. Le petit édifice où ils reposent, décoré de sobres sculptures, sur-



Photo Neurdein.

Façade de l'église Saint-Pierre.

monté d'un petit dôme élégant et délicat, est un chef-d'œuvre de goût. Pour le mieux orner, on a eu l'heureuse pensée de placer sur de jolies consoles appuyées aux piliers quatre gentilles statuettes de Bernus, représentant des anges qui jouent du violon, du violoncelle, de la trompe et de la flûte. La chapelle proprement dite est voûtée en berceau ; Péru y a sculpté un Saint-Jean-Baptiste et une Sainte-Elisabeth, et sur l'autel une adorable vierge de Coysevox présente l'Enfant Jésus. Rien ne saurait

traduire la grâce parfaite et la souriante harmonie de cet oratoire de style classique, ajouté à une église ogivale.

Et le joli coup d'œil que présente Saint-Agricol, vu du coin de la rue Sainte-Praxède : la grande ogive du porche, les débris de sculpture un



Photo Neurdein.

Intérieur de l'église Saint-Pierre.

peu frustes et très mutilés qui ornent la façade, la grosse tour carrée de l'église, l'étrange coupole de la chapelle de la Vierge qui, du dehors, sur l'azur du ciel, ressemble à la calotte d'une petite mosquée et, surgissant au-dessus des toitures, le beffroi dentelé de l'Hôtel de Ville ! Tout ici contribue au pittoresque : l'escalier qui conduit à l'église, le perron qui forme parvis, la façade d'un logis Louis XVI qui montre ses sobres ornements à côté du portail gothique, et jusqu'aux maisons de la rue

Saint-Agricol qui viennent familièrement s'appuyer au flanc de leur paroisse.

Les abords de Saint-Pierre sont plus charmants encore. Par la rue de l'Arc-de-l'Agneau, on débouche sur une place étroite, dont les dimensions semblent avoir été calculées tout exprès pour faire valoir les grâces de la façade. Elle est exquise, cette façade bien postérieure à l'édifice primitif, puisqu'elle date de 1512. Les motifs de la Renaissance italienne s'y mêlent déjà aux ornements du gothique le plus fleuri. Deux tourelles à clochetons l'encadrent ; une fine balustrade la surmonte. Autour du portail et des deux fenêtres, l'artiste qui composa ce décor, un peintre, nommé Philippe Garcin, a distribué avec le goût le plus sûr, des pinacles, des guirlandes et des couronnes de fleurs et de feuillage. Plus tard, au luxe de toutes ces pierres sculptées le menuisier Antoine Volard ajouta encore le luxe des grands vantaux de bois dont il ferma les portes de l'église. Enfin sur le pilier qui sépare les deux portes on a posé, nul ne sait quand, une Vierge, qui vient nul ne sait d'où, qui fut sculptée nul ne sait par quelle main, mais qui est bien la plus jolie des jolies madones d'Avignon. Naturellement on a prononcé le nom du sculpteur Bernus ; d'autres ont parlé de Péru. Dans Avignon et dans le Comtat, toute sculpture doit être de Bernus ou de Péru. M. l'abbé Requin qui connaît à merveille la


Photo des Monuments historiques.
Chaire de Saint-Pierre.

sculpture avignonnaise, refuse de se prononcer. C'est une statue du XVIII^e^ siècle, et c'est l'œuvre d'un excellent statuaire : on ne peut en dire davantage; mais nous nous consolons sans peine de notre ignorance en contemplant la touchante expression de ce beau visage et le geste charmant dont la Vierge relève la draperie de sa robe.

Il faut passer sous la voûte voisine de l'église pour savourer le silence et l'ombre de la place qui occupe l'ancien cloître des chanoines, contourner l'abside par la petite rue des Châtaignes et, revenant par la rue Saint-Pierre, admirer en passant une magnifique porte gothique admirablement conservée, au midi de la façade : on aura vu ainsi sous tous ses aspects le vieil édifice, et, en traversant l'affreuse place Carnot, on aura pu se rendre compte du dommage effroyable que causent à la beauté d'une ville ceux qui se mêlent d'y « dégager » les monuments du passé.



Photo Neurdein.
Une des statuettes de la chaire de Saint-Pierre.

Lorsqu'on pénètre dans Saint-Pierre, le contraste est frappant de la luxuriante décoration de la façade du XVI^e^ siècle à l'austère simplicité de la nef construite au XIV^e^. Les seuls ornements de l'architecture sont les consoles sculptées sur lesquelles retombent les nervures de la voûte. Comme pour rendre plus vive encore cette impression de nudité, une chaire d'une pierre blanche, très fine, présente au milieu de l'église ses délicates ciselures, ses légères aiguilles et ses dais découpés où l'on a abrité de ravissantes statuettes, épaves de quelques tombeaux anciens.

Au XVII^e^ siècle, l'église tout entière reçut une décoration de boiseries grises et blanches dans la nef, dorées dans le transept et dans le chœur, et qui, partout, encadraient des peintures. Le chœur a conservé ces revêtements. Des personnes amies de l'unité de style s'en plaignent. Mais pourrait-on maintenant dépouiller l'abside de l'éclat des ors sans anéantir toute la vie du monument ? Ce qu'on a coutume de nommer le mauvais goût de l'âge classique a créé des harmonies imprévues, involontaires, que nous serions fous de troubler pour l'amour de l'archéologie.

Dans cette même église on voit un beau rétable de la Renaissance.

commandé par Perrinet Parpaille à Imbert Boachon, l'auteur du rétable des Doni à Saint-Agricol ; une grande mise au tombeau dont les figures expressives sont assez lourdement sculptées ; de bons tableaux de Mignard et une suite de peintures exécutées par Pierre Parrocel pour orner le cloître des chanoines de Saint-Pierre, et qui, le cloître détruit, ont été transportées dans l'église. Ces derniers tableaux sont parmi les œuvres les plus séduisantes du trop facile Parrocel : elles ont gardé une aimable



Photo des Monuments historiques.

Saint-Didier. — Portement de Croix, par Francesco Laurana.

fraîcheur de coloris ; le visage de la Vierge apparaissant à saint Antoine, et généralement tous les visages féminins y sont traités avec un art délicat ; pour peindre les jolies Comtadines qui lui servaient de modèles, Parrocel a toujours su s'affranchir de la convention académique.

Au XIXe siècle, on a ajouté à l'église Saint-Pierre une nef latérale. Mais, comme on n'a pu supprimer les gros contreforts de la nef principale, cette construction adventice se trouve comme isolée du reste de l'édifice, et l'effet en est extrêmement disgracieux.

L'église Saint-Didier, avant le XIVe siècle, n'était qu'un simple prieuré. Le cardinal Bertrand de Deaulx, archevêque d'Embrun, la fit rebâtir

en 1358, et y fonda un chapitre. C'est un grand édifice très simple, à une seule nef, et dont les dehors sont sans beauté : le clocher paraît écrasé, et le portail principal est resté inachevé.

Comme toutes les autres églises d'Avignon, elle renfermait des œuvres d'art du plus grand prix. Pendant la Révolution, on en fit un temple de la déesse Raison, puis une prison, puis un magasin à fourrages. Elle a gardé une très délicate petite tribune gothique, placée à une telle hauteur que les vandales ont dû renoncer à en briser les sculptures. Une des chapelles contenait le tombeau du chevalier Antoine de Comis, œuvre du sculpteur Bernard Ferrier (1495) : les révolutionnaires mirent ce monument en pièces, brisèrent et dispersèrent les statues et violèrent la sépulture ; cependant, quelques statues enfouies dans les caveaux de Saint-Didier ont été retrouvées et sont allés échouer au musée Calvet ; quant aux ornements qui encadraient le tombeau et dont des fragments mutilés sont restés en place, ils sont dissimulés derrière un confessionnal.

Saint-Didier a hérité de quelques œuvres qui appartenaient avant la Révolution à d'autres établissements religieux. Il a reçu deux belles statues de pierre, un Saint-Jean-Baptiste et un Saint-Bruno, qui viennent de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Du couvent des Célestins, il a recueilli une statue très berninesque de Saint-Bénézet ; un petit *ex-voto* qui représente la chapelle de Pierre de Luxembourg ; un magnifique maître-autel surmonté de deux anges adorant, ouvrage de Péru ; enfin le célèbre bas-relief du *Portement de Croix* que l'on nommait les *Images du roi René* et qui fut exécuté, sur les ordres du roi, par un artiste dalmate, Francesco Laurana, en 1481, œuvre inégale et tourmentée, qui séduit par la dramatique vérité de certaines attitudes, rebute par le réalisme caricatural de certaines figures et amuse par l'adresse de la composition et le pittoresque des architectures qui forment le fond du tableau.

Une grande place s'étend au sud de Saint-Didier, ombragée d'ormes et de platanes. Derrière l'église s'élève un pauvre monument à la mémoire du poète Aubanel. Mais on oublie cette désagréable vision en apercevant, dix pas plus loin, au coin de la rue Aubanel, une bien jolie statue de la Vierge. L'Avignon de jadis a toujours vite fait de nous consoler de l'Avignon d'aujourd'hui.

---



Photo Neurdein.

Le Palais des Papes. — Façade du levant.

# CHAPITRE IV

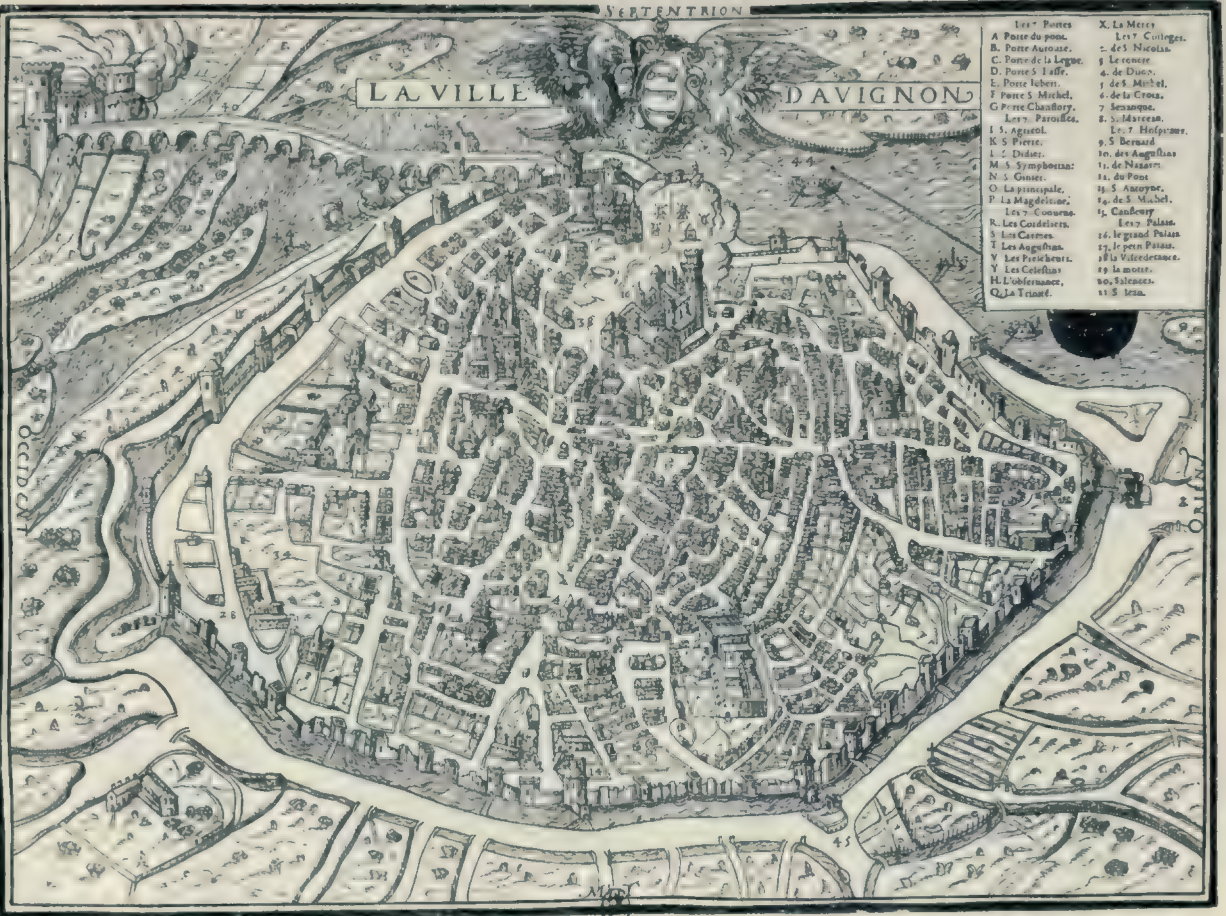
## LA VILLE DES LÉGATS ET VICE-LÉGATS

I. Les arts sous le gouvernement des légats et des vice-légats. — II. Édifices civils du XV^e^ siècle : Le Collège du Roure et la tour de l'Hôtel de Ville. — III. Les monastères et les églises : les Bénédictins de Saint-Martial ; les Célestins ; les Carmes ; la Visitation ; les Jésuites ; le séminaire de Saint-Charles ; l'Oratoire. — IV. Les chapelles des confréries de Pénitents : Pénitents Gris ; Penitents Blancs ; Pénitents de la Miséricorde.

I

Après le départ des papes, Avignon et le Comtat Venaissin furent gouvernés par des légats du Saint-Siège dont quelques-uns étaient Français ; ceux-là résidèrent à Avignon. Les légats italiens étaient représentés par des vice-légats. Mais, à partir de 1691, il n'y eut plus que des vice-légats, qui, tous, furent italiens.

Durant le XV^e^, le XVI^e^ et la première moitié du XVII^e^ siècle, l'histoire d'Avignon présente une longue suite de troubles, de guerres de religion et de guerres civiles. Ce furent les séditions populaires où se réveillait le




Avignon au XVI[e] siècle.

Plan de la *Cosmographie universelle* de Sébastien Munster et François de Belle-Forest.

vieil esprit républicain de la commune du moyen âge, les désordres soulevés par les factions de la noblesse et la turbulence des artisans, les luttes des catholiques contre les Vaudois, les révoltes des *Pévoulins* (les pouilleux) contre les *Pessugaux* (ce terme était à peu près l'équivalent de notre mot de tripoteurs), les émeutes excitées par le gouvernement dur et tracassier de quelques légats. L'occupation d'Avignon par les régiments de Louis XIV (1662-1664) marque la fin des troubles. Dès lors Avignon eût souhaité d'être réuni à la France. Mais le roi ne voulait pas perdre l'avantage politique de tenir la papauté sous la menace d'une spoliation, et les vice-légats continuèrent de gouverner au nom du Saint-Siège jusqu'au 10 juin 1790.

On a beaucoup disputé sur les mérites de ce gouvernement. Fut-il très impopulaire ? Il est difficile de le savoir, car, par deux fois, les Avignonnais virent entrer chez eux les soldats du roi et les reçurent avec des applaudissements, des farandoles et des feux de joie, et par deux fois, quand, les soldats du roi s'en étant allés, ils virent revenir Mgr le vice-légat et ses Suisses, impartialement, ils dansèrent des farandoles et allumèrent des feux de joie. C'était sans doute un gouvernement arbitraire, et dont les abus étaient aggravés par l'éloignement du pouvoir suprême ; mais il était peu tyrannique, très probe, et respectait, de gré ou de force, les droits du conseil de ville présidé par trois consuls. La justice criminelle était douce ; l'inquisition n'exerçait aucune rigueur ; les impôts étaient moins lourds que dans le royaume ; l'entretien de toute l'armée pontificale ne coûtait pas cent mille livres, elle se composait de 40 chevau-légers, 112 fantassins, 20 suisses et 8 brigades de maréchaussée, dont deux pour la ville. Et, nous le verrons un peu plus loin, la vie était facile et joyeuse en Avignon.

Ce gouvernement, du reste, ne nous intéresse, ici, que par l'influence qu'il exerça sur la beauté de la ville, sur ses bâtiments et ses aspects. Or il suffit d'une promenade par les rues d'Avignon pour se convaincre que les légats ont continué l'œuvre des papes, et que, de siècle en siècle, en dépit des guerres, des calamités publiques et des discordes civiles, la cité n'a point cessé de s'embellir et de s'enrichir.

Parmi les légats des XVe et XVIe siècles, il y en a trois dont nous avons déjà plus d'une fois cité les noms, en décrivant des édifices, bâtis au temps des papes, mais qu'ils ont agrandis ou restaurés ; nous les retrouverons à maintes reprises dans l'histoire monumentale de la ville ; ce sont le cardinal de Foix (1433-1461), le cardinal de la Rovère (1476-1503), le cardinal d'Armagnac (1565-1585). Grâce à eux, les

traditions artistiques du moyen âge se sont continuées dans Avignon.

Au XV[e] siècle, ce fut sous la légation de Pierre de Foix et de Julien de la Rovère, que résidèrent à Avignon les statuaires qui sculptèrent dans les couvents et les églises tant de tombeaux aujourd'hui détruits, et les peintres qui peignirent ces tableaux admirables dont on peut voir quelques-uns au musée Calvet et à l'hôpital de Villeneuve.

A l'influence de ces légats il faut ajouter celle du roi René qui fit un long séjour en Avignon, et auquel on doit le rétable de Francesco Laurana.

M. l'abbé Requin, dont les recherches ont éclairé cette période de l'histoire de l'art français, a remarqué que la plupart des artistes qui travaillèrent alors en Avignon n'étaient pas avignonnais ni même provençaux. Enguerrand Charonton, l'auteur du *Triomphe de la Vierge* de Villeneuve était de Laon ; Pierre Villate auquel on a parfois attribué la *Pieta*, maintenant exposée au Louvre, était de Limoges ; Nicolas Froment, l'auteur du *Buisson ardent* d'Aix, et selon certains critiques, du *Saint-Siffrein* du musée Calvet, était d'Uzès. Ayant relevé les noms de 90 peintres, peintres verriers et enlumineurs, M. l'abbé Requin, n'en a découvert que deux dont l'origine avignonnaise fût absolument certaine. On peut du reste signaler, dans le même temps, plus d'un peintre et plus d'un sculpteur natif d'Avignon, fixé dans quelqu'autre partie de la France. Avignon peut ainsi revendiquer la gloire de Pierre Le Moiturier, qui vécut trente-deux ans à la cour des ducs de Bourgogne, y acheva le tombeau de Jean sans Peur, et y exécuta celui de Philippe Pot, maintenant exposé au Louvre. Il ne faut donc point parler d'une « école avignonnaise », au XV[e] siècle. Mais il y eut, à cette époque, un mer-



Photo Langlois.

Musée Calvet.
Saint-Siffrein (XV[e] siècle).

veilleux concours d'artistes venus de diverses provinces, surtout de Bourgogne, pour décorer les monastères et les palais d'Avignon.

Les guerres religieuses qui déchirèrent le Comtat arrêtèrent un instant l'activité des peintres et des sculpteurs. L'ordre rétabli, sous la légation du cardinal d'Armagnac, Simon de Châlons manifesta son étonnante fécondité en couvrant de tableaux les murs de toutes les églises. Puis, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, on trouve en Avignon de véritables dynasties d'artistes : les Mignard, des Champenois ; les Parrocel, des Foreziens émigrés en Provence ; les Peru et les Vernet, des indigènes. Des architectes, comme d'Elbène, la Valfenière et, plus tard, Franque et Lainé, mettent les vieilles églises au goût de leur temps, ou construisent ces beaux hôtels qui sont encore la parure des rues de la ville.

## II

Le XV^e^ siècle a laissé dans Avignon de précieux fragments d'architecture civile.

Le palais du roi René, devenu, depuis, un monastère d'Ursulines, (au coin de la rue de la Masse et de la rue Hercule) n'a point disparu tout entier. Dans la rue Dorée, le palais de Sade présente une magnifique façade que de maladroits restaurateurs ont outrageusement grattée. Dans la rue du Collège-du-Roure, au-dessus de la porte d'entrée de l'hôtel Baroncelli-Javon, est sculpté un ravissant décor de branches de chênes qui s'entrecroisent à la façon des meneaux du style flamboyant. (Cet hôtel renferme encore de beaux appartements et un magnifique salon dont les lambris rouges et or encadrent des peintures de Parrocel). Enfin le beffroi de l'Hôtel de Ville date du même temps.

Tant que les papes avaient résidé à Avignon, ils avaient redouté que l'esprit républicain ne se réveillât dans le peuple. Aussi avaient-ils empêché la construction d'une maison commune. Le conseil de ville en était réduit à tenir ses séances, tantôt dans une maison particulière, tantôt dans un couvent. Ce fut seulement en 1447, sous la légation du cardinal de Foix, qu'il put acquérir l'ancien palais du cardinal Colonna, devenu alors la « livrée » d'Albano. Pour y mettre une horloge, il loua une tour voisine qui appartenait à l'abbaye des dames de Saint-Laurent, la rebâtit et la surmonta d'un couronnement tout hérissé de flèches et de pyramides. Sous ce clocher percé de quatre baies ogivales, on abrita le couple Jacquemart qui frappe l'heure sur une grosse cloche.

Le vieux palais Colonna fut restauré au XVIII^e^ siècle par l'architecte

Franque, et servit d'Hôtel de Ville jusqu'en 1845. Alors on le démolit. On porta au Musée quelques peintures médiocres qui décoraient une des salles. Puis on bâtit à la même place un vaste monument, sans laideur ni beauté, dont l'intérieur n'est que colonnades. On eut du moins l'heu-



Photo Neurdein.

Beffroi de l'Hôtel de Ville.

reuse pensée de conserver l'ancien beffroi qui dresse si joliment son aigrette de pierre au-dessus des tuiles d'Avignon.

## III

L'église des Bénédictins de Saint-Martial avait été commencée en 1383. C'était un édifice à trois nefs du style le plus orné et le plus fleuri

qui contrastait avec les églises élevées depuis un siècle dans Avignon. Il abritait de nombreux tombeaux. Les seules parties de Saint-Martial qui aient été épargnées sont un portail d'ordonnance classique et l'abside qui a été transformée en temple protestant. Quant aux tombeaux, quelques débris en sont placés au Musée : la célèbre figure du *Transi* sculpté sur le soubassement du monument du cardinal Lagrange, évêque d'Amiens et un des plus ardents promoteurs de la paix de l'église au temps du grand Schisme ; la pierre tombale de Raymond de Beaufort, vicomte de Turenne, qui dévasta la Provence; le tombeau mutilé de Gaspard de Simiane par Michel Péru.

Avec ses voussures entrelacées, ses clefs pendantes et ses merveilleux meneaux en forme de fleur-de-lys-sans-fin, l'abside de Saint-Martial présente une telle élégance qu'on ne peut s'empêcher de maudire les barbares qui ont détruit le reste de l'édifice.

On a restauré le clocher, mais, comme on a installé, à côté, l'hôtel des Postes, Télégraphes et Téléphones, on a accroché autour de la pyramide de pierre tous les fils téléphoniques et télégraphiques du département de Vaucluse !

Quelques travées du cloître sont enfermées dans une serre, et, sur l'emplacement des bâtiments conventuels, il y a maintenant un petit square parsemé de statues.

La place des Corps Saints fut ainsi nommée, parce qu'elle précédait l'entrée des Célestins où étaient ensevelis les corps de saint Bénézet et du bienheureux Pierre de Luxembourg. C'est une jolie petite place triangulaire entourée de maisons basses, parmi lesquelles, à droite, un gentil petit logis du temps de Louis XVI, un de ces chefs-d'œuvre de grâce et d'exactitude, que réalisaient, sans y penser, les maîtres-maçons d'autrefois. A gauche, on voyait naguère une très précieuse statue de la Vierge, nichée dans la muraille d'une modeste maison. On l'a mise au Musée et l'on a bien fait. Certes elle était plus charmante, lorsqu'elle montrait aux passants de la rue ses beaux cheveux bouclés, son visage de tendresse et les plis royaux de sa draperie, cette sœur aînée, cette sœur gothique de la madone de Saint-Pierre. Mais, en ce lieu, elle courait trop de périls. Quand on la retira de la niche qui l'abritait, on lut sur le socle : *Cette Vierge était sur la fascade* (sic) *de la porte de fer de la cour des Célestins, 1791.* Cette « porte de fer » était un grand portail bâti, en 1480, au coin de la rue Saint-Michel et de la rue Courte-Joie ; il est maintenant démoli, mais nous savons qu'une statue de la

Vierge le surmontait. C'est donc là une nouvelle épave sauvée du désastre que fut, au temps de la Révolution, le pillage des Célestins, car d'incroyables richesses avait été entassées dans ce monastère.

Pierre de Luxembourg, chanoine à neuf ans, évêque et cardinal à quinze ans, arriva à la cour de Clément VII à dix-sept ans, et mourut après une année de pénitences, d'extases et de miracles. Le peuple viola sa sépulture pour se procurer des reliques ; les pèlerins affluèrent sur sa tombe, et les miracles se multiplièrent. Clément VII — c'était l'époque du Grand Schisme et Urbain VI régnait à Rome — ne pouvait que remercier la Providence de miracles opérés par l'intercession d'un cardinal clémentin. Il éleva d'abord une chapelle sur le tombeau du saint, puis fonda un monastère et y appela des moines célestins. Après sa mort, le roi de France continua cette pieuse entreprise.

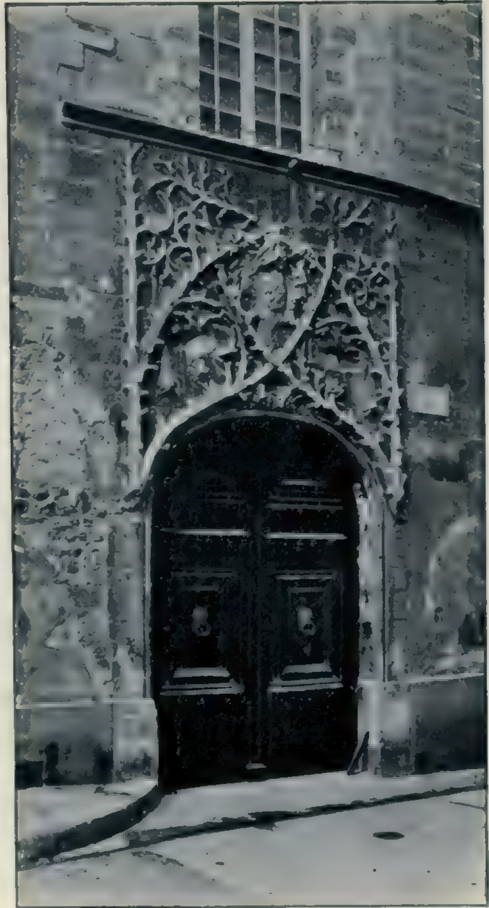


Photo Neurdein.

Porte de l'hôtel de Baroncelli-Javon.

L'architecte Perrin Morel commença la construction d'une vaste église, et, lorsque l'abside et le chœur furent achevés, on y transféra les restes de Clément VII. Les travaux furent interrompus pendant vingt années. Puis on éleva la nef principale, qui devait être accompagnée d'une nef latérale, à droite, et de trois nefs, à gauche. Mais l'ouvrage ne fut pas terminé, et de cette partie de l'édifice il n'exista jamais qu'une travée. Les bâtiments du monasètre furent achevés, et, à la place de la chapelle de bois qui, à l'origine, abritait la tombe de Pierre de Luxembourg, s'éleva une grande chapelle à une seule nef sur laquelle vinrent se greffer d'autres petites chapelles. Au XVII$^{e}$ siècle, on remplaça le portail du XV$^{e}$ siècle par un portail classique et, dans

le même temps, on exécuta sur les dessins de François de Royers de la Valfenière (1625) une décoration nouvelle pour l'autel de Pierre de Luxembourg.

Si l'on veut savoir quelles œuvres d'art ornaient les Célestins, à la veille de la Révolution, il faut se reporter à la description que M. Labande a donnée de l'église et du couvent. Nous citerons seulement celles qui ont été retrouvées et conservées (nous en avons déjà énuméré quelques-unes qui décorent maintenant Saint-Didier) : au Musée, outre la Vierge du portail, on a recueilli les têtes de Clément VII et de Pierre de Luxembourg, débris mutilés de leurs tombeaux, mais débris admirables ; une statue de sainte Marthe d'un très beau style et une statue de saint Lazare, qui décoraient probablement la chapelle Saint-Lazare, édifiée aux frais de Nicolas Rollin, chancelier de Philippe le Bon ; le tombeau de la marquise du Tourves ; une toile de Mignard ; un charmant portrait du bienheureux Pierre de Luxembourg. Quelques œuvres de Parrocel ont trouvé place dans la chapelle des Pénitents de la Miséricorde.

Jusqu'à présent, les architectures sont demeurées debout ; elles forment une annexe de la caserne du génie. Au commencement du XIX^e siècle, on avait joint le monastère à l'ancien noviciat des Jésuites et au séminaire de Saint-Charles, et ce vaste ensemble de constructions et de jardins avait alors constitué l'Hôtel des Invalides. En 1850, cet établissement fut supprimé, et l'on fit des Célestins un pénitencier militaire. Le culte continua d'être célébré dans le vaisseau central de l'église. De belles fresques furent alors découvertes dans la chapelle Saint-Lazare ; malheureusement l'administration militaire ne trouva rien de mieux que de transformer cette chapelle en latrines (1856). Puis le parc du couvent fut abandonné par la ville pour la construction d'une nouvelle caserne à laquelle le monastère fut réuni. L'église, partagée par des cloisons, devint un magasin d'habillement, et, naturellement, on y cassa encore quelques sculptures.

L'abside est intacte ; c'est assurément avec la chapelle du Palais des Papes le plus beau morceau d'architecture ogivale qui soit dans Avignon. Son plan en forme de pentagone est d'une grâce incomparable. Les élégantes nervures de sa voûte sont supportées par des consoles charmantes où sont figurés des anges musiciens. Une magnifique clef sculptée représente le Christ entouré de chérubins. Les boiseries de la sacristie ont depuis longtemps disparu. Mais, dans diverses chapelles, on aperçoit quelques traces d'anciennes peintures ; inutile de dire que nulle

précaution n'est prise pour les protéger. Le cloître où l'on pénètre par une belle porte du XVII[e] siècle a de simples et gracieuses arcades ogivales. Les salles conventuelles, remaniées et dégradées, présentent encore des poutres et poutrelles de plafond finement moulurées. Au premier étage du bâtiment règne une longue galerie à balustrade dont une partie a été détruite.

Pour pénétrer dans l'ancien monastère et admirer avec quel soin les



Phot. des Monuments historiques.

Musée Calvet. — *Le transi*, fragment du tombeau du cardinal Lagrange (église des Bénédictins).

capotes et les pantalons du 7[e] régiment du génie sont pliés et rangés sous les voûtes du chef-d'œuvre de Perrin Morel, il faut ni plus ni moins que la *permission du ministre de la Guerre*.

En 1904, il fut décidé qu'on démolirait le cloître. On y a renoncé, dit-on.

Sur la rue de la Carreterie s'ouvre une haute porte de style flamboyant : des guirlandes de feuilles de vigne ornent ses triples voussures et, tout autour, grimpe et se hérisse une opulente floraison de sculpture. C'est l'entrée d'une hôtellerie et tout ce qui reste des bâtiments conventuels où les Carmes étaient jadis logés. L'église de leur monastère n'a

pas été détruite, elle sert de paroisse sous le vocable de Saint-Symphorien. La nef est très spacieuse, et la voûte a été refaite à plein cintre, en 1835. Comme les autres églises d'Avignon, celle-là est remplie de tableaux de Mignard et de Parrocel. Une de ses chapelles renferme une *Adoration des mages* d'un peintre du XVI^e siècle nommé Guilhermis, dont on ne sait rien, sinon qu'il fut avignonnais : on y remarque quelques figures expressives, des portraits sans doute[1].

Lorsque les troubles du XVI^e siècle furent apaisés, de nouveaux ordres religieux s'installèrent en Avignon et y bâtirent quelques églises, qui sont parmi les œuvres les plus nobles et les plus élégantes de l'architecture classique.

Entre les deux rangées de platanes de la tranquille place de la Pignotte se présente une jolie façade d'église admirablement ordonnée et rehaussée des plus sobres et des plus délicats ornements. C'est la chapelle des Visitandines. Le monastère de la Visitation fut fondé par M^me Jeanne Le Faucher. Le vice-légat Marius Philonardi s'en déclara protecteur, et, comme le rapporte une belle inscription qui décore la façade, fit bâtir en 1632 cette charmante église. L'édifice, dont le plan n'est point sans quelque analogie avec celui de l'église du Val-de-Grâce, est surmonté d'une coupole. Péru y avait sculpté un bel autel qui passa ensuite dans la chapelle de l'Aumône générale, puis fut transporté à la cathédrale, et de là dans l'église de Montfaucon (Gard) ; deux crédences qui en faisaient partie sont restées à Notre-Dame-des-Doms.

Les Jésuites s'établirent à Avignon en 1564. Ils en furent d'abord chassés, mais bientôt y rentrèrent et le conseil de ville acheta pour eux le palais des Brancas, bâti sur l'ancienne livrée de Gaillard de la Motte, neveu de Clément V et cardinal sous Jean XXII. Ce sont les restes de ce palais qui s'élèvent au sud de l'église Saint-Didier. L'église des Jésuites fut commencée en 1615 et achevée en 1655. La façade est aujourd'hui très dégradée. La Révolution avait brisé les statues des niches voisines de la porte. On a récemment scié en deux les statues placées sur la partie supérieure de la façade, parce qu'elles menaçaient, dit-on, la sécurité des passants ; sous le même prétexte, on a martelé des ornements

[1] Pour ne rien omettre, il faudrait encore citer parmi les édifices religieux du XV^e siècle : la chapelle du collège d'Annecy, très dégradée et coupée par des planchers et, dans la rue Sainte-Praxède, les ruines de la chapelle construite en 1427 par les Dames de Sainte-Praxède.

et des corniches. Malgré ces blessures, l'édifice conserve sa lourde majesté. L'intérieur présente, dans ses grandes lignes, l'aspect du Gésu de Rome et des autres églises bâties par les Jésuites. Mais il n'est point exact, comme on a coutume de le dire, que toutes les églises des Jésuites soient identiques. De l'une à l'autre, soit dans le décor, soit même dans l'architecture, il y a de grandes différences : si l'on veut comparer les trois plus belles qui soient peut-être en France, celle de La Flèche, celle de Rouen et celle de Paris, on se rendra compte de cette diversité. Dans celle d'Avignon, les particularités les plus frappantes sont l'élégance des tribunes qui entourent la nef, la structure ogivale de certaines voûtes, et la richesse, sans nul mauvais goût, de toute l'ornementation sculptée. (Est-il besoin de dire que ce dernier éloge ne peut être étendu aux décorations ou objets d'art que le XIX[e] siècle a placés dans l'église du XVII[e] ?)



Musée Calvet. — Vierge des Célestins.

Un arceau fut construit en 1674 pour réunir les bâtiments du collège des Jésuites à leur maison et à leur église. La ville donna 15.000 francs pour cette construction à condition que l'on y mettrait les armes du pape Clément X, celles du cardinal-légat Altieri, celles du vice-légat d'Anguisciola, celles de la ville et les noms des consuls. Ce grand arc dessine sa courbe hardie et élégante au-dessus d'une large rue.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1773, la direction du collège fut confiée successivement à divers ordres religieux. L'ancien collège des Jésuites est aujourd'hui le lycée d'Avignon.

Le séminaire de Saint-Charles fut élevé en 1690. Les galeries du cloître qui devaient entourer la cour d'entrée sont malheureusement restées inachevées. Ce sont de grands bâtiments d'une ordonnance très simple et très noble. La chapelle, du plus pur style classique, présente une particularité de construction que nous allons retrouver dans l'église de l'Oratoire : les joints des pierres dessinent sur les voûtes plates des dessins d'une rare fantaisie. Un grand baldaquin à colonnes de marbre abrite l'autel. Il y avait dans cette chapelle quelques peintures précieuses qui, depuis la fermeture du grand séminaire, ont été transférées au musée; la plus célèbre est le Saint-Siffrein, que l'on a attribuée à Nicolas Froment.

L'église de l'Oratoire est un des édifices les plus séduisants d'Avignon. Il a été commencé en 1717 et achevé en 1741 sous la direction du P. Léonard, chanoine de Saint-Pierre. C'est une rotonde dessinée en ellipse, autour de laquelle s'ouvrent des chapelles et des tribunes, séparées par des pilastres de marbre rouge, et il est merveilleux de voir avec quelle ingéniosité et quelle aisance sont traitées les diverses parties de ce plan compliqué. L'édifice est surmonté d'une coupole dont les pierres sont coupées et appareillées de la manière la plus imprévue et la plus originale. Toutes sortes de raffinements et d'inventions excitent ici la curiosité et l'admiration des hommes de l'art; mais, en même temps, la grâce de l'ensemble ravit, dès le premier coup d'œil, quiconque n'est pas insensible aux charmes des belles architectures.

Tels sont les principaux édifices bâtis dans Avignon par les ordres religieux [1].

## IV

« Les confréries de pénitents sont de pieuses Associations entre personnes chrétiennes qui veulent se sanctifier par une exacte observation des commandements de Dieu et de l'Église, par des pratiques pieuses de surérogation, et par l'exercice plus assidu des œuvres de zèle et de miséricorde. » C'est la définition d'un ancien manuel.

Ces « pieuses Associations » furent, on le sait, très nombreuses dans

[1] Il faudrait encore signaler, dans l'étroite rue des Ortolans, un bâtiment qui a été successivement un couvent d'Augustins, la maison des Orphelins, le noviciat des Frères de la Doctrine chrétienne, et qui présente un beau portail du XVII^e siècle. C'est aujourd'hui la Loge maçonnique.

le Midi de la France. Mais, nulle part, elles ne se multiplièrent comme en Avignon, nulle part elles ne jouèrent un rôle aussi considérable dans la vie religieuse et publique de la cité. Elles s'accordaient ici avec l'ardent mysticisme d'une ville peuplée de moines et de nonnes. Le gouvernement pontifical les voyait avec faveur, parce que leur orthodoxie le rassurait contre quelque réveil du vieux sang albigeois, et, plus tard, contre les menées calvinistes. Enfin, comme elles organisaient de magnifiques et dramatiques processions, elles flattaient le goût d'un peuple qui adorait les fêtes et les spectacles de la rue. On compta en Avignon jusqu'à sept confréries : les Pénitents Gris, les Pénitents Blancs, les Pénitents Noirs, les Pénitents Bleus, les Pénitents de la Miséricorde, les Pénitents Violets et les Pénitents Rouges. Depuis la Révolution, il n'en reste plus que trois : les Gris, les Blancs et ceux de la Miséricorde; chacune a sa chapelle particulière, où, les jours désignés par les statuts, se retrouvent encore tous les membres de la confrérie. Faire le pèlerinage de ces trois petits sanctuaires, c'est retrouver un peu de l'Avignon d'autrefois dans l'Avignon d'aujourd'hui.



Portail des Célestins.

Sous le rempart Limbert, non loin de la porte que M. Pourquery de Boisserin a jetée par terre, un bras de la Sorgue pénètre dans la ville. Au fond d'un petit canal étroit, elle suit une rue plantée de platanes qui se nommait autrefois la rue du Cheval-Blanc et qu'on nomme aujourd'hui la rue des Teinturiers, rue charmante et sinueuse qui s'en va déboucher dans

la rue des Lices, à la place où s'élevait une des portes de l'enceinte primitive d'Avignon, le Portail Peint. Le ruisseau fait lentement tourner les grandes roues des teintureries, et, dans le silence de ce quartier taciturne, les palettes s'égouttent avec un bruit d'averse qui rend plus délicieuse encore la fraîcheur des ombrages. Une Tarasque sculptée dans la pierre égaye le dehors d'un vieux logis. Des madones sourient au coin des rues sous leurs dais gothiques. Par-dessus des murailles drapées de lierre, des jardins montrent la cîme de leurs arbres. La tour à demi ruinée des Cordeliers élève dans le ciel les quatre montants de fer de son campanile de fortune.

Un ponceau traverse la Sorguette devant la façade d'une modeste chapelle ornée de deux pénitents qui adorent le Saint-Sacrement, et, au-dessous de cette image, deux fines colonnes corinthiennes portent un fronton brisé. Un long couloir conduit à un vestibule en ovale, déjà plus sombre, où, derrière une grille de fer, se présentent l'autel et la statue de Notre-Dame-des-Vignerons. Puis on passe dans un rond-point ténébreux; le regard finit par y distinguer une voûte singulière où les huit pans de la construction se rejoignent pour faire un curieux dessin de nervures entrecroisées. Sur cette rotonde s'ouvrent deux autres sanctuaires; l'un est une étroite chapelle de style gothique où l'on aperçoit des bannières, des lanternes de procession, des stalles de bois et, au fond de l'abside, une immense gloire dorée qui rayonne au-dessus du tabernacle; l'autre n'est qu'un simple oratoire formé de deux travées ogivales et dont l'autel porte une image de la Vierge. Ces quatre chapelles si étrangement assemblées sont enveloppées d'une émouvante obscurité que traversent des clartés incertaines. Les petites flammes des lampes font scintiller soudain les cristaux d'un lustre, l'or d'un cadre, l'argent d'une croix, laissent entrevoir, au-dessus d'un autel, le sourire candide et les yeux ardents d'une sainte de Parrocel. Et, comme dans le mystère d'une église espagnole, on devine des formes agenouillées, des murmures de prière.

Derrière ces bâtiments s'étend un petit jardin que des massifs de verdure séparent de la tour des Cordeliers, et c'est un tableau charmant que ce vieux clocher, veuf de son église, surgissant au-dessus des frondaisons avec ses murs lézardés et ses ogives mutilées.

Tels sont les lieux où, depuis le moyen âge, vient prier la confrérie des Pénitents Gris. Celle-ci est la plus ancienne d'Avignon et une des plus anciennes de France, car son origine remonte, dit-on, au siège de 1226. Lorsqu'ils se furent emparés de la ville, Louis VIII et le cardi-

nal de Saint-Ange voulurent y réveiller la foi ancienne et réparer les blasphèmes et les impiétés dont s'était rendue coupable la cité hérétique. Le roi, vêtu d'un sac de toile grise, conduisit lui-même une procession expiatoire jusqu'à une petite chapelle située, hors les murs, sur les bords



Photo Bartesago.

Chapelle du Lycée.

de la Sorgue, et dédiée à l'exaltation de la Sainte-Croix. Ainsi serait née la confrérie, et la chapelle d'aujourd'hui s'élèverait à la place même où Louis VIII donna cet exemple de pénitence publique. Quoiqu'il en fût, l'association se trouvait constituée au temps des papes d'Avignon ; elle avait alors ses règles et son costume qui, depuis, n'ont pas varié ; le Saint-Siège la comblait d'indulgences. Les confrères devaient s'entr'aider, faire pénitence et accomplir toutes les œuvres de miséricorde. Par une

spéciale faveur maintenue jusqu'à nos jours, le Saint-Sacrement demeurait exposé perpétuellement dans leur église.

Cette église fut, le 30 novembre 1443, l'objet d'un miracle insigne qui excita le zèle des Pénitents et rendit leur Compagnie plus populaire encore. Le Rhône avait débordé; la Sorgue, refoulée dans la ville, s'était répandue dans les rues. Craignant que l'inondation n'atteignît le tabernacle où était exposé le Saint-Sacrement, les maîtres de la Confrérie vinrent en barque jusqu'aux portes du sanctuaire et virent alors un merveilleux spectacle : les eaux avaient envahi la chapelle, mais elles demeuraient suspendues, à droite et à gauche, le long des parois de l'édifice, à la hauteur de quatre pieds; entre ces deux murailles liquides un chemin libre menait à l'autel. Douze autres pénitents et quatre Frères du couvent voisin certifièrent le prodige, et, lorsque les eaux baissèrent, la foule ne put découvrir aucune trace d'humidité aux abords de l'autel. Ce fut dans Avignon un pieux délire, et la Confrérie qui avait reçu une telle marque de la faveur divine devint bientôt si nombreuse qu'il fallut agrandir le vieil oratoire du XIII^e^ siècle. En mémoire du miracle, chaque année, les Pénitents Gris assistent à une messe solennelle, et, ce jour-là, la discipline au cou, la cagoule sur la tête, ils se traînent à genoux de l'entrée de la chapelle jusqu'à la table de communion.

Rebâtie dans les premières années du XVI^e^ siècle, la chapelle s'enrichit alors de peintures et de sculptures. En 1694, J.-B. Peru exécuta une magnifique gloire dorée derrière le tabernacle du Saint-Sacrement; en 1761 on releva le sol du sanctuaire pour éviter les infiltrations de la Sorgue. Jusqu'à la Révolution, le zèle des confrères resta le même, et, dans Avignon, que des cortèges religieux sillonnaient chaque jour de fête, les processions des Pénitents Gris passaient pour les plus magnifiques.

Nous voudrions décrire une de ces processions, d'après la relation d'un confrère pénitent, relation imprimée en 1776, et que je trouve reproduite dans une *Histoire des Pénitents Gris*, par M. Darmangeat. Nous aurons ainsi l'amusement d'une promenade dans l'Avignon de 1776, l'Avignon que gouvernait paternellement Ange Durini, ci-devant nonce en Pologne, prélat courtois, de mœurs peu apostoliques, grand ami de Bernis, et célèbre par son adresse à composer des vers latins.

Le 15 juillet, veille du dimanche fixé pour la procession, la ville était envahie par plus de cinquante mille étrangers accourus de toute la Provence. Sur les huit heures du soir, on donna la bénédiction au bruit des boîtes; sur les neuf heures on entendit l'artillerie du palais, la grosse cloche de la cathédrale, les carillons des Cordeliers et de l'abbaye

de Saint-Laurent. De la chapelle des Pénitents partait un nombre infini de fusées. La façade, le jardin et la rue étaient illuminés. A l'intérieur, la foule venait admirer les 332 flambeaux, « les girandoles et les parfums rangés sur deux files, depuis la grande porte jusqu'au sanctuaire, au

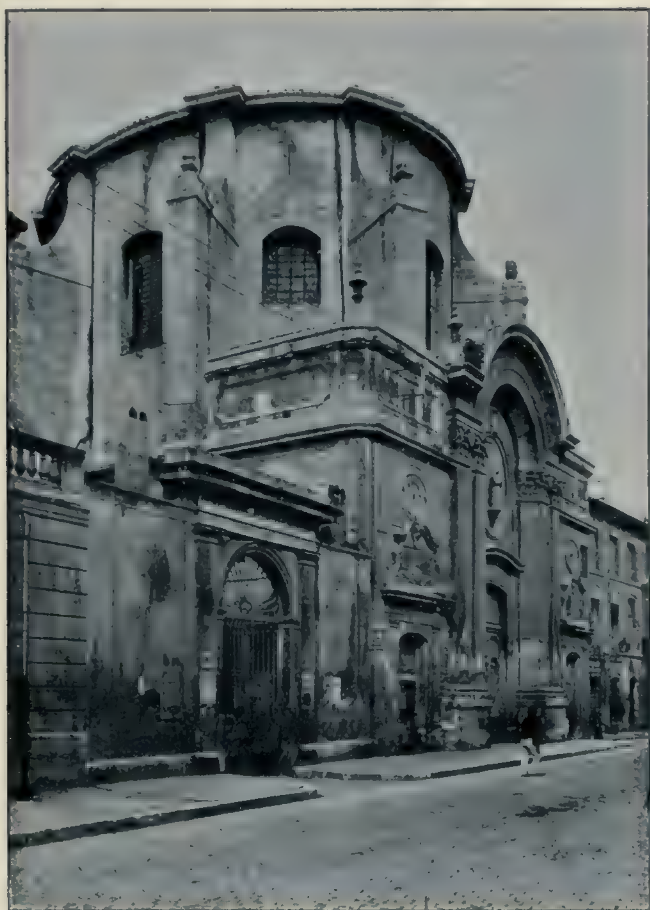


Photo Neurdein.

Église de l'Oratoire.

nombre de 196, parmi lesquels il y en avait douze dans un goût nouveau et admirable, aux armes de la chapelle, entourés de globes, contenant des liqueurs de différentes couleurs, enjolivés de fleurs naturelles en feston qui produisaient un effet merveilleux, dix-huit en cristal, les autres étaient décorés en rubans, fleurs naturelles et artificielles, raisins, pampres de vigne, épis de blés, toutes ces différentes décorations mêlées avec l'or qui les relevait formaient un coup d'œil éblouissant ».

Le dimanche, à neuf heures du matin, la compagnie des Pénitents d'Avignon, précédée d'une fanfare, se rendit au-devant des compagnies de pénitents étrangers, hors la porte Saint-Michel. Mais, la multitude des curieux l'empêchant de marcher en ordre et avec la décence convenable, elle dut se faire ouvrir un passage par la garde. Lorsque les pénitents furent réunis, ils se prosternèrent par trois fois devant la croix, et se donnèrent le baiser de paix, puis entrèrent dans la ville en chantant le *Te Deum*. Ceux de Villeron marchaient en tête, puis ceux de Cavaillon, de Vedesne, d'Aramon, de Château-Renard, de Tarascon. Ceux d'Avignon fermaient la marche. Ils défilèrent ainsi par les Corps-Saint, Saint-Didier, la rue des Fourbisseurs, la rue de la Bonneterie, et, par le Portail-Peint, se rendirent à la chapelle où l'on célébra une messe, « pendant laquelle les trois corps de musique que M. le recteur de Tarascon avait amenés à grands frais, se distinguèrent par les motets qu'ils chantèrent et par les belles symphonies qu'ils jouèrent tout le long de la messe ; après quoi chacun se dispersa dans la ville pour y admirer comme les autres les décorations des rues ».

A quatre heures, la procession se forma dans le cloître des Cordeliers, d'où elle sortit dans l'ordre suivant : les deux brigades de la maréchaussée d'Avignon prenaient la tête du cortège à cinquante pas en avant ; les mandataires des diverses Compagnies marchaient les premiers, portant chacun un flambeau de quatre livres à quatre mèches ; une fanfare de trente musiciens annonçait ensuite la procession ; puis s'avançaient « les plus distingués confrères des sept Compagnies, au nombre de cent, avec un flambeau d'une livre » ; quarante encensoirs d'argent précédaient la croix des pénitents d'Avignon que des confrères portaient pieds nus ; des girandoles et des fanaux l'accompagnaient ; plus de huit cents pénitents rangés sur deux files suivaient avec des chœurs de musique, qui chantaient des motets ; au nombre de cent-vingt, toujours avec des flambeaux et des girandoles, venaient les séminaristes de Saint-Charles, et des ecclésiastiques en aube, avec de grandes ceintures dorées, les uns portant des encensoirs, les autres des corbeilles de fleurs, « un maître de cérémonies jetant des fleurs en l'air à mesure qu'on faisait des encensements ». Capitaine et tambour en tête, les grenadiers de la garnison devançaient une vingtaine de jeunes gens « des plus apparents de la ville » ; cette petite troupe d'amateurs jouait sur la flûte des airs composés par M. le marquis des Achards, « connu par sa naissance et son bon goût pour cet instrument », et, comme M. des Achards avait bien voulu permettre à ces messieurs de se rendre chez lui « pour con-

certer ensemble afin d'éviter les dissonnances dans le trajet de la procession », les jeunes flûtistes réussirent à merveille et furent généralement applaudis par tous les spectateurs. Des chanoines en pluvial blanc portaient le « superbe crémion » et seize lévites le « magnifique baldaquin



Photo Bartesago.

Église de la Visitation.

surchargé d'or et de diamants ». MM. le viguier, consuls et assesseurs tenaient les rubans. Mgr l'archevêque (Vincent Giovio, natif de Pérouse), « en qui toutes les vertus sont rassemblées », portait le Saint-Sacrement. Mgr Durini, vice-légat et cardinal, suivait accompagné de toute sa cour, « ayant un flambeau de deux livres couvert à la poignée d'un velours cramoisi garni d'une dentelle en or ». Enfin la marche était fermée par la compagnie des chevau-légers, « tous très proprement mis et

bien montés », la garde suisse, et la garde de Son Eminence, — à peu près la moitié de l'armée du vice-légat.

Rien n'est plus facile que de suivre aujourd'hui dans les rues d'Avignon l'itinéraire de la procession de 1776. Elle défila devant le monastère des Dames du Verbe incarné (on voit encore dans la rue des Lices l'élégante façade à pilastres et à fronton de l'église maintenant convertie en magasin), passa devant l'hôpital de la Charité, l'Aumône générale (transformée en caserne), « pour donner aux Dames de la Miséricorde qui sont près la satisfaction de voir la procession ». De là, par la rue du Petit-Paradis, elle vint chez les Dames de Sainte-Claire qui avaient préparé un magnifique reposoir dans leur cour ornée de tableaux et de tapisseries. (On a dit que cette rue du Petit-Paradis tirait son nom de ces reposoirs, que l'on nommait parfois des *paradis*) ; puis chez les Ursulines, dont le couvent était établi dans un vieux palais du roi René ; puis, par la rue de la Bonneterie et la rue Philonarde, chez les Visitandines. Elle gagna la Carreterie, au milieu de laquelle les RR. PP. Grands Augustins « avaient dressé un autel majestueux », s'arrêta au bout de la rue des Infirmiers, devant un reposoir richement décoré par les soins de M. Golier, notaire, sur la place des Trois-Pilats (où s'élève toujours la façade d'un vieil hôpital), et après une station devant les Dames de Sainte-Catherine, traversa la place Saint-Pierre, et, par la rue de la Poulasserie (maintenant rue Fromageon), parvint à la place de l'Hôtel de Ville. Après avoir passé devant le reposoir des Dames de Saint-Laurent (ce monastère occupait l'emplacement du théâtre et d'une partie de l'Hôtel-de-Ville), elle arriva, par le Puits-des-Bœufs, sur la place du Palais, saluée par des décharges d'artillerie et par la grosse cloche de la Métropole. La garnison était sous les armes et la bénédiction fut donnée devant la porte du Palais. La place « présentait alors un coup d'œil qu'on ne peut exprimer ».

A la nuit tombante, cagoules, flambeaux, musiques et baldaquin s'engagèrent dans les ruelles étroites qui, de la place du Palais, descendaient jusqu'à l'ancienne porte Ferruce. Ils parcoururent encore le quartier des Fusteries, dans le voisinage du Rhône, puis, de nouveau, traversèrent toute la ville pour revenir à la chapelle des Pénitents. Ils y arrivèrent à dix heures du soir.

Devant la porte de la chapelle, M. Segui, chanoine de Saint-Symphorien, fit une amende honorable, en forme d'homélie, dans des termes si touchants « que personne ne pouvait plus retenir ses larmes ». Admirons, en passant, qu'une foule, même méridionale, soit encore capable

de pleurer à une homélie, après avoir foulé, six heures durant, les cailloux pointus des rues d'Avignon.

Le Saint-Sacrement fut porté dans l'église, et l'on chanta un dernier *Te Deum*. Le viguier, les consuls, les assesseurs et les « confrères



Photo Bartesago.

Jardin des Pénitents Gris et tour des Cordeliers.

les plus distingués » accompagnèrent le vice-légat jusqu'au palais apostolique. Et, ajoute le narrateur, les étrangers qui avaient assisté à cette procession purent attester « qu'Avignon sait se distinguer d'une manière toute particulière, lorsqu'il s'agit de quelque fête publique ».

La chapelle des Pénitents Gris eut le sort des autres édifices religieux d'Avignon pendant la Révolution. La chapelle fut rouverte en 1818 et le Saint-Siège renouvela le privilège de l'exposition perpétuelle du Saint-

Sacrement. Alors fut bâtie en style gothique la partie principale de l'édifice, celle où sont célébrés les offices réservés à la confrérie. Le petit sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrance paraît le débris d'une construction beaucoup plus ancienne, et le singulier vestibule octogonal pourrait bien dater du XVIII[e] siècle. Mais ce n'est point par leur architecture que nous intéressent ces petits bâtiments irréguliers, c'est par tout ce qu'ils ajoutent de grâce et de pittoresque à la plus gentille des rues d'Avignon et par tout ce qu'ils racontent du caractère et des mœurs du peuple avignonnais.

Sur une petite place irrégulièrement dessinée, où s'avancent, comme des portants de théâtre, des maisons plantées à l'aventure — une petite place de comédie, où il est naturel que tout le monde se rencontre, tant de rues y débouchent, et où il est plus naturel encore que deux personnages échangent leurs confidences à tue-tête, parce qu'il n'y passe personne — s'élève une des plus vieilles églises d'Avignon, Notre-Dame-la-Principale, aujourd'hui chapelle des Pénitents Blancs. Occupé à regarder le joli décor on attend sans impatience qu'un matelassier du voisinage vous apporte la clef de l'église.

Fondée par Boson, roi de Provence, Notre-Dame-la-Principale fut rebâtie au XV[e] siècle. C'était une belle église à trois nefs et les sculptures qui ornent encore les retombées de voûte témoignent de son ancienne élégance ; mais on l'a mutilée affreusement. Vendue à des particuliers en 1793, elle n'a été abandonnée qu'en partie aux Pénitents Blancs. Le chœur et les chapelles latérales ont été englobés dans des constructions particulières. On a bâti au-dessus de la voûte d'un des collatéraux.

Sur les murs de cet édifice dégradé, les Pénitents ont placé quelques tableaux précieux qui, presque tous, viennent de leur église primitive. Ce sont des Parrocel et des Mignard. C'est une des œuvres les plus parfaites et les plus expressives de Nicolas Mignard que le *Saint-Simon Stock recevant le scapulaire des mains de la Vierge*. Parrocel n'a rien produit qui soit d'un style aussi soutenu et d'une facture aussi serrée que l'*Ascension* et la *Résurrection*, placées de chaque côté de l'autel.

Mais la pauvre chapelle d'aujourd'hui ne ressemble guère à celle où s'assemblaient les Pénitents Blancs avant 1789. Fondée en 1527, Hippolyte de Médicis étant archevêque d'Avignon, la confrérie avait d'abord demandé l'hospitalité aux Carmes de la Carreterie, mais elle s'était bientôt bâti un sanctuaire dans le jardin du plus célèbre et du plus riche des monastères d'Avignon, celui des Dominicains.

Et cette chapelle passa bientôt pour une des curiosités de la ville. On y voyait une ornementation composée d'ossements et de têtes de mort, des cénotaphes formés de tibias et enguirlandés de rotules, des chapiteaux et des pilastres façonnés avec toutes les pièces du squelette



Photo Neurdein.

**Église des Pénitents Blancs.**

humain; une gloire flamboyait au fond de l'abside; le maître-autel étincelait de pierres précieuses : décor de luxe et de mort qui répondait aux traditions particulières des Pénitents Blancs. C'était, en effet, une confrérie glorieuse et aristocratique : Charles IX s'y était inscrit en passant par Avignon ; Henri III avait été reçu dans la chapelle, et, sous le sac et la cagoule, un flambeau à la main, il avait suivi une des processions solennelles ; toute la noblesse du Comtat a porté la robe

blanche marquée du cœur de Jésus et de la couronne d'épines. C'était aussi une confrérie fanatique, et on s'expliquera peut-être mieux ses goûts funèbres et macabres en lisant les deux articles de ses statuts où il est dit : « Ceux qui voudront se donner la discipline pendant la procession ne devront pas le faire avant la fin de l'office sous peine d'être privés d'assister à la procession... Au retour de la procession, ceux qui se seront donné la discipline se rendront à l'infirmerie de la Confrérie, où le recteur donnera des ordres pour les soigner et les guérir. »

La Révolution dévasta et le couvent des Dominicains et la chapelle des Pénitents (cette mention-là revient comme un refrain dans l'histoire de chaque monument d'Avignon). La confrérie se reforma sous la Restauration et dut alors se contenter de l'abri que lui offrait le bâtiment abandonné de Notre-Dame-la-Principale.

De ses traditions anciennes, elle a gardé la pratique de la charité. Mais les processions sont maintenant interdites; pour cette raison, et pour d'autres encore, il n'y a plus lieu d'appliquer les deux articles des statuts que je viens de rapporter.

L'escalier Sainte-Anne, ainsi nommé d'une petite chapelle détruite en 1792, et qui s'élevait derrière la cathédrale, conduit du rocher des Doms dans la partie orientale de la ville. Au bas des degrés passe la rue de la Banasterie où, au moyen âge, les vanniers — de là son nom — coupaient et travaillaient les broutières des saules, au bord de la Sorguette. C'est un quartier désert et silencieux, mais qui, en 1815, traversa des heures de fièvre : on l'appelait alors l'*île d'Elbe*, à cause de l'ardeur de ses opinions napoléoniennes. (Dans ce temps-là les Fusteries, sur l'autre flanc du rocher, s'appelaient la *Vendée*).

A droite, la rue de la Banasterie contourne les assises du Palais des Papes qui, de nulle part, n'apparaît aussi grandiose, et bientôt, entre ses maisons, surgit, fine et fleurie, la flèche de Saint-Pierre : les jolis tableaux que présente, à chaque détour, une vieille rue d'Avignon ! A gauche, ce sont les lourds bâtiments de la « maison des insensés », convertie en prison depuis plus d'un demi-siècle. Une exquise chapelle les précède, celle des Pénitents de la Miséricorde.

Sur l'étroite façade, deux colonnes corinthiennes encadrent la porte ; de chaque côté une fenêtre, et à chaque angle, un pilastre. L'étage répète la même ordonnance ; les colonnes y sont seulement remplacées par des pilastres, et l'architecte a eu la fantaisie d'orner avec plus de luxe les chapiteaux de l'ordre inférieur, mais les ouvertures de l'étage

sont décorées de clefs sculptées où sont figurées des têtes de chérubins. Sous un fronton arrondi, entre les deux fenêtres, un grand bas-relief occupe toute la paroi centrale : c'est une gloire magnifique, au milieu de laquelle deux anges présentent dans un bassin la tête de saint Jean-Baptiste. Et je sens bien que cette sèche description ne peut traduire le charme des délicates et ingénieuses élégances de l'art classique, sous un ciel éblouissant, à quelques pas des architectures nues et gigantesques du Palais des Papes.



Photo Neurdein.

Église des Pénitents de la Miséricorde.

Le bas-relief de la façade présente l'emblème de la confrérie. Les Pénitents de la Miséricorde furent institués en 1586 par Pompée Catilina, colonel du Pape à Avignon, sous le titre de la Décollation de Saint-Jean-Baptiste, et, sur le sac noir, dont ils s'enveloppaient, un écusson brodé à la hauteur de l'épaule gauche représentait la tête du Précurseur dans un bassin. Le rôle de cette confrérie était tout de charité. Elle devait secourir les pauvres, visiter les prisonniers, assister les condamnés à mort, ensevelir les suppliciés. Chaque année, elle distribuait des dots à dix jeunes filles pauvres. Elle reçut de Clément VIII le privilège de délivrer un criminel condamné à mort, le 29 août, jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, et Paul V étendit ce privilège à tous les jours de l'année.

Les Pénitents de la Miséricorde se réunirent d'abord dans la chapelle

du vieil hôpital de Notre-Dame de Fenouillet. Au XVIIIe siècle, un de leurs recteurs, Louis-François Manne, sacrifia sa fortune pour bâtir à la même place « la maison des insensés » et embellir la chapelle de la confrérie. On voit ici comment, longtemps après le départ des Papes, Avignon ne cessait de s'italianiser : le fondateur des Pénitents de la Miséricorde était un officier italien né à Rieti ; plus tard, sa confrérie fut affiliée à l'archiconfraternité de Saint-Jean décollé de la ville de Rome, appelée la *Miséricorde de la nation florentine*; enfin, le généreux Avignonnais à qui l'on doit l'oratoire de la rue de la Banasterie était chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Latran et membre de l'Académie des sciences de l'Institut de Bologne. Comment nous étonner si nous reconnaissons dans le charmant édifice quelque chose de la grâce toscane et du luxe romain ?



Photo Neurdein.

Crucifix de J.-B. Guillermin.

La porte s'ouvre sur un vestibule à pilastres de marbre. Deux agréables tableaux de Levieux ornent les deux petits autels. Un très beau saint Sébastien aux chairs ambrées et aux yeux profonds, que l'on attribue à Orazio Riminaldi, surmonte la porte par où l'on passe dans le chœur des Pénitents. Le plafond aux gracieuses voussures présente une suite de camaïeux bleus d'une touche légère et spirituelle où des personnages, costumés à l'italienne et que l'on prendrait pour des masques de comédie, accomplissent galamment les œuvres de miséricorde. La chapelle même est un vaste salon dont les murs et le plafond sont

couverts de lambris dorés, encadrant des peintures. Sur ces ors, sur ces tableaux, sur les marbres de l'autel et du pavé, de petites fenêtres, arrondies en forme de médaillons, versent une lumière mesurée qui harmonise tout, et de sculptures aimables, de peintures estimables fait la plus charmante des décorations. Il règne dans cette chapelle un tel air de luxe et de joie, qu'on n'y prend pas garde à la sinistre apparition de la tête du Décollé partout peinte ou sculptée. La sacristie avec ses simples boiseries de chêne à filet d'or et sa jolie fontaine de marbre achève cet adorable ensemble. C'était dans cette sacristie que l'on conservait autrefois le légendaire Crucifix d'ivoire que Guillermin avait exécuté pour Jean Manne, chirurgien à Avignon, père de Louis-François Manne, qui fut le bienfaiteur des Pénitents ; il est maintenant conservé au musée Calvet.

La chapelle des Pénitents de la Miséricorde est un des joyaux d'Avignon.



Pierre de Luxembourg.
Fragment de son tombeau (Musée Calvet).



Photo Miesienski.

Musée Calvet. — Entrée du nonce Doria Pamphili au Palais des Papes (1er juillet 1774).

# CHAPITRE V

## AVIGNON AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE

I. Les mœurs et les fêtes. — II. L'hôpital; le théâtre. — III. Les édifices publics et les hôtels des particuliers; la rue Calade.

### I

En parcourant les rues à la suite de la procession des Pénitents gris, nous avons déjà vu quelques aspects et visité quelques églises d'Avignon. Continuons notre promenade à travers la ville. Si les grandes voies percées au XIXe et au XXe siècle ont brutalement coupé d'anciens quartiers, ceux-ci, à trois pas des rues modernes, ont gardé leur physionomie d'avant la Révolution. On peut encore y deviner, sans grand effort d'imagination, par quel charme étaient jadis séduits tous les voyageurs d'autrefois, lorsqu'ils débarquaient en Avignon.

Ce qui les enchantait, ces septentrionaux, c'était l'éclat du ciel et la blancheur des pierres, la liberté des mœurs et l'air de mascarade que tout prenait dans cette cité gothique gouvernée par un cardinal italien et peuplée des gens les plus mobiles, les plus badauds et les plus passionnés de la Provence.

Dans les dernières années du XVII$^{e}$ siècle, M$^{me}$ Dunoyer, l'auteur des *Lettres historiques et galantes*, la mère de cette Pimpette qui fut la maîtresse du jeune Arouet, a fait un aimable tableau des mœurs avignonnaises : « Je ne pense pas qu'il y ait un séjour plus agréable qu'Avignon... La situation de cette ville est enchantée : le Rhône baigne ses murailles; ce ne sont que jardins et prairies au dehors, et bâtiments magnifiques au dedans... Des couvents d'hommes et de filles embellissent encore cette charmante ville qui est sous un très beau ciel, et sous la plus douce domination du monde, puisqu'elle ne reconnaît que l'autorité du pape, exercée par un vice-légat, qui est toujours homme de condition, et fort aisé à ménager... On ne sait ici ce qu'est impôts et capitation, tout le monde y est riche et tout le monde y respire la joie. Les dames sont galantes; les messieurs font de la dépense; le jeu qu'on peut appeler le plaisir universel, est poussé ici aussi loin que l'on veut. Outre les paisibles parties d'hombre, on en trouve de bassette et de lansquenet dans les maisons de condition, où toutes les après-midi la compagnie de l'un et l'autre sexe se rassemble. On voit là de très belles dames, mises d'un fort bon air ; les unes coupent au lansquenet, les autres pontent à la bassette ; et les autres se donnent des airs penchés sur des canapés, et poussent les beaux sentiments avec des cavaliers bien tournés. Outre ceux du pays, il y a ici toujours quantité d'étrangers que la curiosité attire et que l'agrément retient... Enfin, il y a ici quantité de femmes de condition ; le sang y est chaud et l'occupation la plus sérieuse dans le pays, c'est de chercher à plaire : l'amour n'y est point malfaisant, on ne connaît ni jalousie, ni désespoir ; les maris mêmes pour la plupart sont traitables là-dessus, et laissent à leurs femmes la liberté qu'ils prennent eux-mêmes. Jugez, madame, si dans un pays qu'on pourrait appeler l'île de Cythère; où les Ris et les Jeux que la misère du temps a chassés de la France, se sont réfugiés; où l'on fait bonne chère, où l'on boit du vin de l'Hermitage et de Cante-Perdrix, qu'on peut appeler le vin des dieux, puisque c'est le même qu'on envoie à Rome pour la bouche du Saint-Père ; jugez, dis-je, si dans un pays si délicieux je puis beaucoup m'ennuyer... Divertissez-vous donc de votre mieux sans moi, comme je tâche de me réjouir sans vous, en attendant que nous recommencions de nous réjouir ensemble : je voudrais bien que ce fût dans ces climats où l'on jouit d'une entière liberté, où l'on peut chanter la *Maintenon* et la *Noailles*, sans craindre la Bastille, et où je puis écrire sur ma fenêtre, pendant qu'à l'heure qu'il est vous soufflez, je gage, dans vos doigts. »

Lorsqu'une cinquantaine d'années plus tard le président de Brosse, gagnant l'Italie, traverse Avignon, la ville est moins peuplée qu'elle n'était au temps de Louis XIV ; la terrible peste de 1721 l'a réduite de 80.000 âmes à 20.000. Mais de Brosse n'en est pas moins séduit par le ciel, les mœurs et les édifices de cette « ville étrangère ». Il admire tout, avec l'enthousiasme du voyageur à sa première étape, les murailles, les rues qui sont larges et bien percées » (ce qui, en passant, nous donne une fâcheuse idée des rues de Dijon au XVIII^e siècle), les « beaux bâtiments qui y sont communs », les femmes de condition « qui mettent beaucoup de rouge », etc... Étant allé voir M. le vice-légat Buondelmonte, il trace ce petit croquis dont il est amusant de se souvenir aujourd'hui, dans les appartements dévastés du palais des Papes : « C'est un homme de cinquante ans, fort poli, qui nous donna une lettre de recommandation pour son neveu à Rome... Il est vêtu singulièrement d'une espèce de veste assez longue, couvert d'un pet-en-l'air à manches tailladées dont les ouvertures sont garnies de petits boutons et boutonnières, le tout de damas noir, ce qui le fait ressembler assez bien à feu Scaramouche... Ses gardes ont des uniformes d'écarlate, galonnés d'argent sur toutes les tailles. Les Suisses sont encore plus originaux pour l'habillement que leur maître. Tout cela marche à tout propos, même quand il reconduit une visite... »

Escorté de ses hallebardiers, qui portaient le pourpoint mi-partie rouge et jaune et la plume rouge au chapeau à la Henri IV, cet aimable Scaramouche était le souverain qu'il fallait à une ville de plaisir, de dévotion et de carnaval.

Avignon était le refuge des aventuriers qui voulaient éviter la rigueur des lois de leurs pays, des conspirateurs qui, dans quelque cour d'Europe, avaient manqué leur coup, et des riches étrangers qu'attiraient l'agrément du ciel et la facilité de la vie. Parmi ces derniers, un Anglais, Jacques Buttler, duc d'Ormond, premier ministre d'Angleterre sous les Stuarts, joua un grand rôle dans la chronique avignonnaise du XVIII^e siècle ; il habitait au coin de la rue Doré et de la rue de l'Anguille, l'ancien palais du cardinal Ceccano qu'il avait accommodé au goût du temps, et il y dilapidait sans compter les restes d'une immense fortune ; lorsqu'il revenait dans la ville, après un voyage, les consuls allaient à sa rencontre, le peuple l'acclamait, et les canons du pape tonnaient en son honneur.

La liberté dont chacun jouissait en terre pontificale, et que célébrait M^me Dunoyer, était fabuleuse ; les hérétiques, surtout les hérétiques, y trouvaient un asile sûr ; les Juifs y vivaient dans la plus grande

tranquillité, sous la surveillance du viguier, à condition de s'acquitter de quelques redevances, comme de fournir les fagots de la Saint-Jean, approvisionner l'archevêque d'épices du Levant, envoyer au chapitre de Notre-Dame les langues des bœufs tués dans les boucheries juives, et



Photo Neurdein.

Vierge de l'église Saint-Pierre.

tendre de tapisseries la place du Palais, le jour de la fête-Dieu. A vrai dire, les mœurs étaient détestables, perverties par la multitude des nomades et des réfugiés, corrompues surtout par le voisinage de la foire de Beaucaire, qui, avec ses divertissements et ses tripots, ressemblait fort à nos expositions universelles. Avignon était la première escale où les marchands s'arrêtaient en remontant la vallée du Rhône, pour y dépenser les gains du trafic et du jeu.

Amusé par toutes sortes de spectacles, musiques et cortèges, le peuple vivait en liesse. Il regardait défiler sur les places les cagoules des pénitents de toutes les couleurs, les bannières des confréries d'artisans, les soldats du vice-légat, la compagnie des *Arbalétriers* vêtue du costume des hussards hongrois, les *Chevaliers de l'arc* habillés en Turcs, avec des turbans à aigrettes, des vestes chamarrées d'or, des robes écarlates bordées d'hermine, des arcs dorés, et traînant derrière eux un chameau pour porter leurs bagages. A chaque fête, les maisons se paraient d'un décor nouveau et les façades disparaissaient sous d'admirables tentures. Et, le soir, de longues farandoles se déroulaient dans les rues tortueuses. *Tèms de benedicioun e qu'es de regreta, ounte li gènt se gatihavon pèr rire*, dit Roumanille dans son joli conte de *Moussu Combescuro*.

Et c'était ce même peuple qui allait bientôt former la horde de Jourdan Coupe-Tête !

## II

Ce fut dans la seconde moitié du XVIIe, et surtout pendant le XVIIIe siècle, que des constructions modernes remplacèrent celles du moyen âge : elles sont charmantes. Personne ne regrettera cependant qu'Avignon n'ait pas eu le temps de se rebâtir de fond en comble : nous y aurions trop perdu. Les hasards de l'histoire ont bien fait les choses, ils ont permis, pour le divertissement de nos yeux, un pittoresque mélange de styles et d'architectures. Nous avons déjà énuméré les édifices bâtis par les ordres religieux.

La bienfaisance fut un des traits du caractère avignonnais. Les confréries de charité étaient, nous l'avons dit, fort nombreuses ; et nombreux aussi les établissements hospitaliers que l'on nommait des *aumônes*. En 1747, on réédifia d'après des dessins laissés, dit-on, par Pierre Mignard, l'Hôtel-Dieu que Bernard de Rascas avait fondé en 1353. La façade de ce magnifique édifice donne sur des terrasses ombragées, au milieu de grands jardins. Un escalier grandiose partage l'intérieur du bâtiment.

Une petite chapelle attenante à l'hôpital fut construite pour la confrérie des Trinitaires, c'est un des plus jolis bibelots d'architecture Louis XV que possède Avignon.

Pénétrons dans Avignon, par la porte ou plutôt par la brèche qui, maintenant, remplace la porte de l'Oulle. Voici une petite place qui fut

jadis une des plus animées de la ville dans le temps que voyageurs et marchandises débarquaient au port du Rhône : elle était alors entourée d'hôtelleries dont la plus célèbre portait l'enseigne du Palais Royal. C'est maintenant un lieu paisible dont le silence n'est troublé que par le roulement du petit omnibus de Villeneuve et le frémissement du grand platane de l'hôtel d'Europe qui secoue éperdûment ses hautes frondaisons quand le mistral débouche de la porte de l'Oulle. Au fond de




Photo Bartesago.

Ancien théâtre.

cette place, s'élève une gentille façade décorée de grands pilastres, portant frontons, balustres et vases, et montrant une tête d'Apollon qui envoie ses rayons aux trois angles du fronton. Les abominables pancartes d'un marchand d'autos, plaquées sur cette aimable architecture, n'en peuvent effacer toute l'élégance. C'est la façade du théâtre qu'en 1732, des seigneurs pleins de goût firent bâtir à leurs frais pour l'ornement de la ville et le divertissement des citoyens.

Nous en avons dit assez des mœurs avignonnaises pour qu'on devine combien les gens de ce pays devaient aimer le théâtre. Ils l'aimaient si fort qu'au XVI$^e$ siècle le pape Clément VII dut publier un

bref contre la licence des spectacles et soumettre toutes les comédies et toutes les tragédies à la censure du viguier. Les représentations avaient lieu d'abord sur des « eschafauds », dressés en plein air ou dans les collèges : un certain ballet des *Entretiens de la fontaine de Vaucluse* fut ainsi dansé dans le collège du Roure. Les Jésuites faisaient jouer des tragédies par leurs élèves. Des personnes de qualité chantaient l'opéra dans leur maison.

Les comédiens de profession devaient se contenter de deux jeux de paume, situés, l'un sur l'emplacement où fut construit le théâtre du XVIIIe siècle, à la porte de l'Oulle, l'autre rue de la Victoire (c'est une rue étroite qui longe le mur du musée Calvet entre la rue Bouquerie et la rue Joseph-Vernet). Le premier avait été bâti en 1596 par Pompée Catilina, colonel d'infanterie du pape, le même qui a fondé les Pénitents de la Miséricorde. De ce militaire nous savons seulement ce que nous apprend l'épitaphe gravée sur sa tombe dans l'église de Saint-Agricol, à savoir qu'il se battit pour la République de Venise et pour le roi de France, et servit le pape pendant quarante-cinq années. Le second jeu de paume appartenait à Pierre Avril, le beau-père du peintre Nicolas Mignard ; il passa à Pierre Mignard, puis à la veuve de celui-ci, et s'effondra en 1732. Molière, se rendant avec sa troupe aux États du Languedoc, avait joué dans cette salle au mois d'octobre de l'année 1655, et il n'est pas téméraire de placer ici ses premières relations avec Nicolas Mignard qui habitait dans une dépendance du jeu de paume. (Les moliéristes ne manqueront pas de recueillir ce détail que M. Duhamel, archiviste du département de Vaucluse, vient d'ajouter à la biographie de Molière.)

En 1732, les amateurs de théâtre se trouvaient fort empêchés de satisfaire leur goût. Le jeu de paume de la veuve Mignard était par terre, celui de Pompée Catilina tombait de vétusté. Ce fut alors que la noblesse du comtat et d'Avignon, avec l'autorisation du vice-légat Buondelmonte (le Scaramouche du président de Brosse), forma une société par actions pour acheter le jeu de paume de la porte de l'Oulle, le démolir et construire une véritable salle de spectacle. L'architecte Laisné en fit les dessins et en dirigea les travaux.

On sculpta sur la façade une tête d'Apollon et, entre les pilastres, deux trophées formés l'un des emblèmes de l'opéra, l'autre de ceux de la comédie. Ces dernières sculptures ont disparu, quand des fenêtres ont été percées à la place, pour éclairer les logements que l'on a établis dans le théâtre désaffecté.

Sur le devant des loges, on peignit ici des trophées de musique rehaussés d'or, et là des camaïeux bleus. Le dedans était en cramoisi « feignant une étoffe de damas ». Le plafond représentait un ciel avec des nuages. La salle était « la plus jolie de France », disait le duc



Photo Neurdein.

**Rue Galante. — Maison du XVIII^e siècle.**

d'Ormond, dont le nom, naturellement, figurait parmi ceux des actionnaires du théâtre.

## III

Avignon était hors du royaume. On n'y touve donc nulle trace d'une de ces vastes compositions monumentales comme celles qu'exécutèrent ou,

plus souvent, ébauchèrent, les intendants du XVIII<sup>e</sup> siècle dans toutes les grandes villes de France. Dans une seule rue, la rue du Vieux-Sextier, on tenta d'imposer aux bâtiments une ordonnance commune et d'élever des architectures symétriques. La ville venait de démolir la boucherie municipale bâtie près de l'Hôtel de Ville par Pierre Mignard, et, pour reconstruire cet établissement, elle avait acheté un vaste hôtel naguère habité par Jacques Stuart, pendant ses séjours en Avignon. L'architecte Franque édifia, des deux côtés de la rue, une suite de belles façades que décorent des masques et des têtes de bœufs entourées d'instruments de boucheries, sculptures vigoureuses et pittoresques dont on ignore l'auteur. Et c'est là un des coins les plus charmants et les plus italiens d'Avignon, lorsqu'à l'heure du marché, par une chaude matinée d'été, la foule grouille et jacasse à l'ombre des grandes toiles tendues au travers de la rue.

On bâtit alors peu d'édifices publics : la ville n'est pas très riche, et Rome est avare. Mais de toutes parts, s'élèvent de magnifiques hôtels et de jolies maisons. Quelques-unes de ces constructions ont été démolies ou altérées depuis une cinquantaine d'années. La plupart, si elles ont perdu les peintures, les boiseries et les stucs de leurs appartements, montrent toujours aux passants de ravissantes façades. Nous ne pouvons les énumérer toutes. Citons seulement celles qui attirent particulièrement l'attention du promeneur.

L'hôtel de Crochans servit de palais épiscopal jusqu'à la loi sur la séparation des Églises et de l'État; c'est une belle maison d'une architecture sobre et harmonieuse; elle renferme des beaux salons, mais a gardé seulement quelques restes de son décor ancien. — L'hôtel de Baroncelli-Javon : sa porte du XV<sup>e</sup> siècle, au-dessus de laquelle des branches de chêne entrelacées forment un véritable espalier de sculpture, est célèbre ; à l'intérieur, un beau salon a conservé d'originales boiseries rouges et or encadrant des peintures de Parrocel. — L'hôtel Galléan des Issarts (entre la rue Bertrand et la rue du Four) offre de superbes terrasses ornées de vases et de balustrades. — La délicieuse maison de la rue Galante, construite, vers 1760, pour le peintre Jean-François Palasse : un buste de femme encadré d'une couronne, des palmes et des vases surmontent la porte; des masques charmants rient au-dessus des fenêtres du premier étage; au second, ce sont des frises sculptées; au troisième, des frontons aigus alternent avec des frontons cintrés, et quatre petites fenêtres s'ouvrent encore dans l'attique; l'ordonnance est exquise, la sculpture délicate et, du haut en bas de la façade, les vieilles pierres

rougeoient, comme si elles avaient été léchées par la flamme d'un incendie. — Le célèbre hôtel Crillon (rue de la Masse), construit au commencement du XVII^e siècle, et où les ducs de Crillon résidèrent jusqu'en 1792 : l'architecture d'une beauté toute florentine a été chargée de sculptures


Photo Bartesago.

Hôtel Crillon.

à l'excès; masques, médaillons, coquilles, guirlandes, bas-reliefs allégoriques, tous les ornements de la dernière Renaissance y sont accumulés; la cour forme un agréable *patio*; une cheminée monumentale, décorée de gracieuses figures dont le style rappelle avec moins de lourdeur celui des dehors de l'hôtel, se trouvait autrefois dans la salle des Gardes, elle a été transportée au musée. — L'hôtel de Montreal (8 et 10, rue de la Masse), construit en 1637 par François de la Valfenière : Mignard avait

peint dans ses appartements l'histoire de *Théagène et Chariclée* : ces peintures ont disparu; reste l'édifice d'un style très noble et très pur. — L'hôtel d'Albert (rue des Trois-Faucons) : un très bel escalier et, au-dessus de la porte, un adorable masque de femme. — L'hôtel



Photo Neurdein.

Hôtel des Taillades.

de Caumont (rue Violette) avec un avant-corps, du dessin le plus délicat.

Enfin, veut-on saisir la nuance particulière du goût avignonnais, voir comment l'architecture provençale a conservé ici des qualités de mesure et de goût qu'elle n'a pas toujours gardées ailleurs, comment, sans rien perdre de son pittoresque, elle y est restée moins théâtrale, moins ronflante, il faut suivre dans toute sa longueur la rue Joseph-Vernet, l'an-

cienne rue Calade : on la nommait ainsi parce qu'elle fut une des premières rues *pavées* (il faut entendre ici par pavés, ces cailloux qui forment encore aujourd'hui la chaussée d'un grand nombre de rues d'Avignon); ce pavage fut l'œuvre du vice-légat Charles Comti, en 1604.

Dès le XVII[e] siècle, la Calade passait pour l'une des plus belles rues d'Avignon, et ce fut là que se construisirent les plus riches demeures jusqu'à la Révolution. Ce sont, si l'on vient du quartier des Fusteries, l'hôtel de Suarez d'Aulan, voisin de l'Oratoire, reconstruit en 1784; de l'autre



Photo Neurdein.

Cour de l'hôtel de Villeneuve (Musée Calvet).

côté de la rue, l'hôtel de Raousset Boulbon et l'hôtel de l'Epine; plus loin le magnifique hôtel de Villeneuve où est logé le musée Calvet; en face de l'hôtel de Villeneuve, l'hôtel des Taillades sobrement orné de trophées sculptés, etc...

Près de ces grands hôtels de la noblesse, une toute petite maison simple et étroite, un modeste logis Louis XVI, présente une façade dont tout le décor se compose de palmes sculptées au-dessus des fenêtres. Mais cette façade est si gentiment dessinée, la dimension des ouvertures est si exactement calculée, la pierre est si délicatement nuancée d'ambre et de rose qu'on éprouve une inexprimable jouissance à contempler les lignes et la couleur de la maisonnette. Elle forme l'angle de la rue de la Petite-Lanterne. Autour de la niche, où il y eut jadis une statue de la Vierge,

on a sculpté de petits nuages de fumée sortant de deux brûle-parfums; le dais est surmonté de deux têtes de chérubins. Or, des sauvages ont choisi cette partie de la muraille pour y planter le support d'un bec de gaz, et ils ont mutilé les sculptures du cadre. Elle est ainsi deux fois symbolique, la petite maison de la Calade : elle montre la grâce raffinée du vieil Avignon et, en même temps, la cruelle indifférence avec laquelle les Avignonnais ont trop souvent traité le précieux héritage de leurs ancêtres.




Armoiries de Pierre de Luxembourg
(Musée Calvet).



Photo Neurdein.

Hôtel de Ville et Théâtre.

# CHAPITRE VI

## AVIGNON DEPUIS LA RÉVOLUTION

I. Le vandalisme révolutionnaire. — II. Le musée Calvet. — III. Les embellissements d'Avignon.

### I

E. Calvet écrivait en 1797 : « Nous voyons les portes de la ville démolies, les créneaux de ses murailles abattus, le palais des papes saccagé, les églises détruites, toutes les cloches sans exception mises en pièces et enlevées, plusieurs couvents d'hommes et de filles rasés, les autres dévastés, les tombes ouvertes, les corps des personnages les plus respectables, des papes, des cardinaux, des évêques profanés ; les arbres mêmes de nos promenades portent l'empreinte de cette férocité... » Calvet ne voulait pas que ces désordres fussent « imputés à la fureur momen-

tanée d'une populace frénétique... C'est avec réflexion et sang-froid qu'on a attaqué nos monuments d'architecture et de sculpture. Des maçons étaient payés à la journée pour anéantir les ouvrages de l'art. » Il rendait donc responsables de ces attentats des « chefs de parti électrisés par les idées de liberté, fiers surtout de la faveur du peuple ». Il disait encore : « Passons aux statues : c'est surtout contre ce genre de monuments que la plus impie scélératesse a déployé sa rage. Il y avait dans toutes les églises d'Avignon des statues de la sainte Vierge et des saints, en argent, en bois et en pierre. Les portes des églises et des couvents en étaient presque toutes ornées ; on en voyait même un grand nombre à l'extérieur des maisons ; elles ont toutes été brisées... » Et il contait comment avaient été volées et brocantées les pierreries des calices et des ciboires, toutes les orfèvreries d'or et d'argent. (*Lettre et mémoire à M. X... sur la dévastation que la ville d'Avignon a essuyée en 1794, principalement dans ce qui concerne les lettres et les arts.* Manuscrit de la Bibliothèque d'Avignon cité par M. Labande.)

Ce bref tableau suffit pour montrer quelle a été l'œuvre de la Révolution dans Avignon. Les Avignonnais donnèrent à la France une ville admirable, et, de leurs propres mains, ils la souillèrent, et la dépouillèrent de ses trésors. A vrai dire, ces trésors ne furent point perdus pour tout le monde. D'incomparables débris s'entassèrent dans les boutiques des revendeurs. Avignon devint un des grands marchés de la brocante artistique. Et le côté plaisant de l'aventure, c'est que, les marchandises depuis longtemps épuisées, le marché est resté ouvert, mieux approvisionné que jamais. Les descendants de ces artisans qui, au XVIII$^{e}$ siècle, exécutaient avec tant de goût le décor et le mobilier des églises, des chapelles, des demeures privées, ont perdu le génie inventif de leurs aïeux, mais ils en ont gardé l'adresse et, comme l'on dit, le tour de main, grâce à quoi le commerce des « antiquités » n'est pas près de chômer en Avignon.

Monument par monument, nous avons brièvement conté les dégats du vandalisme révolutionnaire trop souvent aggravés par le vandalisme du XIX$^{e}$ siècle, il est inutile d'y insister. D'ailleurs, sous le nom de « société des amis du Palais des Papes », il s'est formé, depuis un an, une association qui doit veiller non seulement sur le Palais, mais encore sur tous les autres monuments de la ville. Elle saura, espérons-le, empêcher de nouveaux malheurs.

Voyons les modernes beautés que nous offre la ville d'aujourd'hui en échange de ce qui fut détruit par la barbarie des hommes.

Depuis qu'Avignon a été réuni à la France, deux belles œuvres sont à sa gloire : la création du jardin du rocher des Doms et celle du musée. Dans le premier chapitre de cette notice, nous avons indiqué comment et par qui fut exécuté l'incomparable jardin. Quant au musée,



Photo des Monuments historiques.

Musée Calvet. — Sculptures du moyen âge.

par l'élégante beauté de l'édifice où il est établi, comme par la richesse de ses collections, c'est un des premiers de France.

## II

Esprit-Claude-François Calvet, toulousain d'origine, mourut en 1810 à Avignon, où il avait passé toute sa vie. Il était médecin de son état,

mais sa curiosité encyclopédique avait touché à toutes les sciences et à tous les arts. Il aimait tendrement les vieilles pierres et les vieux livres. Il avait reçu des leçons de peinture de Manglard, le maître de Joseph Vernet. Il mettait la même passion à étudier les statues, les camées, les mosaïques, les faïences, les volcans, les fossiles et la théologie. Un voyageur ne pouvait traverser Avignon sans visiter son cabinet et sa bibliothèque. Son érudition était immense, son goût sûr, et l'on estimait la rude franchise de ses propos. Son buste sculpté par Péru et qui accueille le visiteur au seuil du musée montre un beau visage rayonnant d'intelligence et d'enthousiasme.

Il légua aux Avignonnais sa bibliothèque et ses collections de tableaux, médailles, monnaies, bronzes, pierres précieuses, inscriptions, statues et débris antiques. Il stipula que ces livres et ces objets d'art ne seraient jamais confondus avec la bibliothèque ou le musée de la ville d'Avignon, créa une commission chargée d'administrer ses collections et consacra une partie de sa fortune à doter l'établissement qu'il avait fondé. Un décret-loi de Napoléon sanctionna les dispositions de ce testament.

En 1820, le « muséum d'Avignon » fut, par une véritable donation, englobé dans le musée Calvet. Ce « muséum », était tout ce qui restait des collections formées, en exécution des décrets de la Convention, avec les richesses confisquées, soit dans les couvents, soit chez les émigrés. Les commissions du district avaient entassé dans divers locaux ce que les pillards avaient négligé de voler ou de détruire. Ces collections contenaient des livres précieux et quelques statues. Quant aux tableaux, on en avait à l'origine recueilli plus de huit cents ; mais, à trois reprises, le Domaine avait vendu ceux qu'il jugeait indignes d'être conservés ; puis, en 1816, on avait rendu aux églises d'Avignon les toiles dont la Révolution les avait dépouillées. Bref, un très petit nombre d'œuvres parvint au musée de peinture.

De l'ancien couvent des Bénédictins de Saint-Martial, où ils étaient exposés à l'humidité, la bibliothèque, les tableaux et les antiques furent, en 1835, transférés rue Calade, dans l'hôtel de Villeneuve-Martignan que venaient d'acquérir les administrateurs de la fondation Calvet.

« Je me suis fait conduire au musée, écrit Stendhal. Les tableaux sont placés d'une manière charmante, dans de grandes salles qui donnent sur un jardin solitaire lequel a de grands arbres. Il règne en ce lieu une tranquillité profonde qui m'a rappelé les belles églises de l'Italie : l'âme, déjà à demi séparée des vains intérêts du monde, est disposée à sentir la beauté sublime. » Qui a pu pénétrer dans le vieil hôtel de Villeneuve sans éprouver une semblable impression ?

La mélancolique noblesse de la cour fermée que décorent des sculptures, touchantes épaves de la ruine de tant de vieux monuments, la parfaite ordonnance du grand vestibule peuplé de statues antiques, le calme du jardin où huit grands platanes disposés en rond-point élèvent une haute coupole de verdure, le singulier contraste que font avec la magnifique élégance des architectures la paix claustrale de cet asile silencieux, tout chasse ici de notre pensée l'image d'un musée, d'un morne et fastidieux musée. Dès l'entrée, nous savons que ce jardin nous offrira la fraîcheur de ses ombrages, lorsque nous nous sentirons envahis par la tristesse d'avoir rencontré trop de statues mutilées ou par l'ennui d'avoir vu trop de peinture. Puis, par une accablante après-midi d'été, il est si agréable de s'asseoir sous des platanes, au milieu d'un jardin assez inculte (cela n'est point un reproche à l'adresse des administrateurs du musée Calvet, au contraire!) de contempler les longues files de balustres qui découpent leurs renflements symétriques sur l'azur et de rêver — tant est enivrant ici le parfum d'Italie! — que S. E. Pascal Aquaviva, référendaire de l'une et l'autre signature de Sa Sainteté, gouverne encore Avignon, et va, tout à l'heure, honorer de sa présence et égayer de sa pourpre la belle maison de M. de Villeneuve. Le joli jardin! Tout y est délicieux, les massifs de verdure, les vieux murs, le buste de Calvet par Péru, le gentil salon de lecture pour les jours de mistral, tout, jusqu'au cippe saugrenu consacré par un Anglais à la mémoire de Laure.



Photo des Monuments historiques.

Musée Calvet.
Tombeau de Gaspard de Simiane de la Coste,
par Michel Péru.

La bibliothèque occupe les pièces du rez-de-chaussée qui donnent sur

le jardin ; quelques-unes de ces chambres ont conservé leur décor du XVIII[e] siècle, et l'on regrette un peu de les voir encombrées par des casiers de livres. Cette bibliothèque comprend 130.000 volumes, 900 incunables et 3.600 manuscrits, dont plusieurs sont ornés de miniatures. Parmi les plus précieux, il faut citer un livre d'heures de Pierre de Luxembourg, un psautier du maréchal de Boucicaut, et le missel de l'antipape Clément VII. Le médailler renferme plus de 25.000 pièces, au nombre desquelles toutes les monnaies pontificales frappées dans le Comtat-Venaissin.

D'innombrables curiosités archéologiques remplissent les vitrines du musée : bronzes, poteries, bijoux et verres antiques, émaux, ivoires et orfèvreries du moyen âge. On peut remarquer, parmi les premiers, une statuette d'Apollon en bronze, une enseigne militaire, un buste de Jupiter en calcédoine et, parmi les seconds, une crosse représentant le couronnement de la Vierge, et qui appartint à l'abbaye de Sénanque.

Les fouilles de Vaison avaient déjà enrichi le cabinet de Calvet d'une grande quantité d'antiquités romaines : inscriptions, bas-reliefs, statues, fragments d'architecture. D'autres objets trouvés, soit à Vaison, soit dans le reste de la Provence, ont encore augmenté ces collections. Mais l'art gallo-romain s'accommode mal du « jour de musée ». Pour lui conférer une sorte de beauté, il faut la lumière du ciel et le pittoresque de la ruine.

Des antiques du musée Calvet, le plus précieux est sans doute une stèle grecque représentant un enfant qui tient un canard dans ses bras. Ce chef-d'œuvre faisait partie de la collection Nani qui fut achetée à Venise, en 1841, et qui compte encore quelques œuvres intéressantes, mais d'une beauté moins éclatante.

C'est aussi une gracieuse statue que cette Vénus découverte, il y a trois ans, par un paysan de Pourrières (Var) qui la mit au jour en remuant la terre de son champ. Elle est décapitée et son bras droit a disparu. Elle n'est peut-être pas d'un style très pur. Mais elle séduit par la délicieuse souplesse du torse et par la nuance doucement rosée du marbre.

Quel affreux spectacle présente la salle du musée consacrée aux sculptures du moyen âge et de la Renaissance ! C'est un véritable charnier de pierres et de marbres où la pitié des archéologues a recueilli et rangé quelques rares fragments épargnés par la sauvagerie des vandales. Voici tout ce qui reste des chefs-d'œuvre qui, il y a cent dix-huit ans, faisaient encore d'Avignon une des plus belles villes du monde : des colonnettes rompues, des chapiteaux cassés, des statues affreusement dégradées. Ces petites statuettes de saints et d'apôtres ont été arrachées

des niches de quelques tombeaux, on ne sait lesquels. Ces images mutilées appartenaient à de magnifiques monuments élevés dans les grands monastères d'autrefois. Ces consoles et ces clefs sculptées ornèrent des nefs élégantes que l'on a jetées par terre. Ici les épaves des Bénédictins, là celles des Célestins, plus loin celles du cloître de la cathédrale. Et ce qui redouble notre tristesse, c'est que les ruines dont nous voyons ici les

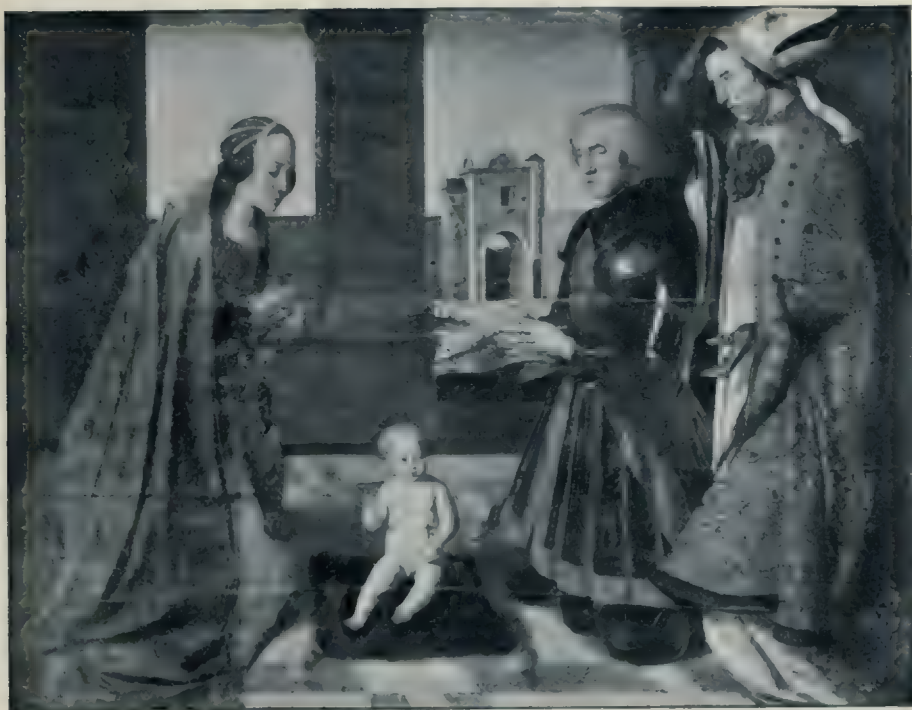


Photo Langlois.

Musée Calvet. — L'enfant Jésus adoré par la Vierge, un chevalier et un évêque (XV[e] siècle).

derniers débris n'ont pas été toutes causées par la folie révolutionnaire : il y en a de plus récentes.

Nous avons déjà énuméré tous ces fragments de sculpture en décrivant les édifices ruinés ou démolis d'où ils ont été arrachés. Parmi eux se trouve un charmant mausolée de marbre où, entre des pilastres délicatement ornés, s'ouvrent trois niches abritant de fines statuettes : la *Tempérance*, la *Force* et la *Justice*. C'est le tombeau de Chabannes, seigneur de la Palice. Cette œuvre charmante a été enlevée de la chapelle du château de la Palice, et il est agréable de découvrir au moins une sculpture qui ne raconte pas l'abominable histoire des ruines d'Avignon.

Au milieu de la salle se dresse la jolie Vierge du XV<sup>e</sup> siècle qui, comme nous l'avons conté, occupait une niche, sur la façade d'une maison, place des Corps-Saints, tout près de la porte de l'ancien couvent des Célestins. Elle est à peu près intacte, la belle statue qu'un inconnu a sauvée. Elle domine tous les débris entassés autour d'elle et son regard semble exprimer une grande pitié pour la sottise et la méchanceté des hommes. Notre-Dame des Archéologues, priez pour les vandales !

La galerie de peinture contient quelques bons tableaux hollandais (entre autres le *Feu* et les *Quatre éléments* de Breughel) et italiens (une *Sainte Famille* d'Innocenzio da Imola, *Jésus chez Simon le Pharisien* d'A. Turchi, et quelques primitifs bien endommagés), mais elle est riche surtout en œuvres de l'école française.

Ici sont réunies quelques-unes de ces peintures du XV<sup>e</sup> siècle qui, attribuées autrefois soit à des Flamands, soit à des Italiens, ont été, il y a quelques années restituées à des artistes français, grâce aux documents découverts par M. l'abbé Requin : *La Fontaine de sang*, avec les deux figures de sainte Madeleine et de sainte Marie l'Egyptienne ; le délicat portrait du bienheureux Pierre de Luxembourg en extase devant les blessures du Christ; l'admirable *Saint Siffrein*, panneau qui, après avoir servi de couvercle à un coffre dans une église de village, fut déposé au séminaire, d'où on l'a transporté au Musée, œuvre du plus beau style que l'on a attribuée sans invraisemblance à Nicolas Froment d'Uzès, tant il présente d'analogies dans le coloris et dans les draperies avec le *Buisson ardent* de la cathédrale d'Aix ; l'*Enfant Jésus adoré par un chevalier et un évêque*, tableau singulier où la Vierge a quelque chose d'une madone lombarde, où le chevalier fait penser à Fouquet, l'évêque à Nicolas Froment, et où l'aspect général de la composition est si flamand qu'on a prononcé le nom de Gérard de Harlem ; un volet à deux faces, représentant d'un côté l'*Annonciation* et de l'autre un élégant et juvénile saint Michel, qui conserve encore le caractère des précédents *primitifs*, bien qu'il date probablement des premières années du XVI<sup>e</sup> siècle.

Pour le reste, je voudrais pouvoir renvoyer au catalogue; car rien n'est fastidieux comme ces énumérations de tableaux. Mais il n'y a plus de catalogue au Musée d'Avignon ! Je citerai donc parmi les toiles les plus précieuses : deux beaux portraits par Lenain, celui du jeune Pérussis et celui de la marquise de Forbin, visage pensif et décharné de vieille religieuse ; des esquisses mythologiques de Sébastien Bourdon où se mêlent de la plus charmante façon des réminiscences de Poussin et de Jordaens ; le portrait du même artiste par lui-même ; une grande et somptueuse

composition de Nicolas Mignard, qui représente la vice-légat Frédéric Sforza mettant Avignon sous la protection du bienheureux Pierre de Luxembourg : une *Halte de légionnaires* par Joseph Parrocel ; deux excellents portraits de Largillière, ou du moins attribués à Largillière ; trois adorables portraits de Grimoux qui sont hélas ! endommagés ; la merveilleuse ébauche de la *Mort de Bara* de David ; deux fines esquisses de Subleyras ; le portrait du médecin La Sone par Duplessis ; des marines de Joseph Vernet ; le *Corso de Rome* par Carl Vernet ; deux exemplaires du *Mazeppa* d'Horace Vernet ; un paysage de la première manière de Corot ; une suite de vues d'Avignon par Chantron, Dagnan, Imer et Huet (celle de Huet, que celui-ci peignit en 1841, est enveloppée d'une jolie brume d'or. « Je risque, écrivait l'artiste à un de ses amis, le soleil couchant qui m'offre un bel effet et beaucoup d'ombres légères ») ; le portrait que fit de lui-même au pastel l'Avignonnais J.-J. Balechou, le graveur favori de J. Vernet, artiste puissant et habile, que son dernier biographe, M. Belleudy, a lavé du reproche d'avoir été pour improbité condamné à l'exil et chassé de l'Académie de peinture.



Photo Langlois.

Musée Calvet.
Le bienheureux Pierre de Luxembourg (xv^e siècle).

Parmi les œuvres contemporaines, des Rondel, des Vayson et un Carrière. Il faut signaler aussi deux admirables dessins : un portrait par Vélasquez et une composition de Mantegna. Dans la salle voisine de la

galerie de peinture, une armoire vitrée renferme de délicieuses maquettes des Bernus, des Péru et de leurs émules, figurines qui révèlent toute la grâce et toute l'originalité de ces charmants statuaires.

Au fond du jardin, un bâtiment neuf contient les collections d'histoire naturelle et la « salle des illustrations vauclusiennes ». On a réuni dans cette dernière pièce les images peintes ou sculptées de tous les personnages célèbres du département de Vaucluse. La pensée est pieuse ; les images sont souvent imparfaites. Il faut cependant mettre à part le portrait de Parrocel par lui-même, le portrait de Calvet par Deveria et celui de Péru par Duplessis : ce dernier est un chef-d'œuvre.

Quant aux collections d'histoire naturelle, qui ont été données au Musée par le naturaliste Requien, on n'en voit plus ici qu'une faible partie ; *le reste a été jeté dans le Rhône*. Elles étaient installées dans une dépendance de l'ancien monastère de Saint-Martial. Il y a quelques années la municipalité d'Avignon décida de mettre le bureau principal de la poste dans les bâtiments occupés par le musée Requien, et s'engagea à bâtir de nouvelles salles dans le jardin de l'hôtel de Villeneuve. A la date fixée, l'État réclama l'hôtel des postes qu'on lui avait promis. Comme les constructions destinées au Musée n'étaient même pas commencées, le maire, M. Pourquery de Boisserin, réquisitionna des charrettes, et fit emballer pêle-mêle toutes les pièces dans des caisses, qui vinrent échouer à la mairie et à la caserne des pompiers. Enfin, pour en finir plus vite, on déchargea dans le Rhône des tombereaux de minéraux et de fossiles.

## III

Il est inutile de longtemps insister sur les « embellissements » d'Avignon au XIX$^{e}$ siècle ; nous avons déjà plus d'une fois constaté, chemin faisant, que ces prétendus « embellissements » avaient eu pour effet de gâter les plus charmants aspects et les plus précieux monuments de la vieille cité.

On a coupé la ville en deux par une rue longue, large et rectiligne que l'on nomme la rue de la République : le mistral et la poussière y sévissent atrocement ; cette voie du moins a l'avantage d'établir une communication directe entre la gare et la place de l'Horloge, centre de la ville. Les travaux que l'on a entrepris, en ces dernières années, aux abords de la place Pie, n'ont même pas l'excuse de l'utilité : on a saccagé un ancien quartier, et l'on a détruit des rues tortueuses, abritées du mistral et

du soleil, pour créer des tronçons d'avenues qui ne conduisent nulle part et des places biscornues, désertes et mornes, véritables terrains vagues.

Quant aux édifices publics, un seul fait honneur à la ville moderne : le théâtre. La petite salle de spectacle du XVIII^e siècle sembla un jour trop étroite, et, après la Révolution, un théâtre neuf fut bâti sur la place de l'Horloge à côté de l'Hôtel de Ville ; il brûla sous le règne de Louis Philippe. On le reconstruisit au même endroit, de 1845 à 1848, sur les plans



Photo Miesienski.

**Musée Calvet. — David : Joseph Bara.**

de Feuchères et sous la direction de Charpentier. La façade est d'un dessin sûr et élégant, la décoration sculpturale sans lourdeur ni trivialité. On a repris souvent, mais avec moins de bonheur, l'idée de la grande arcade qui occupe tout le premier étage et abrite la loggia du foyer. Les aménagements intérieurs sont agréables et commodes. La devant de l'édifice est orné des statues monumentales de Molière et de Corneille par les frères Brian. C'est ainsi que les poètes classiques gardent la porte des théâtres où leurs œuvres ne sont jamais représentées.

On a mis des statues, beaucoup de statues, sur les places et dans les jardins d'Avignon : c'est, on le sait, la manière dont les municipalités de France

ont coutume de manifester leur sollicitude pour les beaux arts. Presque tous ces monuments, ici comme ailleurs, sont d'une insigne laideur, et, lorsque par hasard, ils n'étaient pas dépourvus de tout mérite, on s'est empressé de leur donner l'emplacement qui leur convenait le moins. A les voir on ne peut réprimer un mouvement de pitié en songeant que les personnages ainsi glorifiés ne méritaient point cet affront posthume. Le plus considérable et le plus déplorable de ces monuments est celui qu'on a édifié sur la place de l'Horloge, en 1891, pour célébrer le centenaire de la réunion du Comtat-Venaissin à la France. Sur un gigantesque fût de colonne se dresse une République de bronze, et, autour du piédestal, s'agitent et gesticulent des groupes allégoriques. C'est un chef-d'œuvre d'emphase et de mauvais goût.

Quel dommage que l'on ait posé ce tas de sculptures sur la place de l'Horloge ! Car ce « forum d'Avignon » n'est pas sans agrément. Vers le couchant, la place est fermée par la jolie façade du théâtre et par la façade décente de l'Hôtel de Ville. Son grand terre-plein ombragé de platanes forme un vaste promenoir. Le soir on y voit arriver tous les badauds d'Avignon : les uns font les cent pas en échangeant des paroles sonores ; les autres s'arrêtent au bord du trottoir, rivés au sol, comme des Romains sur la place Colonna. Chaque jour, ils se dévisagent et se saluent avec l'air de ne pas s'être rencontrés depuis six mois. Quand ils sont las de piétiner ou de stationner, ils vont s'asseoir devant les cafés et contempler les images projetées sur les écrans des cinématographes. Ecoutez-les, l'éclat de leur verbe vous permet de le faire sans indiscrétion : vous serez charmés de surpendre des gentillesses de langage, des façons de parler narquoises et subtiles, un tour de causerie vif, élégant et rapide, les dernières étincelles de ce vieil esprit provençal qui pétille dans les contes d'un Roumanille. Hélas ! l'amusement est bref. Bientôt arriveront à vos oreilles les propos écœurants d'une vulgaire conversation politique. Et des camelots glapissent aux quatre coins de la place pour annoncer les journaux.

Pour échapper à ce fracas trop marseillais, il suffit de gagner les avenues, les admirables avenues, qui conduisent aux terrasses du Rocher des Doms. Le soir, c'est un lieu solitaire et sublime. Les désolantes sculptures et les puérilités du petit jardin anglais deviennent presque invisibles. Au bout des allées obscures, entre les sombres massifs, apparaissent les clartés nocturnes de l'immense horizon.

La lune se lève du fond du bosquet, elle monte au-dessus du chevet de Notre-Dame-des-Doms. Ses rayons glissent sur la cîme des pins qui,

vers le nord, escaladent le rocher, ployés, tordus, en déroute, comme s'ils sentaient toujours derrière eux l'implacable poursuite du mistral. En même temps, la vallée tout entière s'éclaire. Sur le cours du Rhône passent des reflets d'acier. Une lueur pâle s'étend sur les saules et les champs de la Barthelasse. Les collines du Languedoc ondulent dans le ciel transparent. Sur l'ombre des coteaux, les maisons de



Photo Miesienski.

**Musée Calvet. — Grimoux : portrait.**

Villeneuve et les murs du fort Saint-André se détachent presque livides, pareils au fantôme d'une cité morte. Vers le septentrion, la plaine fuit à l'infini sous une brume d'argent jusqu'aux montagnes à peine devinées... Des bruits confus montent de la ville et de la campagne, couverts par le coassement des grenouilles et le grondement du fleuve aux piles du pont brisé.

Il faut s'arracher à l'émotion de ce spectacle merveilleux et redescendre vers la ville. Alors on se retrouve devant le Palais des Papes : la masse de la forteresse est plongée dans l'obscurité, mais ses lignes se dessi-

nent durement sur le ciel clair, et la lune baigne le sommet des tours. C'est dans le mystère de la nuit que cet amas de pierres prend sa beauté la plus expressive, et que le monument énorme et surhumain raconte aux passants avec le plus de force les gloires et les tragédies dont est tissue son histoire : les conclaves et les conciles, le supplice de Geraudi convaincu d'avoir voulu envoûter Jean XXII, le procès de Rienzi, les guerres du grand schisme, les tortures de Parpaille, l'arrestation de Lascaris, les massacres de la Glacière.

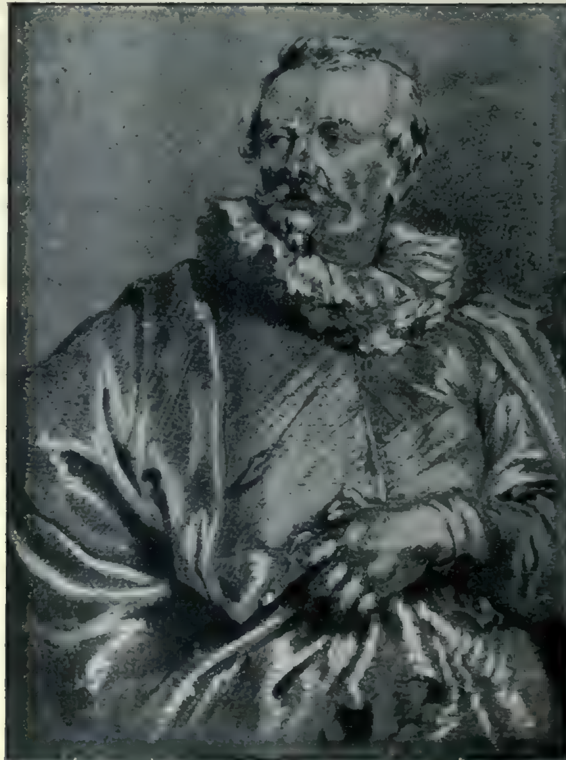


Photo Miestenski.

Musée Calvet. — Velasquez : dessin.

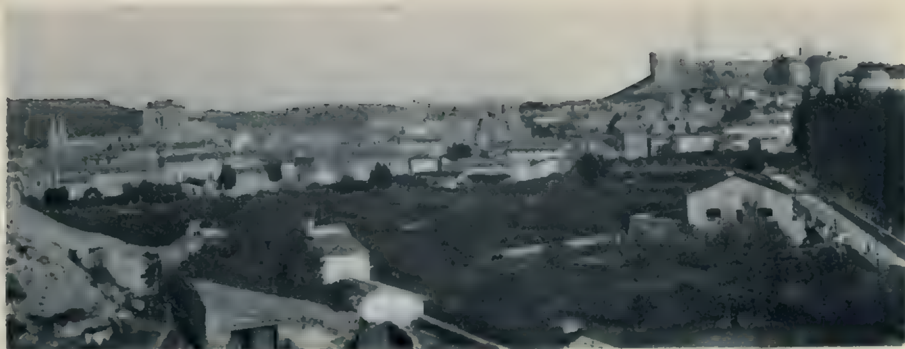


Photo Neurdein.

Vue générale de Villeneuve-lès-Avignon.

# CHAPITRE VII

## PROMENADE A VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON

Villeneuve est en Languedoc, et n'a jamais appartenu au Saint-Siège ; il ne devrait donc pas en être question dans cette notice, s'il ne fallait consulter que la géographie. Mais par son histoire, par le style de ses monuments, par la beauté qu'il ajoute à l'admirable paysage des bords du Rhône, il est inséparable d'Avignon. Qui n'a point vu Avignon des tours du fort Saint-André, ignore un des tableaux les plus grandioses que puisse présenter la ville des papes.

Gagnons l'autre rive du fleuve, par le pont suspendu jeté en face de la porte de l'Oulle, puis par la chaussée qui a réuni l'île de Piot à la Barthelasse, enfin par une longue passerelle en bois qui traverse le petit bras du Rhône. On peut, en passant, donner un coup d'œil aux travaux du nouveau pont de pierre qui bientôt joindra les îles à la rive droite. Ce pont sera, naturellement, un pont de style, un pont fortifié ; chaque pile est surmontée d'une couronne de mâchicoulis. Ainsi l'ont décidé des ingénieurs à la fois prudents et artistes : prudents, car qui sait si, un jour, des Barbares ne remonteront pas le Rhône sur une flottille de barques ? alors, du pont, on pourra les couvrir d'huile bouillante et d'étoupes enflammées, et l'envahisseur n'ira pas plus loin : artistes, car, en attendant le péril de la guerre, ce pont, genre XIV[e] siècle, s'harmonisera avec les monuments d'Avignon et ceux de

Villeneuve ; ces ingénieurs ont vu les architectes remettre en état de défense le Palais des Papes, les remparts de la ville, l'église de Villeneuve, la chapelle de la Chartreuse, le fort Saint-André, ils ont donc voulu faire de « l'unité de style ». Une seule particularité reste inexplicable. Les successeurs de Saint-Bénézet ont cru devoir creuser une niche dans chaque pile du pont ; cette fantaisie est singulière. Lors des grandes crues, le courant venant s'engouffrer dans ces sortes de guérite, ébranlera la construction, semble-t-il. Peut-être a-t-on rêvé de placer dans ces niches les statues des papes d'Avignon ; mais il y a trop de niches, ou pas assez de papes.



Photo Neurdein.

Tour de Philippe-le-Bel.

Un sentier bordé de saules et d'aubépines suit la berge du fleuve jusqu'au pied de la tour de Philippe-Auguste. Ce donjon carré commandait autrefois la tête du pont de Saint-Bénézet, il se dressait alors au milieu d'un châtelet qui a disparu. La tour, construite par Philippe le Bel dans les premières années du XIV[e] siècle, fut exhaussée d'un étage vers 1360 ; on distingue très nettement dans l'appareil la trace de cette surélévation. Elle contient de belles salles voûtées, et est surmontée de deux tourelles de guetteur superposées, l'une carrée et l'autre ronde, irrégularité qui donne du pittoresque à la silhouette de la construction. En arrière de la tour s'éle-

vaient jadis deux palais cardinalices. Sur la colline, aujourd'hui à demi ruinée par les carriers, s'étend un quartier que l'on appelait le bourg de la Tour. On y voit les restes d'un vieil hôtel des Monnaies avec des façades à fenêtres géminées et une terrasse dominant le Rhône, — encore un joli belvédère d'où contempler Avignon.

Sur un rocher qui, dans les temps anciens, peut-être jusqu'au moyen âge, fut une île du Rhône, se dressent les tours et les remparts du fort Saint-André. Une abbaye de Bénédictins s'y établit



Photo Neurdein.

Fort Saint-André.

dès la fin du VI^e^ siècle auprès du tombeau de sainte Casarie; elle prit au moyen âge une telle importance qu'un bourg — Villeneuve — se construisit autour de ses murailles. La forteresse fut bâtie à côté du monastère, par suite d'un accord entre l'abbé de Saint-André et le roi de France, dans les dernières années du XIII^e^ siècle.

Après la Révolution, l'abbaye fut convertie en hôpital militaire, puis vendue à des particuliers; elle devint, en 1869, un couvent de religieuses; c'est maintenant une propriété privée : il y reste encore de beaux bâtiments de style classique qui datent du XVII^e^ siècle, et une magnifique terrasse soutenue par les vieilles murailles de défense qui protégeaient le monastère et la citadelle. A travers les pins tordus par le mistral, on

découvre la vallée du Rhône, le Ventoux, les plaines du Comtat et les tours d'Avignon.

La forteresse est une des œuvres les plus imposantes de l'architecture militaire du moyen âge. Depuis qu'on s'est mis à la restaurer, à la recréneler et à en boucher les brèches, elle a perdu quelque peu de sa beauté, mais elle garde et gardera toujours la majesté de son assiette et l'admirable dorure de ses pierres. Deux grosses tours jumelles encadrent la porte surmontée d'une magnifique archivolte ogivale. Vers le couchant, l'angle du rempart est flanqué d'une tour, nommée la tour des Masques, que couronne un simple crénelage sans mâchicoulis : c'est la partie la plus ancienne de l'ouvrage. Les autres tours ont été plus maltraitées par les sièges et les siècles. L'enclos formé par les murs est jonché des débris des constructions anciennes, au milieu desquelles une petite maison moderne présente effrontément de petits créneaux tout neufs, non loin d'une charmante chapelle romane du XII^e siècle dont l'abside à pans coupés est un miracle de grâce et de délicatesse. Cette chapelle se nomme Notre-Dame-de-Belvézet, et elle est bien nommée.



Photo Neurdein.

Entrée du Palais de la Thurroye.

Au pied de la colline abrupte qui porte le fort Saint-André, s'étendait la ville, jadis riche et prospère, avec ses palais, ses églises et ses couvents. Tout cela depuis la Révolution n'est plus que ruines. Mais ces ruines ont gardé un semblant de vie : dans ces cloîtres dévastés, dans ces palais à demi écroulés, de pauvres gens ont établi leurs logis ; des figuiers et des pampres décorent les vieilles cours où picorent des poules et où se

querellent des marmots. Ici, c'est une frise exquise de la Renaissance où sont sculptés des rinceaux et des sirènes, là une fenêtre qui a conservé ses colonnettes et ses trilobes, ailleurs un fronton classique. Une admirable porte Louis XIII orne la façade du palais où Pierre de Luxembourg mourut, le 2 juillet 1387. Un portail de style Régence forme l'entrée de l'hôtel que l'on nomme — sans raison — l'hôtel de Conti. Une large porte ogivale donne accès dans le palais du cardinal de La Thurroye, où subsistent encore d'exquises façades à fenêtres géminées, et, au fond de



Photo Neurdein.

Chapelle des Pénitents Gris.

la dernière cour, s'élève la jolie chapelle des Pénitents gris qui date du XVII$^e$ siècle. Une lourde tour carrée surmonte les bâtiments massifs du palais du cardinal de Giffons, Sicilien, le seul cardinal étranger qui ait eu sa demeure à Villeneuve.

A l'extrémité de la grande rue, s'ouvre un grand portail donnant sur une première cour, au bout de laquelle se dresse une seconde porte monumentale, œuvre de François de la Valfenière : deux colonnes soutiennent un entablement et un fronton triangulaire surmonté de vases. Au-dessus de la porte, un cartouche avec ces mots : *Domus sanctæ Mariæ Vallis Benedictionis ;* sur la face opposée, le millésime 1649. C'est l'entrée de la Chartreuse du Val de Bénédiction.

Ce monastère, que fonda Innocent VI, connut une extraordinaire prospérité. La muraille qui l'entourait avait 1.500 mètres de tour. Au moment de la Révolution, il comptait encore 46 religieux. En l'an II, la



Photo des Monuments historiques.

Entrée de la Chartreuse.

Chartreuse ayant été morcelée en dix-sept lots, ce fut le commencement d'une dévastation qui a duré jusqu'à nos jours. Maintenant deux cents familles sont logées dans les constructions ruinées du couvent. L'œil s'amuse et l'imagination s'émeut, lorsqu'on parcourt cette étrange petite cité à demi morte, où cinq siècles ont laissé leurs vestiges. L'église est affreusement dégradée : sa nef est encore debout avec le petit

mur qui séparait le chœur des pères de celui des frères, mais elle est encombrée de charrettes et de tas de fagots; l'abside s'est écroulée ; le portail de style classique qui précédait la façade a été détruit; des chapelles latérales qui flanquaient la nef, une seule subsiste, celle qui contenait le tombeau d'Innocent VI. L'intérieur était orné avec la plus grande somptuosité et des peintures décoraient toutes les chapelles ; on retrouvera quelques épaves de cette magnificence dans l'hôpital et dans l'église de Villeneuve. Au milieu de l'aire



Photo Neurdein.

Chartreuse. — Rotonde de la fontaine.

d'un grand cloître démoli s'élève, pareille à un temple antique, une rotonde du XVIIIe siècle qui jadis abrita une fontaine de La Valfenièr; la fontaine a disparu et la Révolution a empêché l'achèvement de la rotonde. Une étroite galerie ogivale a gardé ses fines nervures et ses retombées de voûte sculptées. Sur les murs d'un bâtiment effondré, des stucs présentent un aimable décor du XVIIIe siècle. A côté, un cloître du XVe siècle entoure de ses galeries un jardinet touffu. Puis ce sont les débris d'une salle capitulaire et d'un réfectoire. Une grande chapelle que l'on nomme la chapelle d'Innocent VI, est revêtue de fresques italiennes dont l'auteur est inconnu. Plus loin, les restes d'un troisième cloître, le plus ancien du monastère. Et rien n'est

plus facile, en s'aidant d'un vieux plan de la Chartreuse, que de retrouver au milieu de ce dédale de ruines l'emplacement de chacun des bâtiments conventuels : les cuisines, la boulangerie, la chapelle des morts, la chambre de l'évêque, la cave du pape, l'infirmerie, la rasure, les écuries, l'hôtellerie, etc... A mesure que l'on avance parmi ces décombres, le sentiment de tristesse et de colère qu'excite la sauvagerie humaine, s'apaise, car les caprices de la lumière donnent une grâce imprévue à toutes ces architectures mutilées ; et c'est un merveilleux spectacle que l'on découvre, chaque fois que, par les brèches des murailles, apparaît le rocher nu que dominent les puissants remparts du fort Saint-André. Aussi faut-il supplier les architectes des monuments historiques de négliger la Chartreuse du Val de Bénédiction. Déjà ils ont eu l'idée parfaitement ridicule de remettre des créneaux sur le toit de la chapelle d'Innocent VI. Maintenant ils s'apprêtent à *restaurer* le cloître ogival, ce qui est non seulement inutile, mais encore dangereux. Comme il ne peut être question de rebâtir toute la Chartreuse, nous sommes exposés à voir un cloître tout neuf au milieu de constructions délabrées, et ce contraste sera aussi désastreux pour le cloître lui-même que pour les ruines qui l'entourent.



Photo Neurdein.

Chartreuse. — Cloître du xv^e siècle.

La collégiale de Villeneuve a été fondée, en 1333, par Arnaud de Via, neveu de Jean XXII, et enrichie par les papes et les rois de France. Elle n'a point péri. Son cloître délicat et dont les galeries sont en contre-bas de l'aire centrale, a été peu endommagé ; mais il est dans

un regrettable état de saleté : il vaudrait mieux entretenir que restaurer les monuments historiques. Le chevet est surmonté d'une tour carrée que l'on vient de recréneler : les architectes avignonnais sont atteints d'une crénélite aiguë. La nef unique est flanquée de petites chapelles latérales. On y voit quelques bonnes peintures de Mignard (entre autres, un *Mariage mystique de sainte Catherine*), un beau siège de marbre blanc, une curieuse Vierge à deux faces du XIIIe siècle, et quelques fragments de sculpture qui proviennent du tombeau d'Arnaud de Via. Dans une des chapelles, on a rassemblé les morceaux d'une plaque de marbre noir sur laquelle est gravée l'épitaphe du prince de Conti, frère du grand Condé. Conti avait été enseveli dans l'église de la Chartreuse, au milieu du chœur, et ses ossements, retrouvés, il y a une vingtaine d'années, reposent maintenant à Port-Royal-des-Champs. Le maître-autel qui fut apporté de la Chartreuse après la Révolution, est remarquable par la diversité de ses marbres et la beauté de ses sculptures : deux anges adorateurs d'une grâce touchante sont placés sur les gradins ; un calvaire domine le tabernacle ; sous la table d'autel gît un Christ mort exécuté avec le plus émouvant réalisme. Derrière le maître-autel, on a dressé deux colonnes de marbre rouge surmontées de petites sculptures médiocres, du plus pitoyable effet.



Photo Neurdein.

Collégiale de Villeneuve-lès-Avignon.

Dans la sacristie est conservée une statuette en ivoire, célèbre sous le nom de Vierge de Villeneuve. On a beaucoup discuté sur la date de cette pièce charmante. Si elle appartient encore au XIV[e] siècle par la pureté de l'expression, elle annonce déjà un art moins simple et un style moins sévère. « Si le visage, dit M. Raymond Koechlin, demeure d'une gravité parfaite, les belles draperies logiques des précédentes statuettes commencent à faire place à des jets d'étoffe moins simples et moins naturels ; les plis se cassent et se contournent, et, pour demeurer, avec



Photo Neurdein.

Rue de l'Oratoire.

son allongement si élégant de la taille, avec sa polychromie si heureusement conservée, un des chefs-d'œuvre de l'art de l'ivoirier, elle ne marque pas moins un premier pas vers le maniérisme. »

Sur la place de l'église s'ouvre la rue la plus pittoresque de Villeneuve, une rue à arcades, que l'on nomme la rue de l'Oratoire. On y rencontre quelques belles façades de la Renaissance et les bâtiments de l'Hôpital, où se trouvent le tombeau d'Innocent VI et le musée de Villeneuve.

Le tombeau d'Innocent VI demeura jusqu'en 1835 dans une des chapelles de l'église de la Chartreuse, où il servait de niche à lapins. A cette époque, on décida de le transférer dans la chapelle de l'hôpital, et on lui

fit alors subir une restauration complète, terriblement maladroite. On a du moins restitué tant bien que mal la forme élégante du monument, les pyramides fleuries et ciselées qui se dressaient au-dessus du socle où le gisant était étendu.

Le petit musée de Villeneuve a naguère été dépouillé d'un des deux tableaux qui faisaient sa gloire : la *Pieta* maintenant au Louvre. On ne



Photo Langlois

Musée de Villeneuve-lès-Avignon.
Enguerrand Charonton. — Couronnement de la Vierge.

lui a laissé que le *Couronnement de la Vierge*. De lourdes et gauches restaurations ont gâté, dans certaines parties, le coloris léger et fin de cette peinture qui n'en reste pas moins une des œuvres françaises les plus précieuses du XV[e] siècle. M. l'abbé Requin a établi son état civil d'une façon indiscutable en publiant le texte d'un contrat passé en 1453, entre un prêtre, Jean de Montagnac, et le peintre Enguerrand Charonton, né dans le diocèse de Laon, et établi à Avignon depuis 1447. Le contrat imposait à l'artiste un programme très strict et que, sauf quelques détails insigni-

fiants, celui-ci a suivi de point en point : on peut s'en convaincre, en face de l'œuvre même. « Premièrement y doit être la forme de paradis, et, en ce paradis, doit être la Sainte-Trinité, et du Père au Fils ne doit avoir nulle différence, et le Saint-Esprit en forme d'une colombe et Nostre-Dame devant selon qu'il semblera mieux audit maître Enguerrand : à laquelle Nostre-Dame, la Sainte-Trinité mettra la couronne sur la tête. » Tel est bien le groupe principal du tableau. La ressemblance du Père et du Fils est frappante. La Vierge, la « benoîte » Vierge qui s'agenouille, les mains croisées sur la poitrine, est la plus belle et la plus tendre des filles d'Avignon. Des deux côtés de la Trinité, dans le Paradis, se presse une foule de personnages, tous énumérés dans le contrat, et tous minutieusement figurés par le peintre. Audessous du Paradis, Enguerrand Charonton devait représenter « une partie de la cité de Rome... et, outre la mer, une partie de Jérusalem », et, monument par monument, on lui désignait tout ce qu'il avait à peindre. Il ne négligea rien. Bref, il s'acquitta de sa tâche avec la conscience et la finesse d'un miniaturiste, et M. Georges Lafenestre ajoute : « mais d'un miniaturiste qui pourrait être fresquiste, et qui connaît les ampleurs d'étoffes et les richesses de tons des Van Eyck ». Peut-être est-ce là un peu surfaire le mérite d'une très belle œuvre, où l'on retrouve sans doute l'influence du goût florentin, comme l'a justement observé M. Lafenestre, mais qui garde, malgré tout, les caractères de la miniature.



Photo Mieusement.

Musée de Villeneuve-lès-Avignon.
Mignard : Sainte Roseline.

Les autres tableaux exposés dans les salles de l'hôpital sont de moindre

valeur. On y remarque cependant un *Christ en Croix* attribué à Philippe de Champaigne, et une charmante *Sainte Roseline* de Mignard. Cette dernière peinture serait, d'après une tradition plus ou moins certaine, le portrait de la célèbre marquise de Ganges dont l'assassinat fut



Photo des Monuments historiques.

Belle-Croix.

une des « causes célèbres » du XVII$^e$ siècle. Il faut encore citer un très beau masque de femme en marbre ; on dit, sans preuve, qu'il représente les traits de Jeanne de Laval, seconde femme du roi René.

Au sud de Villeneuve, sur la colline de Montaut, une haute ogive, soutenue par deux piliers, se détache en plein ciel ; en avant, une petite croix de fer est plantée sur un socle de pierre. Ce sont les restes de l'oratoire de Belle-Croix. L'ogive et ses deux piliers formaient l'un des côtés

d'un édifice quadrilatéral ouvert sur chaque face. La croix de pierre a été renversée. On ne fait rien pour préserver ces ruines qui bientôt disparaîtront : ce sera grand dommage.

Et le plus beau d'une promenade à Villeneuve, c'est peut-être le retour vers Avignon, à l'heure du soleil couchant, lorsque le Rhône roule des flots d'or et de pourpre, et qu'au-dessus des sombres verdures des îles, on croirait voir flamber le Palais des Papes.



Photo Neurdein.

Porte du Palais de Saint-Pierre de Luxembourg.



Photo Brun.

Saint-Didier et le Ventoux.

# CHAPITRE VIII

## LE COMTAT-VENAISSIN

I. Le Comtat avant l'annexion. — II. Valréas; Vaison et ses environs. — III. Carpentras et ses environs. — IV. Les environs d'Avignon. — V. Cavaillon et ses environs.

### I

En 1229, les Albigeois vaincus, le Comtat-Venaissin qui appartenait à Raymond VII de Toulouse, fut abandonné au Saint-Siège. Mais celui-ci n'en prit possession qu'en 1274; il le garda jusqu'au décret de la Constituante du 13 septembre 1791, décret que confirma le traité de Tolentino (19 février 1797).

Maîtres du Comtat-Venaissin, les papes élargirent leurs domaines par quelques acquisitions, dans le courant du XIV^e^ siècle (Valréas, Visan, etc.).

Si nous jetons les yeux sur une carte de l'État pontifical, nous voyons qu'il occupait plus des deux tiers de la superficie actuelle du département

de Vaucluse. A l'ouest, le Rhône le séparait du Languedoc, au sud, la Durance de la Provence. A l'est, sa frontière irrégulièrement tracée partait de la Durance (près de Mérendol), suivait les derniers contreforts du Luberon, traversait les montagnes de Vaucluse et englobait le Ventoux ; au nord, plus irrégulière encore, elle formait une boucle pour contourner Valréas et atteignait le Rhône entre Pierrelatte et le Pont-Saint-Esprit. Il y avait sur le territoire ainsi délimité deux enclaves, où l'autorité du pape ne s'exerçait point : Mondragon dont la souveraineté appartenait aux évêques d'Arles, et la principauté d'Orange. En revanche, le Saint-Siège possédait quelques petites villes situées hors du Comtat : Bonieux, dans le diocèse d'Apt, Vallouse dans celui de Die, Solerieu dans celui de Saint-Paul-Trois-Chateaux, etc...

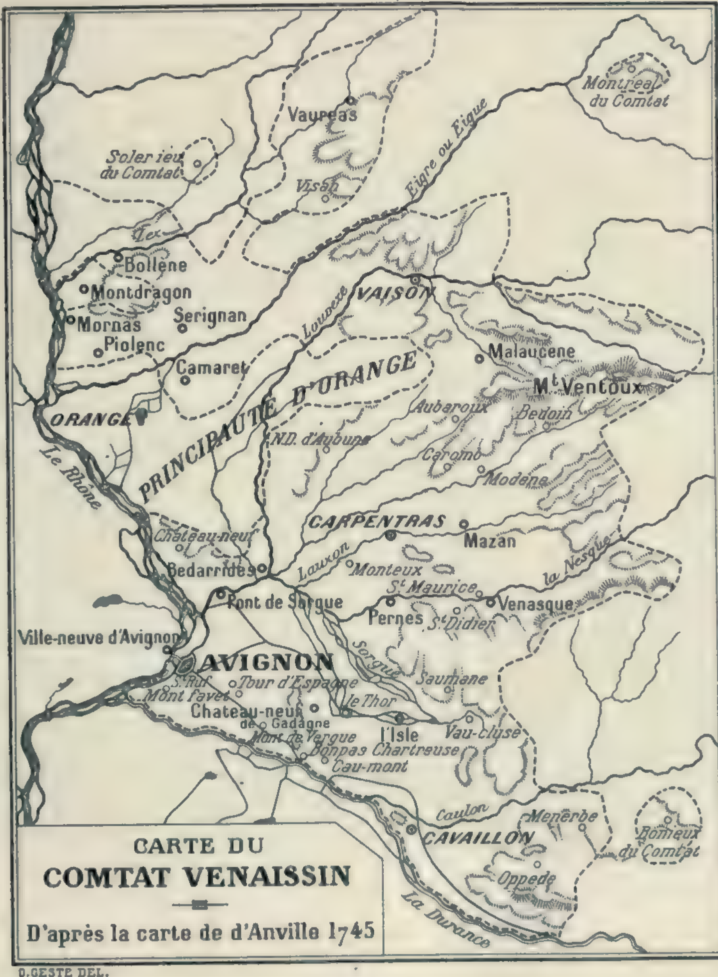
La capitale du Comtat fut Pernes, à l'origine, et Carpentras, à partir de 1320. Tant que les papes restèrent à Avignon, le pays fut gouverné par un recteur, ensuite par le légat qui résidait à Avignon. Mais, répétons-le, Avignon ne fit jamais partie du Comtat qui avait son administration, ses tribunaux, ses coutumes et ses États.

Pour connaître les mœurs et le gouvernement du Comtat-Venaissin en 1789, écoutons les propos qui s'échangeaient dans une auberge de l'Isle-sur-Sorgue, peu de temps avant l'annexion à la France.

Ce jour-là, M. L. P. Bérenger, « membre associé de l'Institut et des Académies de Toulon, Marseille, Vaucluse, Nîmes, Bordeaux, Lyon, Rouen, Besançon et Colmar », lisait Pétrarque sur les bords de la Sorgue, lorsqu'il fit la rencontre d'un Anglais. Celui-ci lui conta l'histoire d'un de ses amis qui avait choisi Vaucluse pour s'y noyer, puis lui confia qu'il s'en allait à Naples afin de voir des tremblements de terre et des volcans en feu. Ils furent ensemble jusqu'à l'Isle. L'Anglais fit faire du thé par son valet de chambre. Comme le mistral commençait de souffler, les deux voyageurs restèrent à l'auberge et la conversation tomba sur le Comtat. Voici ce que se dirent M. L.-P. Bérenger et Milord M... :

M... Se peut-il que la France ait rendu cette belle province ? La nature la lui a donnée : ce pays, dépendant d'un autre souverain, forme un voisinage dangereux pour les malfaiteurs, pour les marchands frauduleux et pour des légions de filles perdues. C'est une école de maximes ultramontaines, qui peut perpétuer les plus ridicules des préjugés, et les étendre au delà de toute la France ; c'est une barrière pour votre commerce, par les bureaux et les droits des différentes monarchies qui arrêtent et gênent vos opérations. Enfin, il est étonnant que les Avignonnais eux-mêmes ne sollicitent pas leur réunion.

B... Oui, très étonnant ; on prétend en effet qu'ils désirent d'être réunis. Il est vrai que la nature a incorporé ce pays à la monarchie française sans laquelle il ne peut subsister, et Rome devrait être le premier à le reconnaître, son intérêt est nul.




Carte du Comtat.

M... Et *son titre?*

B... *Son titre !* Ne parlons pas de cela, Milord ! Le *titre* du pape sur Avignon est plus légal que celui de tous les rois contemporains.

(Ici la conversation s'égara dans des considérations historiques aussi fastidieuses qu'inexactes.)

M... N'est-il pas injuste qu'une multitude d'hommes soit privée des avantages que leur donnent le sol et le climat ? Les inconvénients que

les Comtadins éprouvent par le défaut d'émulation et de circulation, rejaillit, ce me semble, sur toutes les autres provinces... Ce pays n'est pas peuplé à raison de sa fertilité : cela saute aux yeux ; les villes y sont mortes, les villages rares, les bords des rivières, ailleurs si couverts de hameaux, sont ici sans habitants et sans habitacles ; et cependant, que d'hommes ces contrées pourraient faire naître et multiplier !

B... Milord, vous raisonnez en politique ; mais daignez, je vous prie, observer en philosophe. Qu'importe, après tout, que ce pays-ci puisse renfermer plus d'habitants ! Il s'agit de savoir si ceux qui l'habitent sont heureux. Or, voyez, et jugez : ici *l'homme réduit aux 40 écus* paye, il est vrai, sa capitation ; mais on lui fait grâce du taillon, des aides, des gabelles, du sou pour livre et des vingtièmes. Ici, les moissons ne sont pas dévorées par un camp volant de commis et de collecteurs, plus cruels, plus dévastateurs que la grêle et les sauterelles, les publicains *n'y travaillent pas le pays en finance.* Le tabac vaut deux sols l'once ; le sel six liards la livre ; le vin deux sols le grand pot. Le pain et la viande y sont taxés à un prix bien raisonnable, qui accommode à la fois et le propriétaire et le consommateur. Ces plaines couvertes de verts mûriers, fournissent une énorme quantité de fort belle soie aux manufactures de Lyon et du Languedoc. Ces longues allées d'ormes, d'amandiers et d'oliviers, ces mille avenues de saules donnent le bois de chauffage, produisent des huiles et des fruits en abondance, et suppléent au manque des forêts. Tous ces canaux si bien aménagés, les eaux du Rhône, les bras de la Durance, ces saignées de la Sorgue avivent ces trèfles et ces luzernes, et sont comme les veines et les artères de ces pâturages féconds en herbes et en troupeaux. De là, les laines, les engrais, le bétail qui laboure, et le lait qui nourrit le laboureur. Pensez vous, milord, que la belle culture de tant d'héritages puisse exister dans cet état florissant, sans une population convenable, sans économie politique, sans bonheur ! Je suis loin de le croire, milord, je regarde au contraire ce pays-ci comme une des plus heureuses contrées du monde, et il faut, milord, que la plupart de vos compatriotes en fassent la même estime, puisque toutes ces campagnes sont actuellement habitées par des Anglais, et louées à bail : ici, propriété, sûreté, liberté ne sont pas de vains mots... J'y vois, quoi qu'on en dise, des mœurs douces, de la joie, de l'aisance, du calme...

L'Anglais ne répondit rien, but sa tasse de thé, et l'on passa dans la salle de l'auberge où le souper était servi. La chère fut exquise. « Le Frontignan et le Donzère corrigèrent la crudité des eaux de la Sorgue. »

J'ai cité cette page des *Soirées provençales* de Bérenger, parce que la vie libre et heureuse des sujets du pape y est dépeinte en peu de mots, et qu'en même temps y sont prévues les nécessités politiques qui devaient rendre l'annexion inévitable. Quant au tableau des campagnes comtadines, il nous frappe encore aujourd'hui par sa vérité. Ce pays fertile et souriant a passé par toutes sortes d'épreuves : la garance était une de ses principales ressources et les chimistes inventèrent l'*alizarine* artifi-



Photo des Monuments historiques.

Porte de l'église de Valréas.

cielle ; il possédait d'immenses plantations de mûriers, et survint la maladie des vers à soie ; ses vignobles étaient renommés et le phylloxéra les dévasta. Mais une nature indulgente et une terre féconde l'ont toujours consolé des malices du sort. Ses prairies, ses jardins et ses vergers continuent de lui dispenser la richesse, la seule richesse que de sages Provençaux aient jamais souhaitée, celle qu'on acquiert par un travail modéré, en écoutant le concert des cigales.

Il y a un trait du caractère comtadin que l'optimiste auteur des *Soirées provençales* a négligé, mais qu'on ne peut se dispenser de relever, c'est le goût des disputes. Ces joueurs de boules à la mine pacifique sont animés

es uns contre les autres des plus mauvais sentiments. Il faut lire leurs affiches électorales. Et qu'on ne prétende pas que c'est là un des effets du régime démocratique. Un poète comtadin du XVII[e] siècle, Esprit de Raimond-de-Mormoiron-de-Modène, qui fut l'amant de Madeleine Béjard et guerroya dans le royaume de Naples sous Henri de Lorraine, a composé contre ses compatriotes une satire virulente, *La Peinture du pays d'adiousias*, dont je citerai seulement deux strophes :

Quel plaisir de les voir tourmentés, quand on nomme
Les consuls d'une ville ou d'un bourg important !
Sylla ni Marius ne briguèrent pas tant
    Pour faire autrefois ceux de Rome.
    Quoique l'emploi soit aussi vain
    Qu'il fut grand au pays romain,
    On le recherche, on le frétille,
    *Qui pour enfler sa vanité,*
    *Qui pour honorer sa famille,*
*Qui pour goûter le pain de la communauté.*

Ce peuple est tellement plein de sollicitude
Qu'il semble être ennemi de son propre repos.
La concorde le trouble. Il cherche à tout propos
    Des matières d'inquiétude.
    Dans les hameaux les plus petits
    On voit trois ou quatre partis
    Qui vivent en anthropophages,
    Et font consister leur bonheur
    A détruire par leurs outrages
Du partisan contraire et la vie et l'honneur.

Et, maintenant que nous connaissons l'humeur des gens, parcourons les pays d'*adiousias*.

Dans ces notes très sommaires il ne sera parlé que de l'ancien état des papes, et non de tout le département de Vaucluse ; on se tiendra dans les limites du Comtat.

## II

*Valréas* est plus dauphinois que provençal. Jean XXII l'acheta en 1320 ; mais les rois de France protestèrent contre cette acquisition, et ils ne reconnurent qu'en 1450 les droits du Saint-Siège. Aujourd'hui, par une singulière anomalie, le canton de Valréas, enclavé dans le département de la Drôme, fait partie de celui de Vaucluse, comme si l'on s'était refusé

à démembrer l'ancien État pontifical. Mais ce souvenir importune sans doute les gens de Valréas, car ils ont jeté par terre les remparts flanqués de tours carrées qui donnaient à leur ville la physionomie d'une petite cité comtadine. De la vieille enceinte il reste seulement une pauvre tour isolée qui élève sa couronne de créneaux au-dessus des arbres du mail de Tivoli, ce qui lui a valu le nom, bien étrange pour une tour du XIV^e^ siècle, de « Tour de Tivoli ». Ici, d'ailleurs, l'aspect des constructions et la couleur des pierres ne sont encore qu'à demi méridionales.



Photo Brun.

**Vaison. — Château des comtes de Toulouse.**

Les rues de la ville ancienne gravissent les pentes d'un monticule isolé, rues tortueuses, sombres et raboteuses, où beaucoup de façades offrent encore des fenêtres à meneaux, des ornements de la Renaissance. (La gendarmerie est logée dans une jolie maison du XVI^e^ siècle.) A chaque pas, on découvre des églises transformées en greniers ou en écuries, des chapelles laissées à l'abandon. Un clocher carré du XVII^e^ siècle, dont d'élégants pilastres encadrent les ouvertures, surgit au-dessus des toits, débris unique d'un grand couvent des Cordeliers.

La ville est dominée par les ruines d'un château nommé le château Robert et par l'église. Cette église offre un singulier assemblage d'architectures diverses, parmi lesquelles on distingue un édifice du plus beau

roman (XII^e siècle) : il a probablement remplacé une autre église détruite dont certaines sculptures bizarres sont encastrées dans la muraille du midi. A l'extérieur de l'abside, les cinq pans coupés sont séparés par des pilastres, et chaque pan est décoré d'une double arcature soutenue par des colonnettes; c'est la seule partie de l'église qui n'ait pas été dénaturée par des constructions nouvelles. En avant du petit clocher roman, on en a bâti un autre formé de deux arcades ouvertes. Au XIV^e siècle, la nef a été prolongée de deux travées plus élevées, au XV^e, on lui a gauchement ajouté des bas côtés et des chapelles. Le temps qui souvent donne une sorte d'harmonie à des monuments ainsi remaniés n'a pu ici tout à fait réparer les maladresses des constructeurs. Cependant l'église de Valréas n'est pas une simple curiosité archéologique, elle possède deux admirables portes. L'une, ogivale, s'ouvre à l'extrémité de la nef; ses cinq archivoltes reposent sur des fines colonnettes et les feuillages des chapiteaux sont sculptés avec une extrême légèreté. L'autre, portail latéral de l'église romane, est composée d'une triple porte trilobée.

L'église de Valréas possède de beaux ornements sacerdotaux que lui a légués le cardinal Maury, et l'on y verrait, dit-on, de beaux tableaux, s'il ne régnait dans cet édifice une obscurité profonde.

Dans la partie basse de la ville, une magnifique maison, dont les deux ailes se terminent par des pavillons bas à terrasses, a été transformée en Hôtel de Ville. Elle a été bâtie, ou du moins restaurée, par Louis d'Esparron, marquis de Simiane, qui épousa Pauline de Grignan, la petite-fille de M^me de Sévigné. Ce beau monument est maintenant bien dégradé. Décidément, on n'accusera jamais les habitants de Valréas de donner dans la superstition de l'archéologie.

Entre Valréas et le Comtat proprement dit, les papes avaient tenu à se ménager un passage à travers le Dauphiné. C'est le territoire de *Visan*, la première ville que l'on rencontre en se dirigeant vers le midi. Clément VI annexa à ses États, au milieu du XIV^e siècle, cette petite place forte, construite par les Dauphins sur l'emplacement d'une villa romaine, et il en augmenta les défenses. Elle fut, au XVI^e siècle, prise, pillée et saccagée par le baron des Adrets. Son château et ses remparts sont ruinés. Mais sa vieille église romane, qui a subi autant de vicissitudes qu'en a souffert l'église de Valréas, est encore debout.

Cette partie du Comtat qui s'étend au nord de la principauté d'Orange est une triste contrée, sèche, pierreuse, couverte de petits bois rabougris, sans cesse balayée par une bise furieuse. Sur les lointains horizons se des-

sinent des collines aux lignes dures et déchiquetées, dont les cimes semblent porter des villes écroulées. Il y eut autrefois dans cette campagne des vignobles renommés, mais le phylloxéra ne les a pas épargnés. Cependant autour des villes et des villages, l'industrie humaine a créé de véritables oasis. *Sérignan*, gracieuse bourgade, élève au milieu des jardins et des prairies, sa vieille tour, reste unique d'un château qu'embellit le souvenir de Diane de Poitiers, et que les huguenots ont détruit.



Photo des Monuments historiques.

Vaison. — Cathédrale.

Nulle part la sauvagerie des guerres religieuses n'a exercé plus de ravages que dans ces pays voisins de la principauté d'Orange.

Si l'on se rapproche du Rhône, la nature devient plus souriante et plus fertile, mais les villes portent les traces de la même barbarie.

Sur les bords du Lez, *Bollène*, avec ses magnifiques platanes, est une des villes les plus aimables du Comtat. Posée sur un piédestal du plus beau style Louis XV, une grande statue de la Vierge accueille avec un geste d'opéra ceux qui entrent dans Bollène. Les rues sinueuses, les places ombragées, les boutiques sombres et familières, tout respire le charme de la Provence. Plus loin, les maisons s'étagent sur la pente

abrupte d'une haute colline : c'est le pittoresque quartier du Puy qui entourait jadis le prieuré de Saint-Martin. Les calvinistes brûlèrent ce vaste monastère; le cardinal d'Armagnac le fit rebâtir, mais un nouvel incendie le consuma au XVII^e siècle. Il n'en subsiste plus qu'une tour romane où l'on pratiqua, au XV^e siècle, d'élégantes ouvertures, et l'église avec son campanile, une pauvre église, bien altérée, bien défigurée.

Tout autour de Bollène, des ruines racontent d'effroyables dévastations. Près de la ville, ce sont, à côté d'une petite chapelle du XI^e siècle, les murailles écroulées du château de Bonzon ; vers le nord, au delà de l'Auzon, les débris de la forteresse de Barri, remparts gallo-romains et remparts carolingiens, qui furent démolis au temps de la croisade albigeoise; non loin de là, à Chabrières, les décombres d'une construction rectangulaire qui fut sans doute un poste de guetteurs.

*Mornas* était jadis sur le Rhône, il en est maintenant séparé par une belle plaine d'alluvion. Perché sur un roc, à plus de cent cinquante mètres d'altitude, son château semblait défier tous les assauts. Il fut pourtant pris par les calvinistes, repris par les catholiques, et, depuis, personne n'a réparé les brèches de ses murs. Le bourg qui s'étend au pied de cette citadelle possède encore une église du XII^e siècle et une chapelle de pénitents.

Plus au sud, *Piolenc* est assis sur un mamelon dont la base fut autrefois entourée de remparts circulaires, et dont le sommet porte un château et une église mi-romane, mi-gothique. Toutes les petites places démantelées de la vallée du Rhône présentent un aspect presque pareil. Chacune cependant se grave dans le souvenir par une particularité du site ou un détail d'architecture. A Piolenc, c'est une délicieuse moulure d'oves qui surmonte le portail de l'église.

Le site de *Vaison* est émouvant et magnifique. Sur la rive gauche de l'Ouvèze, une roche escarpée porte une ville fortifiée et les débris d'un grand château. Sur la rive droite, dans un cirque de collines, s'étend une vaste plaine, jonchée de débris antiques, où s'élèvent des édifices romans ; c'est aussi là qu'est bâtie la ville moderne. Les monuments et le paysage racontent des siècles d'histoire, depuis la conquête romaine jusqu'à la fin du moyen âge.

Vaison était une des principales cités de la Narbonaise ; il fut dès le III^e siècle érigé en siège épiscopal. Les Wisigoths, les Francs, les Arabes le saccagèrent. Mais, les invasions passées, une ville nouvelle fut construite sur les ruines et avec les ruines de la ville romaine ; elle

était gouvernée par ses évêques. Les comtes de Toulouse s'en emparèrent ; pour s'y maintenir, ils établirent leur forteresse sur la hauteur abrupte qui domine le cours de l'Ouvèze, et un bourg naquit autour du château. Vaison passa aux papes avec le reste du Comtat. Mais, à la fin du XIV^e siècle, au temps des guerres du Grand Schisme, toute la population déserta la plaine, et se mit à l'abri derrière les remparts qui entouraient la citadelle. Puis, plus tard, lorsqu'elle put le faire en toute



Photo des Monuments historiques.

Vaison. — Pont romain sur l'Ouvèze.

sécurité, elle abandonna ce nid d'aigle imprenable, mais incommode, passa de nouveau la rivière, et construisit ses maisons avec ce qui restait des édifices anciens.

Il y eut donc ici trois villes : la ville antique et la ville romane, toutes deux dans la plaine, la ville gothique sur le rocher.

Le sol de Vaison recélait d'innombrables médailles, vases et statues qui sont aujourd'hui dispersés dans les musées d'Europe. On distingue dans les murailles de toutes ses constructions des inscriptions, des fragments de corniches et des morceaux de sculpture. Mais le pont d'une arche jetée sur l'Ouvèze, les quais qui, sur une longueur de plus de cent mètres, bordent la rivière et supportent des maisons modernes, enfin les

restes d'un théâtre, voilà les seuls monuments antiques de Vaison. Ils sont peut-être insignifiants pour l'archéologue, les restes de ce théâtre : deux arcades seulement demeurent debout ; la végétation recouvre les gradins taillés dans le roc d'une petite colline, et quelques débris de sculpture sont encastrés pêle-mêle dans un mur. Mais ces ruines sont au fond d'un charmant jardin, coupé d'avenues de mûriers, et, par un beau jour de printemps, quand les verdures luisent sous le



Photo des Monuments historiques.

Vaison. — Cloître de la cathédrale.

soleil et que de grands iris décorent les vieilles pierres, ces pauvres décombres évoquent, telle est la magie du ciel de Provence, les plus douces visions que la Grèce ait laissées dans notre mémoire.

Deux admirables édifices attestent l'importance de la ville épiscopale : la cathédrale et l'église Saint-Quenin. La cathédrale, à l'écart de la ville d'aujourd'hui, offre cet aspect mélancolique des églises isolées qui ne participent pas à la vie familière de la cité. On dirait un bibelot, mais un magnifique bibelot. Avec son abside flanquée des deux absidioles, sa tour carrée, sa coupole octogone, sa nef voûtée en tiers-point, ses bas côtés étroits, cette basilique offre un beau modèle du roman

provençal. Elle porte la trace de bien des restaurations successives, depuis l'époque mérovingienne jusqu'au XIIIe siècle ; M. Labande, qui l'a étudiée avec un soin scrupuleux, y voit la main de six constructeurs différents ; mais l'œuvre n'en est pas moins harmonieuse. Sur la face nord, au-dessous d'une corniche imitée de l'antique, se déroule une longue et mystérieuse inscription qui a épuisé la sagacité des épigra-



Photo des Monuments historiques.

Vaison. — Saint-Quenin.

phistes. Du même côté, un beau cloître, dont quelques chapiteaux sont de la meilleure sculpture romane, abrite sous ses galeries des sarcophages, des croix de pierre, des fragments d'architecture antique et d'architecture médiévale, des sculptures romaines, sortis du sol de Vaison. La cathédrale fut à peu près abandonnée quand une autre église eut été bâtie dans la ville haute (1464). Au XVIIe siècle, elle était confiée à la garde d'un hermite. Revoil l'a restaurée au XIXe siècle. Quant à Saint-Quenin, c'est une merveilleuse petite église dont la nef a été reconstruite, il y a trois cents ans, mais qui a gardé intacte son abside triangulaire, — plan singulier dont nous ne croyons pas qu'il

existe un autre exemple. Chaque angle est flanqué d'une colonne et décoré de pilastres que surmontent de magnifiques chapiteaux corinthiens. Des panneaux de sculpture antique forment une frise opulente au-dessous de la corniche. Longtemps on prit ce délicat chef-d'œuvre pour un temple de Diane. Les archéologues ont ruiné cette légende. Mais les lignes de l'édifice sont si pures, la construction, comme le décor, montre un si surprenant mélange d'élégance et de force qu'on pense aux



Photo des Monuments historiques.

Chapelle du Groseau.

plus parfaites créations de l'art ancien, et qu'ici, ce n'est plus seulement le prestige du ciel qui nous fait songer à la Grèce.

Si l'on passe le pont romain, on entre dans l'autre ville, celle qui, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, se mit sous la protection du château. Le beffroi surmonte la porte du bourg. Désertes et pierreuses, les rues montent en lacets entre les maisons du moyen âge. D'une terrasse solitaire, voisine de l'église, on peut contempler la vallée de l'Ouvèze et comprendre les destinées passées de Vaison. Puis, à mesure que l'on gravit la pente, les constructions prennent un aspect plus ruineux. Sur la cime, la forteresse élève son donjon découronné, et comme le rocher surplombe un profond ravin, l'imprenable château paraît suspendu au-dessus de l'abîme.

Dans la verdoyante vallée du Groseau, affluent de l'Ouvèze, au milieu des grasses prairies que sillonnent des allées de saules et de mûriers, *Malaucène* enveloppe de ses maisons un monticule que surmontait jadis un château. Un calvaire a remplacé le château rasé. Des cyprès bordent la lente montée qui conduit à cette plate-forme, et d'autres environnent la croix. De la terrasse, on découvre, par-dessus les toits et les platanes de Malaucène, la douce campagne étalée au pied des escarpements du Ventoux ; et ces paysages encadrés de cyprès montrent une grâce



Photo Brun.

Château du Barroux.

presque toscane. Une église sans caractère et un grand beffroi, surmonté d'un de ces délicats ouvrages de fer qui coiffent si joliment les tours carrées des vieilles villes provençales, ce sont tous les monuments de Malaucène. Mais, en remontant la vallée du Groseau, l'on rencontre bientôt, au milieu d'un bouquet d'arbres, une petite église romane à coupole. A cette place, à côté d'un couvent de moines de Saint-Victor de Marseille, Clément V s'était fait bâtir une habitation. Le monastère et la résidence papale furent démolis pendant les guerres de religion. La chapelle seule a subsisté. L'abside qui, du dehors se présente comme une construction rectangulaire, se partage à l'intérieur en trois absidioles. La coupole était couverte de peintures dont il reste seulement des vestiges. A l'extérieur, une frise admirable de rinceaux et de masques sculptés n'a pas péri tout entière.

Un peu plus loin le Groseau sort, abondant et limpide, d'une cavité profonde, au pied d'une falaise rocheuse, site charmant qui est comme une réduction de celui de Vaucluse; mais les hommes l'ont moins maltraité.

Au sud de Malaucène, entre l'ancien diocèse de Vaison et l'ancien diocèse de Carpentras, un des contreforts du Ventoux dresse ses crêtes en dent de scie, au-dessus de vallons ravinés, pelés et rocheux; mais, passée la ligne de faîte, au pied des ruines d'un superbe château de la Renaissance, le Haut-Barroux, s'ouvre un immense horizon, et, jusqu'aux lointaines Alpines se déroule la grande plaine du Comtat, terre de joie et de beauté, qui a reçu le divin présent d'une lumière éclatante et de fontaines intarissables, comme la Huerta de Valence, comme la Conque de Palerme.

## III

Une vieille porte de ville ogivale, des ruelles raboteuses derrière des remparts à demi écroulés, de belles allées de platanes enveloppant l'ancienne enceinte, et, sur de petites places ombreuses, de gentilles fontaines, dont quatre mascarons versent l'eau dans une vasque à pans coupés, voilà le portrait de toutes les bourgades disséminées au pied du Ventoux. Comme toutes ont même charme et même pittoresque, citons seulement : *Caromb*, dont la belle église du XIV[e] siècle renferme les restes indignement dégradés du tombeau d'Etienne de Vaësc, conseiller de Charles VIII; *Modène* où l'on voit les débris du château qu'habita le peintre du *pays d'adionsias; Bedouin* qui possède une église du XVIII[e] siècle; *Mazan*... qui vaut mieux qu'une simple mention. « Un instant dans nos murs, toujours dans nos cœurs », lit-on sur une des portes de Mazan. Le moyen de ne pas s'arrêter chez des gens aussi affectueux! Sans doute les Mazanais ont eu le plus grand tort de reconstruire de fond en comble leur vieille église; mais leur ville est encore riche en belles façades du XVII[e] siècle, et leur cimetière est le plus étrange et le plus émouvant des cimetières du Comtat. Il occupe une éminence, hors la ville, et les murs de soutien qui l'entourent sont surmontés par une longue suite de sarcophages gallo-romains qui forment de véritables créneaux; au centre est une vieille chapelle à demi souterraine; un magnifique piédestal Louis XV supporte une croix de fer, et de là on découvre toute la chaîne de collines qui du Ventoux va s'inclinant jusqu'au Rhône. Enfin à Mazan naquit et vécut Jacques Bernus, le plus célèbre des sculpteurs comtadins : en

Avignon, nous avons déjà rencontré quelques-unes de ses œuvres, nous en verrons d'autres à Carpentras.

Quand, au sortir de combes profondes et verdoyantes, la Nesque débouche dans la plaine du Comtat, elle baigne — d'une eau peu abondante — le pied d'un promontoire escarpé que couronne *Vénasque*. Des vergers couvrent les pentes du rocher ; au sommet apparaissent le château, les maisons du bourg et l'église. Du château il reste trois



Photo Brun.

Caromb. — Place et fontaine.

tours imposantes ; le village est pittoresque ; l'église, mi-romane, mi-gothique, possède une belle cuve baptismale et un curieux tableau représentant le crucifiement, peinture un peu caricaturale, qui date, vraisemblablement, des premières années du XVI^e^ siècle. Mais la principale curiosité de Vénasque, c'est son baptistère. Comme tant d'autres monuments de Provence, on l'a pris d'abord pour un temple antique, un temple de Vénus, ce qui, du même coup, fournissait aux étymologistes le moyen d'expliquer le mot de Vénasque. En réalité, cette petite église a été bâtie vers la fin du VI^e^ siècle, ou dans les premières années du VII^e^, puis restaurée au XIII^e^. Comme dans la cathédrale de Vaison, l'on a utilisé ici des débris de marbre enlevés à des monuments plus anciens. Le plan présente un trapèze irrégulier sur lequel s'ouvrent quatre

absides en demi-cercle. Les défectuosités de la construction, la grossièreté de l'appareil, la disproportion des colonnes et des chapiteaux posés à l'entrée de chaque abside, la maladresse avec laquelle sont sculptés d'autres chapiteaux, ceux-là du même temps que le baptistère, tout révèle une époque de demi-barbarie. Au milieu du dallage, une cavité marque la place où se trouvait la cuve baptismale. La forme extérieure de l'édi-



Photo des Monuments historiques.

Baptistère de Vénasque.

fice disparaît sous des bâtiments construits plus tard. D'une petite terrasse ménagée par les derniers restaurateurs, au bord du rocher à pic qui porte l'édifice, le regard s'étend sur la plaine et sur le Ventoux : la splendeur du site dédommage ceux que ne toucherait pas la mystérieuse étrangeté d'une chapelle mérovingienne.

A *Saint-Didier* un beau château de la Renaissance — transformé en établissement d'hydrothérapie — est accompagné d'un parc admirable dont les arbres centenaires entourent des pièces d'eau. Toute cette région du Comtat est, d'ailleurs, celle où l'on voit les arbres les plus magnifiques :

d'énormes chênes rouvres y mêlent leur feuillage à celui des chênes verts.

*Pernes* est peut-être la ville où le site, les mœurs et les édifices montrent de la manière la plus frappante le caractère original des petites cités comtadines.

Pernes, après avoir été, pendant les premières années du XIV^e siècle, la capitale du Comtat, conserva dans la suite les franchises d'une ville libre; son peuple turbulent s'insurgeait chaque fois qu'on faisait mine de toucher à ses privilèges, il ne toléra jamais d'être inféodé à aucun



Photo Brun.

Pernes. — Église Notre-Dame de Nazareth.

seigneur. L'histoire de Pernes est pleine de légendes et de grands souvenirs : sainte Marthe pria et évangélisa dans une chapelle souterraine qu'a recouverte l'église Notre-Dame-de-Nazareth; le troubadour Durand était un tailleur de Pernes; dans le couvent des Grands-Augustins, Luther a demeuré plusieurs jours, lors de son voyage à Rome; et l'on vous montrera dans la basse ville la maison où naquit Esprit Fléchier.

L'hôtel de ville est l'ancien hôtel des Brancas : dans la cour, une vieille fontaine moussue et de magnifiques platanes; dans les salons, des peintures formant frise, à la mode provençale. Des treilles en auvent décorent les rues sinueuses. Sur les façades des logis, on aperçoit de charmants vestiges de meneaux et de pinacles fleuris. A l'intérieur d'une

tour carrée, la tour Ferrand, d'étranges et grossières peintures du XIII$^e$ siècle représentent une Vierge, un Saint-Christophe et des scènes de bataille et de tournoi. Au sommet de l'éminence autour de laquelle se sont groupées les maisons de la bourgade, se dresse un haut beffroi surmonté d'une élégante cage de fer servant de clocher : c'est la tour de l'ancien château des comtes de Toulouse, qui devint plus tard le monastère des Grands-Augustins. A tous les carrefours, de jolies fontaines lancent leurs eaux claires dans les grandes vasques où les chevaux viennent s'abreuver.



Photo Brun.

Pernes. — Pont sur la Nesque et remparts.

L'ancienne église est hors les murs, c'est une belle basilique romane dont le porche très mutilé rappelle par son dessin et son décor celui de Notre-Dame-des-Doms. Devant cette église la Nesque forme le fossé du rempart, et les broussailles et les saules qui couvrent ses berges cachent le pied des murailles dorées ; l'arche d'un petit pont soutient le porche rustique d'une petite chapelle ; au delà s'ouvre la porte de ville entre deux tours rondes à mâchicoulis ; plus haut, sur le tertre du château, jaillissent des cyprès ; plus haut encore, la tour de l'horloge dessine en plein ciel ses légères, ses capricieuses ferronneries.

Au XIX$^e$ siècle, les Carpentrassiens ont eu deux idées bien fâcheuses. Ils ont jeté par terre leurs remparts et n'ont laissé debout que la tour

de la porte d'Orange, magnifique morceau d'architecture militaire dont la vue suffit à nous emplir d'indignation contre les fous qui rasèrent le reste de l'enceinte. Ensuite ils ont bâti chez eux un grand passage vitré, à l'instar de Paris ou de Lyon, que l'on nomme le passage Boyer : rien ne saurait traduire la physionomie piteuse et ridicule de cette



Photo des Monuments historiques.

Pernes. — Fontaine.

immense galerie déserte, inutile, au milieu de la ville comtadine aux rues tournantes, aux places bordées de porches ; les murailles du moyen âge ont gardé plus de vie et de jeunesse que cette construction saugrenue, déjà d'une accablante vétusté.

Ce double méfait nous inclinerait d'abord à penser que les Carpentrassiens n'ont pas tout à fait volé leur légendaire réputation de nigauderie. Mais leur ville reste, malgré tout, si charmante, son ciel et sa campagne lui donnent un agrément si vif, ses beaux monuments manifestent

d'une manière si persuasive le goût de ses artistes qu'on ne tarde pas à reconnaître l'injustice du brocard populaire.

Des boulevards ombragés entourent la ville; on y peut goûter les admirables tableaux que forment, selon les caprices de la lumière, les vergers, les prairies, les bastides isolées que signalent des groupes de cyprès, les villages à demi voilés par leurs grands platanes, les collines couvertes d'oliviers et de chênes, les pentes nues du Ventoux. Et après s'être enivré du spectacle de ces magnifiques horizons, c'est un joli divertissement de flâner à travers la petite capitale encore tout imprégnée de sa gloire ancienne, car, jusqu'à la Révolution, *Carpentras* fut la capitale du Comtat-Venaissin, la résidence du Recteur qui gouvernait au nom du Pape, le siège d'un évêché et d'une chambre apostolique, le lieu de réunion des États de la province. Maintenant, à vrai dire, ce n'est plus qu'une modeste sous-préfecture. Mais le luxe des vieux hôtels montre encore l'importance de la cité d'autrefois. Ici de nobles logis du XVII[e] siècle, là une gracieuse maison de la Renaissance, ailleurs une façade à cariatides. Parmi ces demeures anciennes, il en est que l'on n'a pas encore dépouillées de leurs décorations; toutes les peintures ne sont pas effacées; toutes les boiseries n'ont pas été brocantées. Dans l'ancien hôtel de Thezan où est logée la sous-préfecture, un appartement a gardé son décor, ses tapisseries et même ses meubles du XVIII[e] siècle, ensemble harmonieux d'une élégance un peu tourmentée, un peu comtadine, et qui, par cela même, nous enchante, car il nous rend sensible la nuance particulière du goût et des mœurs de cette province.

A l'intérieur de la ville, ni le tracé des rues ni l'aspect des maisons n'ont été beaucoup modifiés depuis l'annexion à la France. Un seul quartier a été démoli, celui de l'ancien ghetto. Les hautes et sordides maisons où était enfermée la communauté juive de Carpentras (il y eut jusqu'à 2.000 israélites, au XVII[e] siècle), ont été démolies. On n'a conservé que le massif de constructions qui renfermait la synagogue. Ce temple est une vaste salle rectangulaire à deux étages, le second qui forme tribune est réservé aux femmes. Les murs y sont couverts de beaux et sobres lambris sculptés de style Louis XIV. De magnifiques lustres en cuivre pendent au plafond. Dans le même bâtiment, des couloirs tortueux conduisent à la boulangerie où l'on fabrique le pain azyme, et où depuis le moyen âge rien n'a changé. Par un étroit escalier on descend jusqu'à une grande piscine souterraine où l'on baignait les fiancées, la veille des noces.

La place laissée libre par la démolition du ghetto est la plus vaste

de Carpentras. Ailleurs les rues s'entrecroisent en d'étroits carrefours. Elles ont du reste de délicieux caprices, les rues de Carpentras : elles font des courbes, des coudes et des crochets, comme si elles voulaient chercher l'ombre et fuir le mistral, et elles contournent patiemment les enclos des anciens couvents et les jardins des vieux hôtels, laissant voir soudain, par-dessus la crête d'un mur, des cîmes orgueilleuses d'ormes ou de platanes.

Saint-Siffrein, la cathédrale ogivale de Carpentras, paraît être la cin-



Photo Brun.

Carpentras. — Boulevard des Platanes.

quième église édifiée à cette place. La première datait du VIe siècle ; une seconde fut bâtie à l'époque carlovingienne ; la troisième dédiée à saint Pierre fut élevée au Xe siècle, et la quatrième à la fin du XIIIe siècle par l'évêque Geoffroy de Garosse. Des deux premières, il ne reste aucun vestige. De la troisième il n'est pas impossible de supposer que certains débris ont été utilisés dans la construction de la quatrième. Quant à celle-ci, elle n'a point disparu tout entière ; à côté du chœur de l'église actuelle, on peut en voir les restes imposants, le mur latéral du nord, une portion de la voûte, la coupole et le clocher.

En 1404, l'antipape Benoît XIII qui venait de s'évader d'Avignon, songeait à s'établir à Carpentras, et ce fut lui qui fit élever la nouvelle cathédrale dédiée à saint Siffrein. Le premier architecte de l'église était

un breton, Colinus Thomacii de Dinan ; il bâtit le chevet et les deux premières travées de la nef. Puis l'ouvrage fut suspendu ; il ne fut repris qu'à de longs intervalles, et la cathédrale fut consacrée cent seize ans après la pose de la première pierre.

Le portail du midi, délicatement dessiné et sobrement orné, s'ouvre sur une petite place que décorent une gentille fontaine à la mode comtadine et la gracieuse façade d'un hôtel du XVIII^e siècle, tableautin qui, dans la mémoire du passant, restera comme un des plus agréables souvenirs de Carpentras. La façade occidentale est un simple mur, par lequel on a fermé la nef, lorsqu'on a renoncé à la prolonger d'une dernière travée. Sur ce pignon qu'encadrent deux tourelles octogones et que soutiennent deux contreforts ornés de pilastres fleuris, on a, au commencement du XVII^e siècle, plaqué un décor classique à pilastres, ouvert trois portes et disposé six colonnes de marbre rouge enlevées au baptistère de Vénasque. Tout cela jure avec le style du monument et quelques personnes s'en indignent. Mais ce placage ne manque pas d'élégance. Il est « dans le style, » comme on dit, le clocher neuf dont, en ces dernières années, on vient d'affubler Saint-Siffrein ; il est « dans le style », mais d'une diabolique laideur !

L'intérieur, à une seule nef, sur laquelle s'ouvrent des chapelles latérales rappelle dans ses dispositions générales les églises ogivales d'Avignon ; cependant les voûtes retombent ici sur des colonnettes à chapiteaux et non sur de simples consoles. Cette cathédrale est abondamment décorée de tableaux. Les chapelles sont pleines de Mignard, de Parrocel et de Duplessis. Dans le chœur a été placée une peinture du XV^e siècle qui représente le couronnement de la Vierge entre saint Michel et saint Siffrein : l'exécution en est un peu sèche, mais la Vierge — très italienne — est d'une parfaite beauté. A l'entrée du chœur, à la table de communion, aux balcons des tribunes, on voit des grilles délicates et légères. A droite du chœur, de jolis bas-reliefs encadrent l'armoire aux saintes huiles. La chapelle de la Sainte Vierge renferme un somptueux autel italien qui provient d'un monastère de Carmélites.

M^gr Laurent Buty, nommé en 1691 à l'évêché de Carpentras, voulut embellir sa cathédrale et, d'accord avec son chapitre, il s'adressa à Jacques Bernus de Mazan, que quelques œuvres charmantes avaient déjà rendu célèbre dans le Comtat. Bernus avait alors quarante-deux ans. Fils d'un artisan qui taillait le bois et sculptait des rétables d'église, il avait reçu à Toulon les leçons de Nicolas Levray, qui avait introduit la sculpture navale dans l'arsenal ; puis après avoir travaillé à Avignon

il était revenu au pays natal, auprès de son père, et avait exécuté pour la cathédrale de Carpentras le tombeau d'un évêque, que la Révolution a détruit. Mgr Buty lui commanda tout d'abord un maître-autel. L'œuvre de Bernus, en bois doré, est d'une grande simplicité : deux piliers forment avant-corps de chaque côté de l'autel, offrent pour tout décor des médaillons, et supportent deux anges en adoration ; au-dessus du tabernacle s'élève une exposition, destinée à recevoir le Saint-Sacre-



Photo Isnard.

Carpentras. — Intérieur de la Synagogue.

ment, et où sont sculptées des guirlandes. L'autel était à peine achevé que Mgr Buty demandait à Bernus de composer une gloire, sur le modèle de la gloire de Saint-Pierre ; pour s'inspirer de l'œuvre du Bernin, Bernus dut se contenter d'une simple gravure, il n'était jamais allé à Rome. Puis il décora le chœur tout entier : six grands cadres sculptés, séparés par des pilastres cannelés, reçurent des peintures représentant la vie de Saint-Siffrein ; des statuettes d'anges, au pied des pilastres, et des figures allégoriques, sur les frontons des cadres, complétaient ce grand travail. Tout fut achevé et posé en 1704, puis couvert de dorure. « Il devait être beau, écrit M. l'abbé Requin,

auteur d'une biographie de Bernus, le chœur de Saint-Siffrein, lorsque Bernus eut donné le dernier coup de marteau à son œuvre! L'autel, sévère comme la base d'un temple grec, surmonté de ses deux anges adorateurs et servant de piédestal à cette gloire tout étincelante aux rayons du soleil, à la clarté des flambeaux sacrés, avec son fouillis de têtes d'anges... ; puis, sur les côtés, ces magnifiques boiseries, ces statues, ces anges qui semblent relier l'autel à la gloire et former comme



Photo des Monuments historiques.

Carpentras. — Façade de l'Hôtel-Dieu.

le cadre de toute cette splendeur! » Enfin Mgr Buty chargea Bernus d'exécuter son tombeau.

Que reste-t-il de l'œuvre de Bernus à Saint-Siffrein? Le Tombeau de l'évêque est encore à sa place, à gauche de l'entrée du sanctuaire, mais bien mutilé ; des têtes ont été cassées et remplacées ; des figures allégoriques ont disparu ; ce n'est pas sur ce monument informe et restauré qu'on peut juger Bernus. Après la mort de l'évêque, son successeur, Mgr Abbati s'empressa de disloquer l'ensemble des sculptures du chœur. Il fit transporter les peintures et leurs cadres au-dessus de la porte occidentale ; quatre panneaux s'y trouvent encore, les deux autres sont perdus. Les statuettes dorées restèrent dans le chœur. Quant au maître-autel, il fut maintenu dans le sanctuaire, jusqu'en 1845, on le

mit alors dans une sacristie et, depuis, il échoua dans la chapelle du lycée — une charmante chapelle à coupole du XVII^e siècle ; il y est encore ; les anges adorateurs sont demeurés dans la cathédrale. Malgré les mauvais traitements qu'elle a subis, la décoration du chœur de Saint-Siffrein est l'œuvre de Bernus la plus propre à nous révéler le talent souple et séduisant du sculpteur mazanais, cet accent de naïveté et de tendresse, grâce auquel il corrige l'emphase et la mièvrerie des



Photo des Monuments historiques.

Carpentras. — Escalier de l'Hôtel-Dieu.

conventions académiques. Si l'on n'est pas insensible au charme de cette statuaire à la fois populaire et maniérée, pompeuse et touchante, il faut, sans quitter Carpentras, se rendre à l'église de l'Observance : on y a recueilli les débris d'un beau groupe de Bernus qui représente saint Bruno et saint Maurice agenouillés aux pieds de la Vierge : les deux saints prient avec la plus émouvante expression de ferveur et de confiance.

Le palais épiscopal devenu, depuis plus d'un siècle, le palais de justice, est voisin de la cathédrale. Il a été élevé, vers 1650, par le cardinal Bichi, évêque de Carpentras, sur les plans de l'architecte Fran-

çois du Royers de la Valfenière. La façade en est d'un noble dessin, d'un style sobre et sévère. Les anciens appartements de l'évêque servent aujourd'hui de salles d'audiences. La Cour d'assises se tient dans un vaste salon où se réunissaient autrefois les États de la province : les poutres apparentes du plafond y sont peintes en grisaille rehaussée d'or ; au-dessous du plafond, règne, sur les quatre faces de la pièce, une frise de peintures mythologiques ; il n'est pas facile de discerner le lien ni même le sens de ces compositions guerrières, champêtres allégoriques, mais le coloris en est agréable, et elles forment un joli décor ; on les a attribuées à Nicolas Mignard, comme on a fait de toutes les peintures murales du XVII^e^ siècle, à Avignon et dans le Comtat ; des lambris sculptés recouvrent la muraille au-dessous de la frise, ils datent de 1780. La chambre à coucher de l'évêque (actuellement chambre du conseil), avec son alcôve fermée d'une lourde balustrade dorée, ses peintures et ses boiseries, est d'une grande somptuosité. Il y a encore de bonnes peintures dans une salle voisine, que l'on a sottement partagée par des cloisons. Dans la pièce où se tiennent les audiences du tribunal correctionnel, une suite de paysages nous montre les villes et les villages du diocèse de Carpentras.

Un petit arc de triomphe romain est conservé dans la cour du palais. Ce monument, qui resta longtemps enfoui dans des cuisines, est fort dégradé. C'est une arcade soutenue par des pilastres cannelés et rudentés jusqu'au tiers de leur hauteur. La partie qui surmonte l'archivolte a été détruite. Des deux grands bas-reliefs qui décoraient les faces latérales, l'un est à peu près effacé, l'autre représente deux prisonniers de stature colossale. Les archéologues ne sont pas d'accord sur l'âge du monument.

Au fond de la même cour, s'élève le bâtiment des prisons ; il fut bâti sur l'emplacement du cloître de la cathédrale, démoli en 1829. De cette belle construction romane il reste seulement quelques débris de chapiteaux recueillis au musée d'Avignon, et deux colonnettes que l'on voit au musée de Carpentras.

Au milieu du XVIII^e^ siècle (1735-1757), le diocèse de Carpentras fut gouverné par un prélat savant et charitable, M^gr^ d'Inguimbert. D'abord attiré vers la vie solitaire, il s'était enfermé dans un monastère de Trappistes réformés, aux environs de Florence ; puis il avait enseigné la théologie à l'Université de Pise. Appelé à Rome par Clément XI, il devint le bibliothécaire du cardinal Corsini, et, quand le cardinal Corsini ceignit la tiare sous le nom de Clément XII, il

fut le plus intime conseiller du nouveau pape. Son désintéressement le fit jalouser à la cour de Rome et ses ennemis l'obligèrent de s'éloigner. Alors Clément XII le nomma évêque de Carpentras. De son long séjour en Italie il rapportait le goût des beaux arts et l'amour des livres. Sa bonté, son esprit, sa tolérance, la simplicité toute monastique de ses mœurs furent bientôt populaires. Par ses aumônes et ses fondations il rendit sa ville plus heureuse et plus belle; il la marqua pour ainsi dire de son empreinte, et de magnifiques établissements y rappellent toujours son souvenir. Il donna à sa cathédrale la grille élégante qui ferme le sanctuaire; il fit achever la reconstruction de la petite chapelle de Notre-Dame-de-Santé, lieu de pèlerinage cher aux Carpentrassiens; il embellit le château épiscopal de Saint-Félix, sur le territoire de Malemort. Mais deux œuvres surtout assurent sa gloire: la construction de l'Hôtel-Dieu et la fondation de la bibliothèque de Carpentras.



Photo des Monuments historiques.

Tombeau de Mgr d'Inguimbert, par E. d'Antoine.

Les plans de l'Hôtel-Dieu furent dressés par Antoine d'Allemand, seigneur de Fenouillet. (Le même, quelques années auparavant, avait construit le bel aqueduc qui traverse de ses arches élégantes la campagne de Carpentras, et amène à la ville les eaux de la source de Caromb.) Les travaux furent dirigés par Lambertin, architecte de la ville.

La façade du pavillon central offre un fronton triangulaire et une

balustrade ornée de vases. Au rez-de-chaussée, l'apothicairerie montre le délicieux décor de ses potiches bleues et de ses armoires peintes ; un grand crucifix pend au mur ; les boiseries sont couvertes de camaïeux délicats représentant des jeux d'amours, des paysages ou des singeries. Un superbe escalier conduit au premier étage où sont aménagées les salles des malades, vastes, lumineuses, avec des terrasses donnant sur le plus beau des horizons. Dans l'élégante chapelle s'élève le tombeau de Mgr d'Inguimbert : entre deux gracieuses figures allégoriques la *Science* et la *Charité*, un cippe très haut porte le buste de l'évêque. Ces sculptures sont encore d'un artiste carpentrassien, Étienne d'Antoine (1737-1809), qui a rempli Marseille et Montpellier de ses œuvres charmantes.



Photo Brun.

Carpentras. — Arc de Triomphe.

Sur la place qui précède l'Hôtel-Dieu on a dressé, en 1858, la statue en bronze du fondateur de l'hôpital. Il faut féliciter les Carpentrassiens d'avoir ainsi manifesté leur gratitude ; mais il ne faut pas féliciter le sculpteur qui fut leur interprète.

D'Inguimbert acheta, à Aix, la bibliothèque et les collections du président de Mazauges, et les fit transporter sur douze charrettes qui passèrent à temps la Durance, car le Parlement de Provence, désireux de mettre la main sur ces livres et ces objets d'art, avait lancé la maréchaussée à la poursuite du convoi. Telle fut l'origine de la bibliothèque

et du musée de Carpentras. Depuis 1745, les collections de d'Inguimbert se sont beaucoup enrichies.

La bibliothèque renferme plus de 50,000 volumes, de très rares éditions du XVI[e] siècle, d'inestimables manuscrits, comme ceux de Peiresc, une suite d'ouvrages sur le Comtat réunis et légués par le docteur Barjavel, une riche collection de partitions et d'ouvrages relatifs à la musique, etc... Quant au musée, il compte de précieux objets d'art (de beaux meubles, des faïences et des verreries, des bronzes, des fragments antiques, une crosse du X[e] siècle ayant appartenu à Ayrard, évêque de



Photo Brun

Carpentras. — Salle de la Cour d'assises.

Carpentras, des maquettes de Jacques Bernus, etc...), des estampes, des dessins et plus de 500 tableaux.

Comme dans tous nos musées de province, il y a ici quelques toiles parfaitement indignes d'être mises sous les yeux du public; mais elles y sont moins nombreuses qu'ailleurs. On verra non sans agrément de petits paysages où des artistes, comtadins pour la plupart, ont rendu avec plus ou moins de bonheur les sites admirables de leur pays; nous nous dispenserons de les énumérer. Citons seulement, parmi les tableaux les plus remarquables du musée: une peinture du XV[e] siècle, *l'Adoration des mages*, qui appartenait jadis à la cathédrale et que celle-ci a échangée contre un Mignard; des marines de Joseph Vernet données par le peintre lui-même à M[gr] d'Inguimbert; et les œuvres de Joseph-Siffrein Duplessis.

On peut admirer des toiles excellentes de Duplessis à Versailles (le portrait de Louis XVI), à Coppet (portraits de M. et de M^me Necker), au musée Calvet, et dans d'autres musées de France, mais cet artiste ne se révèle tout entier que dans le musée de sa ville natale. On y trouve d'abord quelques jolies esquisses pour des tableaux d'église. Malheureusement un de ces tableaux est placé à Saint-Siffrein : l'esquisse vaut mieux. Duplessis fut surtout un remarquable portraitiste. Les portraits de sa façon qui sont conservés au musée de Carpentras — le sien, celui d'une dame en robe bleue, celui de Peru (plus achevé que la toile du musée Calvet), celui d'un homme en costume de maréchal de camp — sont pleins d'esprit et de pénétration, enlevés avec une allégresse qui sent son Midi. Mais le chef-d'œuvre, c'est le portrait de l'abbé Arnaud, dont Diderot écrivait, lorsqu'il le vit au Salon : « C'est en vérité une belle chose pour la ressemblance, le caractère et la vigueur du pinceau. » Malheureusement cette œuvre si robuste et si brillante est déjà si endommagée, si tellement craquelée qu'on en peut redouter la perte. Dans sa vieillesse, Duplessis, nommé conservateur d'un musée que l'on avait établi dans le château de Versailles, se vantait d'avoir découvert un procédé sûr et inoffensif pour restaurer les tableaux des maîtres. Comme devant le por-



Photo Brun.

Carpentras. — Porte d'Orange.

trait d'Arnaud on regrette que son secret soit perdu, irrémédiablement perdu !

Enfin le musée de Carpentras possède une toile extrêmement pré-



Photo des Monuments historiques.

Carpentras. — Portail méridional de Saint-Siffrein.

cieuse, le portrait de Rancé par Rigaud. Ce portrait fut commandé par le duc de Saint-Simon ; mais il fallut user d'un subterfuge pour prendre la ressemblance de M. de la Trappe, car « son humilité sincère ne permettait pas qu'on pût lui demander la complaisance de se laisser peindre ». Saint-Simon conduisit donc l'artiste à la Trappe et l'introduisit comme un officier qui avait la passion de voir Rancé. « J'ajoutai, dit Saint-Simon,

qu'il était fort bègue et ne l'importunerait pas de discours, mais qu'il comptait s'en dédommager par des regards. » A trois reprises on recommença la comédie, et Rigaud travailla de mémoire. Saint-Simon fit hommage du portrait à Clément XII, et c'était tout justement de Clément XII que d'Inguimbert tenait le tableau qu'il légua à l'Hôtel-Dieu. Il est donc très probable que, à Carpentras, nous avons sous les yeux l'original de Rigaud, et non une des innombrables copies que celui-ci exécuta ou fit exécuter dans la suite. Rien ne serait plus facile que de s'en assurer, car Saint-Simon déclare « qu'il fit écrire cette circonstance derrière la toile, pour qu'à l'avenir elle ne fît point erreur ». Il suffirait donc de regarder l'envers de la toile : personne n'y a encore songé.




Photo Brun.

Porte de Monteux.

Sous les arcades de la cour du musée, parmi quelques autres fragments de sculpture gisent les débris d'une délicieuse petite fontaine que surmontait un ange sculpté par Joseph Bernus, frère de Jacques, et qui décorait, il y a quelques années encore, la rue des Halles. On a renversé et brisé ce petit monument *pour faciliter la circulation*. Et, ce jour-là, les Carpentrassiens se montrèrent les dignes émules des Avignonnais !

Ne quittons pas la région de Carpentras sans avoir, au moins, men-

tionné la gentille ville de *Monteux* qui n'a pas encore démoli tous ses remparts du moyen âge et *Baume de Venise* qui dresse les ruines de son château au milieu d'un extraordinaire paysage, rocheux et calciné. C'est à côté de Baume que s'élève *Notre-Dame-d'Aubune*, un des précieux édifices romans du Comtat. L'église avec sa triple abside n'a rien qui la distingue entre toutes les églises du XII^e siècle que l'on rencontre dans la même région. Mais son clocher carré est une merveille de grâce et



Photo des Monuments historiques.

Notre-Dame d'Aubune.

d'élégance : sur chaque face s'ouvrent des baies étroites à plein cintre, et, à chaque angle, de grands pilastres carrés montent jusqu'à la corniche ; les sculptures des chapiteaux des colonnettes et celles de la corniche appartiennent à la plus belle époque du roman provençal. Une statue moderne dressée sur la plate-forme du clocher a gâté le chef-d'œuvre.

## IV

La plaine qui environne Avignon est le plus gracieux et le plus frais des jardins ; des canaux arrosent abondamment des prairies d'une inso-

lente verdure ; de grandes routes ombragées sillonnent la campagne ; l'eau court à travers des villages propres et souriants ; des haies de cyprès défendent les cultures contre les fureurs du mistral ; au bout de longues avenues de platanes ou de mûriers, on devine de charmantes maisons de campagne, blotties dans des parcs touffus.

Il y eut jadis d'importants monastères dispersés dans cette belle plaine. A Mont-de-Vergues, des Bénédictins avaient dédié un couvent à sainte Catherine d'Alexandrie ; il n'en reste plus qu'une petite chapelle flanquée d'une tour, et Mont-de-Vergues est maintenant un grand asile d'aliénés. La Tour d'Espagne fut une abbaye de Dominicaines ; elle devait son nom à son fondateur le cardinal Gomez de Barosso, évêque de Carthagène, qu'à la cour d'Avignon l'on appelait le *Cardinal d'Espagne;* abandonné dès les premières années du XV[e] siècle, le monastère fut démoli, et ses pierres servirent à réparer les églises d'Avignon ; la tour octogone est seule restée debout dominant les restes d'une chapelle ogivale. A Montfavet, s'établirent des moines de l'abbaye de Saint-Ruf ; ils y demeurèrent jusqu'au temps du Grand Schisme ; l'église fut alors transformée en une véritable forteresse (elle est encore crénelée), et ce furent ensuite les consuls d'Avignon qui se chargèrent d'en assurer le service jusqu'à la Révolution.

Cette église de Montfavet est une des œuvres les plus parfaites de l'art ogival avignonnais. C'est le même style qu'à Saint-Pierre ou à Saint-Didier ; mais la légèreté de la voûte et la juste proportion des diverses parties de l'édifice sont ici incomparables. Les autels du XIV[e] siècle sont restés à leur place. Quel dommage que d'affreux vitraux modernes déparent ce monument ! Une magnifique pierre tombale marque la sépulture de Pierre de Cohorn, chambellan et généralissime de Christian I[er], roi de Suède. L'épitaphe raconte l'étrange destinée de ce Suédois qui accompagna jusqu'à Rome le souverain détrôné, encourut sa disgrâce pour avoir tué en duel un de ses favoris, suivit à Avignon Julien de la Rovère qui venait d'en être nommé archevêque, et vécut pieusement à Montfavet où il mourut en 1479. Les Cohorn restèrent dans le Comtat et y exercèrent des charges importantes. Ils furent nombreux, et à toutes les époques, les étrangers que les aventures de la politique amenèrent ainsi dans le Comtat, et pour qui l'état pontifical fut le plus sûr et le plus tranquille des ports de refuge.

A *Sorgue*, la plus riante et la plus ombreuse des bourgades de la banlieue d'Avignon, il y avait un grand château bâti par les comtes de Toulouse, et embelli par les papes ; on n'en découvre plus le moindre vestige. Non loin du château, les Célestins avaient un monastère qu'entouraient

de ravissants jardins : les souverains qui passaient par Avignon avaient coutume de s'y arrêter pour y goûter la fraîcheur des ombrages et la cuisine délicate des Célestins ; on voit encore, dans une propriété particulière, quelques restes des bâtiments conventuels.

*Bédarrides* possède une des œuvres les plus charmantes de Bernus, une Vierge qui ornait autrefois une des promenades de la ville, et qui est maintenant reléguée dans une niche élevée, au-dessus de la porte de



Photo Bartesago.

Église de Montfavet.

l'église. Placée à cette hauteur, la sculpture a perdu de sa grâce. On peut cependant admirer l'élégance — un peu théâtrale — du geste, la légèreté de la draperie, la touchante expression du joli visage.

*Chateauneuf-Calcernier*, plus connu sous le nom de Chateauneuf-du-Pape, doit sa gloire au vin chaleureux de ses côteaux. Là, Jean XXII et ses successeurs établirent un château formidable dont les ruines grandioses dominent toute la plaine du Rhône. A considérer cette grande tour et ces débris de murailles, on s'aperçoit que les architectures reproduisaient ici celles du palais d'Avignon. On a prétendu que ce château fut pour la cour pontificale un lieu de villégiature, une sorte de maison

de campagne. En réalité, c'était une formidable citadelle qui commandait le cours du fleuve, protégeait la frontière du Comtat du côté de la principauté d'Orange, et pouvait servir de refuge, si le séjour à Avignon devenait dangereux. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi les papes auraient choisi pour leurs « villégiatures » ce rocher aride, brûlé par le soleil et battu par le mistral.

## V

Au couchant d'Avignon, la plaine déroule ses jardins et ses prairies jusqu'au bourg de Morière. Là s'élève une petite colline plantée de vignes et d'oliviers, d'où le coup d'œil est admirable sur la ville, les Doms et le Rhône. Au revers de la colline s'étagent les maisons de Chateauneuf-de-Gadagne, face au merveilleux horizon que ferment les monts de Vaucluse et du Luberon : tout près du village, au milieu d'un bosquet de chênes, d'acacias et de platanes, se trouve Font-Ségugne, dont le nom est resté célèbre dans l'histoire du félibrige.

« Il fut écrit au ciel, dit Mistral, qu'un dimanche fleuri, le 21 mai 1854, en pleine primevère de la vie et de l'an, sept poètes devaient se rencontrer au castel de Font-Ségugne : Paul Giera, un esprit railleur qui signait Glaup (par anagramme de Paul G.) ; Roumanille, un propagandiste qui, sans en avoir l'air, attisait incessamment le feu sacré autour de lui ; Aubanel, que Roumanille avait conquis à notre langue et qui, au soleil d'amour, ouvrait en ce moment le frais corail de sa *grenade* ; Mathieu, ennuagé dans les visions de la Provence redevenue, comme jadis, chevaleresque et amoureuse ; Brunet, avec sa face de Christ de Galilée, rêvant son utopie de paradis terrestre ; le paysan Tavan qui, ployé sur la houe, chantonnait au soleil comme le grillon sur la glèbe ; et Frédéric, tout prêt à jeter au mistral, comme les pâtres des montagnes, le cri de race pour héler, et tout prêt à planter le gonfalon sur le Ventoux... » Ce jour-là, les sept de Font-Ségugne prirent le nom de *félibres* qu'ils avaient trouvé dans une vieille chanson chantée par les paysans de Maillane. Il faut lire cette cérémonie de baptême dans les *Mémoires* de Mistral. C'est d'ailleurs à chaque étape de notre promenade à travers le Comtat qu'il faudrait citer Mistral ; ses poèmes et ses contes sont l'âme, la vie et la gloire de la terre provençale.

Plus bas, dans la plaine, le *Thor* montre ses remparts, son beffroi et sa belle église romane que reflète la Sorgue, élargie par de

grands barrages. Cette église de Notre-Dame-au-Lac, par la richesse de son décor sculpté surpasse les autres édifices du XIIe siècle que nous avons déjà rencontrés. Le portail occidental est d'une relative simplicité. Mais, au midi, s'ouvre un porche dont le dessin et l'ornementation présentent des complications extraordinaires et magnifiques ; il rappelle le porche de Notre-Dame-des-Doms ; mais les cannelures des colonnes et les motifs des chapiteaux y sont plus variés, l'archivolte y est plus opulente, et, quoiqu'on sache que le mot de byzantin caractérise mal les origines du roman provençal, invinciblement on songe à Byzance



Photo Brun.

**Châteauneuf-du-Pape.**

devant ce porche d'une somptuosité tout orientale. L'élégante abside est dessinée en hexagone et flanquée de grands pilastres cannelés. Un clocher à deux étages, peut-être trop restauré par Revoil, surmonte le chœur. Il n'y a point dans tout le Comtat d'église romane plus complète et plus séduisante que celle du Thor.

Enveloppée de platanes, traversée dans tous les sens par les eaux claires de la Sorgue, *l'Isle* est semblable à une petite ville d'Asie Mineure. Sous un ciel ardent, de superbes avenues, des canaux limpides, des rues étroites en font un délicieux asile de fraîcheur. Malheureusement, l'Isle se modernise, et commence de couvrir ses canaux pour « augmenter la superficie de ses boulevards » et créer des places à statues. Le seul monument de la ville est l'église Notre-Dame-des-Anges, mais c'est un monument extraordinaire. Il date de la seconde moitié du

XVII<sup>e</sup> siècle (de l'église romane, il subsiste seulement l'arc du chœur ; le clocher avait été construit en 1538). Les dehors sont sans caractère, mais l'intérieur présente le plus étonnant modèle du goût génois. Un immense rétable de bois doré recouvre le fond de l'abside. Sur la nef



Photo des Monuments historiques.

Église du Thor.

s'ouvrent de vastes chapelles coupées à mi-hauteur par les balustrades d'une galerie qui forme une suite de tribunes. Tout est peint en couleurs vives : les voûtes, les murs et les balustres. Les chapelles sont ornées de marbres et de stucs. De grosses boiseries dorées encadrent des Mignard et des Parrocel. Une gloire, entourée de toutes sortes de figures, surmonte la porte d'entrée. Ce pèle-mêle effarant de trompe-l'œil, de dorures et de sculptures a je ne sais quoi de carnavalesque qui déconcerte,

lorsqu'un jour trop abondant pénètre dans l'édifice ; mais, vers le soir, les ors s'éteignent, les coloris s'amortissent, les discordances s'apaisent, l'œil ne perçoit plus alors les brutalités et les à peu près de ce luxe désordonné que le crépuscule rend moins barbare ; et l'église de l'Isle-sur-Sorgue prend une beauté mystérieuse.

Inutile de décrire le site de la fontaine de *Vaucluse* ; inutile aussi de protester, une fois de plus, contre le vandalisme des industriels qui ont installé leurs ignobles usines au milieu de ce paysage



Photo Brun.

L'Isle sur Sorgue.

glorieux : le mal serait réparable, mais ne sera jamais réparé. Puisse-t-on du moins ne pas l'aggraver !

« Je me suis fait, écrivait Pétrarque, deux jardins qui me plaisent à ravir. Je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble. Je les appelle mon Parnasse Transalpin. L'un est ombragé, fait pour l'étude et consacré à Apollon. Il est en pente sur la Sorgue naissante et se termine par des rochers et des lieux inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent aller. L'autre est plus près de la maison, moins sauvage, agréable à Bacchus, et dans une position capricieuse ; il se prolonge, par le moyen d'un petit pont, au delà d'une eau très rapide, jusqu'à une grotte où les rayons du soleil ne pénètrent jamais... » Cette lettre, et bien d'autres, permettent de reconnaître la place où fut l'habitation de Pétrarque, sur la rive gauche de la Sorgue, au pied d'un grand rocher qui porte les

ruines d'un château. La légende a imposé à ce manoir du XIII^e siècle le nom de château de Pétrarque : c'était en réalité la propriété des évêques de Cavaillon, et, Pierre de Cabassol, l'ami de Pétrarque, auquel était adressée la lettre que nous venons de citer, y fit de fréquents séjours.

Les archéologues qui seraient insensibles au charme de la fontaine et au souvenir de Pétrarque, ne devraient point encore négliger Vaucluse. La petite église romane où ont été employés comme matériaux des débris antiques et mérovingiens, paraît être du XI^e siècle, mais elle s'est entée sur une chapelle primitive où fut enseveli saint Véran, patron du lieu, vers la fin du VI^e siècle.

Non loin de Vaucluse, sur une colline rocheuse un étrange édifice domine le petit bourg de *Saumanes*. C'est un château du moyen âge, mais dont une partie fut rhabillée dans le style de la Renaissance, tandis que l'autre présente une façade classique du XVII^e siècle. Le château primitif de Saumanes qui datait du XII^e ou du XIII^e siècle, fut donné par les papes à la famille de Sade. Celle-ci commença de le reconstruire à la fin du XV^e siècle, mais alors les feudataires du Comtat représentèrent au Saint-Siège que la position de Saumanes était si forte et les défenses élevées par les de Sade si puissantes que, même avec une faible garnison, ce nouveau château commanderait tout le pays jusqu'à la Durance. Les travaux furent arrêtés. En 1759, on plaqua sur l'ouvrage interrompu une façade classique, et cet assemblage de constructions hétéroclytes est infiniment pittoresque. A l'intérieur, il y a quelques belles salles de la Renaissance et d'élégants appartements, les uns lambrissés, et les autres ornés de peintures dans le goût du XVIII^e siècle italien. La pensée que nous sommes ici dans le logis du marquis de Sade amuserait notre badauderie. Le marquis est-il venu à Saumanes ? c'est possible. Mais, au XVIII^e siècle, le château appartenait à son oncle l'abbé de Sade, auteur de *Mémoires pour la vie de François Pétrarque* en trois volumes, ecclésiastique érudit et fastueux que passionnait l'art des jardins.

Entre les monts de Vaucluse et ceux du Luberon s'ouvre la Valmasque. A l'entrée de cette vallée finissait l'état du pape. La frontière englobait cependant sur les pentes du Luberon *Oppède*, où il ne reste plus que les ruines tragiques et désolées d'une ville morte, et *Ménerbes*, petite place de guerre perchée sur une colline abrupte, et qui, au XVI^e siècle, soutint un siège de quinze mois. Trois lieues plus loin, hors des limites du Comtat, le Saint-Siège possédait encore Bonieux dont les maisons s'étagent sur le flanc de la montagne, et que domine une église en partie

romane et en partie du XV^e siècle (beau rétable du XV^e). De grands pins ombragent la terrasse voisine de l'église de Bonieux, et de cette haute plate-forme, la vue s'étend sur la Valmasque où, parmi les oliviers et les chênes, des carrières d'ocre forment des traînées de sang, et, vers le nord, sur les montagnes qui peu à peu élèvent leurs lignes harmonieuses jusqu'au Ventoux.

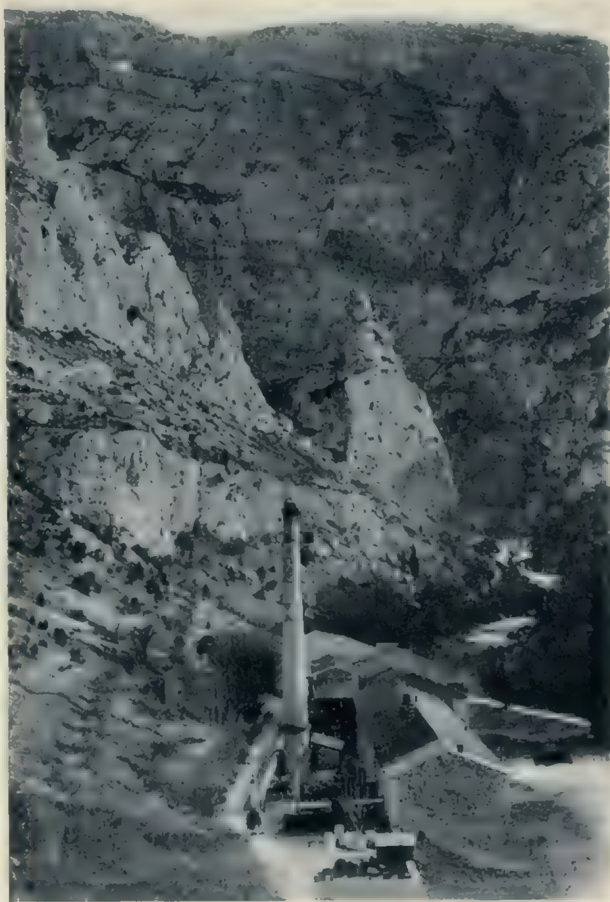


Photo Brun.

Vaucluse.

*Cavaillon* s'étend au pied d'une éminence rocheuse, le mont Saint-Jacques, et devant une plaine merveilleusement fertilisée par les eaux de la Durance, immense potager où sont cultivés les melons, qui, chaque semaine, viennent s'entasser à l'ombre des grands platanes du marché.

Depuis longtemps, la ville a perdu ses remparts ; une seule porte est debout, celle d'Avignon, porte du XVII^e siècle que surmonte maintenant une déplorable statue de la Vierge. Disparus aussi les monastères, les églises, les chapelles, sauf celle de l'Hôtel-Dieu, oratoire exquis du XVIII^e siècle. Un petit arc de triomphe dégradé est tout ce qui subsiste de la capitale des *Cavares*, une admirable cathédrale avec son cloître tout ce qui rappelle la cité épiscopale, car, jusqu'à la Révolution, Cavaillon fut le siège d'un évêché.

L'arc de triomphe — était-ce bien un arc de triomphe ? — se compose de quatre piles disposées en carré et que rattachent deux à deux des

arcades en plein cintre. Ce monument a plus d'une fois été déménagé avant de venir à la place qu'il occupe, à l'extrémité d'une magnifique promenade. On l'a élevé sur un socle. Mais on a eu la fâcheuse idée de planter entre les deux arcades le support d'une lampe électrique. Cette ruine que l'on semble avoir rafistolée avec des morceaux pris à d'autres édifices, ne présente qu'un intérêt médiocre. Les deux Vic-



Photo des Monuments historiques.

Cavaillon. — Abside de la cathédrale.

toires qui décorent une des faces sont de la pire sculpture gallo-romaine. Des rinceaux et des caissons à rosaces montrent quelque beauté de dessin et quelque délicatesse d'exécution.

La cathédrale, si l'on néglige la façade occidentale dépourvue de tout caractère, a conservé à l'extérieur sa physionomie primitive. Les six arcatures des six pans de l'abside reposent sur de sveltes colonnes cannelées engagées dans les angles de la construction. Une tour octogone à colonnes trapues surmonte la coupole du chœur. Au-dessous de la corniche de la nef, on distingue, comme à Vaison, une frise sculptée, imitant l'an-

tique. A l'intérieur, la nef qui rappelle beaucoup celle de Notre-Dame-des-Doms, a été remaniée, et des chapelles latérales ont été ajoutées à l'édifice roman. Ces chapelles furent décorées au XVII[e] siècle de peintures et de boiseries dorées d'une magnificence un peu théâtrale, mais le goût est ici plus sûr, et l'exécution plus soignée que dans l'église de l'Isle-sur-Sorgue ; d'ailleurs, l'édifice est obscur, et c'est l'étincellement des ors qui l'éclaire. Adossé à l'un des piliers de l'église, s'élève le tombeau



Photo des Monuments historiques.

**Cavaillon. — Cloître de la cathédrale.**

d'un des évêques de Cavaillon, mort en 1707, J.-B. de Sade, fils de J.-B. de Sade, seigneur de Saumanes et de Beauregard, co-seigneur de Mazan, capitaine héréditaire du château et ville de Vaison, colonel-général de la cavalerie du Comtat. M[gr] de Sade composa de nombreux ouvrages de théologie et d'édification. Décidément le marquis Donatien ne tenait pas de famille ! Ce tombeau présente des allégories singulières et tumultueuses; on y voit la Mort, la Renommée, les Vertus théologales, etc... Mais c'étaient de bonnes sculptures, autant que permettent d'en juger les grossières réparations dont cet ouvrage fut l'objet. Un petit cloître est accolé à la cathédrale, plus ancien qu'elle, peut-être. Les arcades basses ne laissent pénétrer que peu de jour sous les

galeries, et les chapiteaux semblent d'un art encore barbare et fruste.

En descendant la vallée de la Durance, on rencontre sur la rive droite, la rive du Comtat, le village de *Caumont*, avec sa jolie chapelle romane de Saint-Symphorien, et un peu plus loin la chartreuse de *Bonpas*.

Au moyen âge, Bonpas fut le siège d'une confrérie destinée à secourir les voyageurs et les pèlerins. Elle fit un pont sur la Durance avant que Bénézet n'eut bâti le sien sur le Rhône, et, plus tard, s'unit aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Jean XXII donna Bonpas aux Chartreux, ceux-ci y élevèrent un couvent et une magnifique église qui renfermait les tombeaux de quatre cardinaux. L'église est détruite, le couvent a été transformé en maison de campagne. Mais il subsiste encore, à l'extrémité de la falaise, une très vieille chapelle taillée dans le roc, que l'on nomme la chapelle des Templiers.

La beauté de Bonpas, ce sont ses terrasses. Nulle place n'est meilleure, à la fin d'un jour limpide, pour contempler le plus élégant, le plus parfait, le plus grec des tableaux de la Provence, admirer le dessin gracieux et ferme que trace sur l'horizon la chaîne des Alpines, et goûter la douceur du rythme selon lequel, tour à tour, s'élèvent et s'abaissent les collines merveilleuses.

Nous avons fait le tour du Comtat. Nous étant imposé de ne point sortir du territoire pontifical, nous avons laissé de côté quelques admirables monuments très proches de la frontière, par exemple le château de Suze-la-Rousse, au nord, et l'abbaye de Sénanque, au midi. A l'intérieur du Comtat — pour ne pas allonger démesurément cette notice — nous avons négligé des ruines intéressantes et de curieuses églises. Nous avons voulu seulement attirer l'attention sur les sites et les monuments qui donnent à ce petit pays sa physionomie originale, sa beauté particulière.

Jusqu'à la venue des papes sur les bords du Rhône, rien ne distingue encore Avignon et le Comtat du reste de la Provence. L'art roman des XI^e^ et XII^e^ siècles offre à peu près les mêmes caractères dans tout le midi de la France. Mais on peut remarquer que l'étroite région que nous avons décrite, est plus riche qu'aucune autre en monuments de cette époque, car elle nous montre des cathédrales, comme Notre-Dame-des-Doms et les basiliques de Vaison et de Cavaillon, d'importantes églises, comme celles de Valréas, Pernes, Le Thor, de charmantes chapelles, comme celles de Saint-Bénézet à Avignon, de Saint-Quenin à Vaison, du Groseau à Malancène, de Saint-Symphorien à Caumont, etc.... sans

parler de grands édifices mutilés ou à demi ruinés, comme l'église de l'abbaye de Saint-Ruf et la cathédrale romane de Carpentras.

Au XIV$^{e}$ siècle, dès que le Saint-Siège est établi dans Avignon, l'architecture militaire et l'architecture religieuse prennent ici, l'une et l'autre, un style qu'on ne voit pas ailleurs. Le type de la première, c'est les fortifications d'Avignon, murailles crénelées, flanquées de tours *quadrangulaires*, et ce système de défense est adopté aussitôt dans toutes les villes et bourgades soumises à l'autorité du Pape. Quant aux églises, dès lors toutes ogivales, elles offrent les unes avec les autres de frappantes analogies. On pourrait presque soutenir qu'il y a eu un *gothique des Papes*, ce serait celui de la chapelle de Clément VI, des principales églises d'Avignon, de la collégiale de Villeneuve, de l'église de Montfavet, de Saint-Siffrein de Carpentras. Tous ces édifices ont une seule nef et sont remarquables par la largeur du vaisseau; jamais d'arcs-boutants; presque toujours, la voûte retombe sur des consoles. Sans doute, dans le midi de la France, beaucoup d'églises ogivales présentent des dispositions semblables, mais, le plus souvent, elles ont été bâties à l'imitation de celles d'Avignon et sous l'inspiration du Saint-Siège.



Photo Brun.

Cavaillon. — Arc de Triomphe.

On pourrait faire une remarque de même genre en ce qui touche la

peinture du XV^e siècle. Nous l'avons déjà observé, il ne saurait être question d'une « école avignonnaise », puisque les peintres qui travaillèrent pour les monastères d'Avignon et du Comtat venaient de toutes les provinces de France. Mais Avignon et le Comtat les attiraient et les retenaient, et nulle part ailleurs, il n'y eût alors plus ardent foyer d'activité artistique, car, aujourd'hui, nulle part ailleurs, on ne rencontre en aussi grand nombre les œuvres de ces peintres. Et cette abondance paraîtra d'autant plus remarquable que nous sommes dans une des parties



**Caumont. — Chapelle Saint-Symphorien.**

de la France où le vandalisme révolutionnaire a sévi avec le plus de fureur.

Plus tard, au XVII^e et au XVIII^e siècle, naît ou s'établit dans la contrée une pléiade d'architectes, de peintres et de sculpteurs, et c'est surtout pour connaître l'art de cette époque qu'il faut, après avoir visité Avignon, parcourir le Comtat. En ce temps-là, non plus, on ne peut parler d'une « école comtadine ». Mais entre tous ces artistes il y a de visibles affinités de goût et de tempérament, affinités qui donnent à leurs œuvres une charmante unité de style. Ils sont dénués de génie, mais leurs talents s'accordent pour créer des ensembles d'une véritable perfection : la chapelle de Libelli à Notre-Dame-des-Doms, la chapelle de la Vierge à Saint-Agricol, les appartements du palais épiscopal

et l'hôpital de Carpentras, et tant de magnifiques hôtels, et tant de délicieux oratoires.

Une nuance ineffaçable d'italianisme, voilà ce qui, des siècles durant, fut ici la marque du goût. Déjà cette idée nous obsédait, lorsque nous battions le pavé d'Avignon. Nous avons été, dans tout le Comtat, poursuivis par la même hantise. L'Italie! elle est ici dans le sang et dans les mœurs; elle est jusque dans les paysages. Par une sorte de prédestination, cette terre avait reçu en partage la grâce la mieux faite pour plaire aux maîtres que lui donnèrent les hasards de l'histoire. Au delà du Rhône, c'est le Languedoc, l'espagnol Languedoc, avec ses garigues désertes, ses contours durs et mal dessinés. Au delà de la Durance, la Provence évoque la pensée de la Grèce, tant sont pures et harmonieuses les lignes de ses montagnes arides. Le Comtat, c'est un peu notre Toscane.



Photo des Monuments historiques.

**Vaison. — Masque antique.**



Photo des Monuments historiques.

Musée Calvet. — Chapiteaux.

# NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La notice qu'on vient de lire a été composée d'après les divers historiens d'Avignon et du Comtat. A maintes reprises, j'ai cité les noms de M. Duhamel, l'éminent archiviste du département de Vaucluse, de M. Labande, qui fut longtemps conservateur du musée Calvet et dont les études ont renouvelé l'histoire de l'architecture romane en Provence, de M. l'abbé Requin à qui sont dues tant de précieuses découvertes touchant les peintures et les sculptures avignonnaises. Je veux que M. Duhamel trouve ici l'expression de ma particulière gratitude pour l'amicale bonne grâce avec laquelle il m'a fait profiter de ses recherches personnelles, et m'a guidé dans les villes et les bourgades du Comtat. Je dois aussi remercier M. Girard, le successeur de M. Labande, de l'aimable accueil que j'ai reçu à la bibliothèque du musée Calvet.

La liste d'ouvrages qui suit n'est point une bibliographie d'Avignon et du Comtat. J'ai seulement indiqué, les livres que j'ai consultés. Cette énumération remplacera les « références » dont j'ai, de parti pris, débarrassé mon texte.


Achard (Paul). — *Guide du voyageur ou dictionnaire historique des rues et des places publiques de la ville d'Avignon.* Avignon. 1857.

Andréoli (E.) et B.-S. Lambert. — *Monographie de l'église cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras.* Paris et Marseille. 1862.

BARJAVEL (C.-F.-H). — *Dictionnaire historique biographique du département de Vaucluse*. 2 vol. Carpentras. 1841.

BELLEUDY (Jules). — *J.-J Balechou, graveur du Roi* (1716-1764). Avignon. 1908.

BÉRENGER (L.-P.). — *Les soirées provençales*. 2 vol. Paris et Marseille. 1819.

BOUCHOT (Henri). — *Les Primitifs français*. Paris. 1904.

CANRON (Augustin). — *Guide de l'étranger dans la ville d'Avignon et ses environs*. Avignon. 1858.

Catalogue du musée de la ville de Carpentras. — Carpentras. 1900.

Catalogue du musée de Villeneuve-les-Avignon. — Avignon. 1906.

CHOUVET (abbé A.). — *Histoire de la confrérie des Pénitents Blancs d'Avignon*. Roubaix. 1904.

COURTET (Jules). — *Dictionnaire géographique, géologique, historique, archéologique et biographique des communes du département de Vaucluse*. Avignon. 1877.

DARMANGEAT (L.). — *Histoire de la royale et dévote compagnie des Pénitents Gris d'Avignon*. Avignon. 1903.

DIGONNET (Félix). — *Notice historique sur le musée Calvet d'Avignon*. Avignon. 1901.

— *Le Palais des Papes d'Avignon*. Avignon. 1907.

DUHAMEL (L.). — *Les origines du Palais des Papes*. Tours. 1882.

— *Origines du musée d'Avignon*. Paris. 1889.

— *Documents sur la réunion d'Avignon et du Comtat Venaissin à la France*. 2 fascicules. Paris. 1891-1893.

— *Le Palais des Papes à Avignon* dans le *Monde moderne* (1897).

— *Une visite au Palais des Papes d'Avignon*. Montpellier. 1904.

— *Une visite à Notre-Dame des Doms d'Avignon*. Avignon. s. d.

— *Annuaire administratif, historique et statistique de Vaucluse* (années 1908 et 1909).

DUPRAT (Eugène). — *Essai sur l'histoire politique d'Avignon pendant le Haut Moyen âge*. Avignon. 1908.

— *Les confluents de la Durance aux temps historiques*. Avignon. 1908.

— *L'inscription de Casarie et Polycarpe de la Rivière*. Aix. 1908.

EHRLE (R.-P. Frantz). — *Historia bibliothecæ Romanorum Pontificum, tum Bonifatianæ, tum Avenionensis*. Romæ, typis Vaticanis 1890.

FAUCON (Maurice). — *Les arts à la Cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII d'après les registres caméraux des archives du Vatican*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'école de Rome (1882).

GIRARD (Joseph). — *Les Etats du Comté Venaissin depuis leurs origines jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris. 1908.

JALAT. — *Monographie de l'église paroissiale de l'Isle-sur-Sorgue*. Avignon. 1877.

JOUDOU (J.-B.). — *Essai sur l'histoire de la ville d'Avignon*. Avignon. 1853.

— *Histoire des souverains pontifes qui ont siégé à Avignon*. 2 vol. Avignon. 1855.

JOUVE (Michel). — *Journal d'un chanoine au diocèse de Cavaillon* (1664-1684). Nîmes. 1904.

JOUVE (Michel) et Marcel GIRAUD-MANGIN. — *Lettres intimes du conventionnel Ph.—Ch.—Ai. Goupelleau (de Montaigne)*. — Nîmes. 1906.

LABANDE (L.-H.) — *Le Baptistère de Venasque*. Paris. 1905.

— *L'Eglise Notre-Dame des Doms d'Avignon des Origines au XIII<sup>e</sup> siècle*. Paris. 1907.

— *La Cathédrale de Vaison*. Caen 1905.

— *La dernière fondation des papes avignonnais. Le couvent des Célestins*, dans *l'Art* (décembre 1903 ; janvier, février, avril et mai 1904).

— *Avignon au XIII<sup>e</sup> siècle*. Paris 1908.

LAINCEL (Louis DE). — *Avignon, le Comtat et la principauté d'Orange*. Paris. 1872.

LAFENESTRE (Georges). — *Les Primitifs à Bruges et à Paris*. Paris. 1904.

LIABASTRE. — *Histoire de Carpentras*. Carpentras. 1891.

Livre d'or du centenaire. Carpentras. 1891.

MÉRIMÉE (Prosper). — *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*. Paris. 1835.

— *Lettres à Requien* dans la *Revue de Paris* (15 mai 1895).

MISTRAL (Frédéric). — *Mémoires et récits*. Paris. 1906.

MUNTZ (Eugène). — *Les peintres d'Avignon*

*pendant le règne de Clément VI* dans le *Bulletin monumental* (1884).

— *Fresques inédites du XIVe siècle à Avignon* dans la *Gazette archéologique* (1886).

— *Les architectes du Palais des Papes à Avignon* dans la *Semaine des constructeurs* (avril 1887).

Œuvres (les) d'art dans les églises et chapelles d'Avignon (sans nom d'auteur). Avignon. 1894.

PENJON. — *Avignon; la Ville et le Palais des Papes*. Avignon. s. d.

RASTOUL (A.). — *Tableau d'Avignon*. Avignon. 1836.

REQUIN (l'abbé H.). — *Jacques Bernus*. Avignon. 1885.

— *Les artistes d'autrefois en Avignon*. Avignon. 1895.

— *Documents inédits sur les peintres, peintres verriers et enlumineurs d'Avignon au XVe siècle*. Paris. 1899.

VALLA (l'abbé L.). — *Villeneuve-les-Avignon. Guide du voyageur et notes historiques*. Montpellier. s. d.

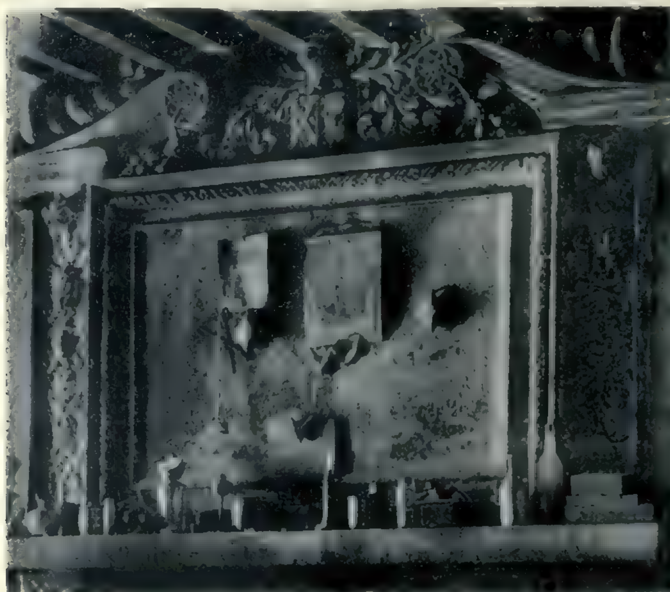


Photo Brun.

Bédoin. — Cheminée monumentale.


Photo Brun

Église de Valréas.

# TABLE DES ILLUSTRATIONS



Clément VI.
Fragment de son tombeau (Musée Calvet).


Photo des Monuments historiques.

Carpentras. — Pharmacie de l'Hôtel-Dieu.

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE PREMIER



## CHAPITRE II

### AVIGNON AVANT LES PAPES



## CHAPITRE III

### LA VILLE DES PAPES

## CHAPITRE IV

### LA VILLE DES LÉGATS ET VICE-LÉGATS



## CHAPITRE V

### AVIGNON AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE



## CHAPITRE VI

### AVIGNON DEPUIS LA RÉVOLUTION



## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII

### LE COMTAT-VENAISSIN



EVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

